// AU SERVICE DU ROCK'N'ROLL DEPUIS 1966 //

rock&folk

DAVID BOWIE

ROD STEWART

ANITA LANE
NIAGARA

NEW ORDER
JEANNE MOREAU

MICK ROCK

2021 L'ODYSSÉE DE L'ESPACEMENT

LEE RANALDO CANNIBALE HOWLIN' JAWS CHEVAL FOU MOLCHAT DOMA

MES DISQUES À MOI CHRISTOPHE BOURSEILLER

JANVIER 2022
N°653 / 6,70 €
MENSUEL
BEL 7,40 €
LUX 7,40 €
SUISSE 11,40 CHF
PORTUGAL CONT 7,60 €
ITALIE 7,60 €
ESPAGNE 7,60 €
CAN 11,60 $ CAN
DOM 7,60 €
NCAL(S) 1000 XPF
POL(S) 1120 XPF
LE MAURICE 7,60 €

L 19766 - 653 S - F: 6,70 € - RD

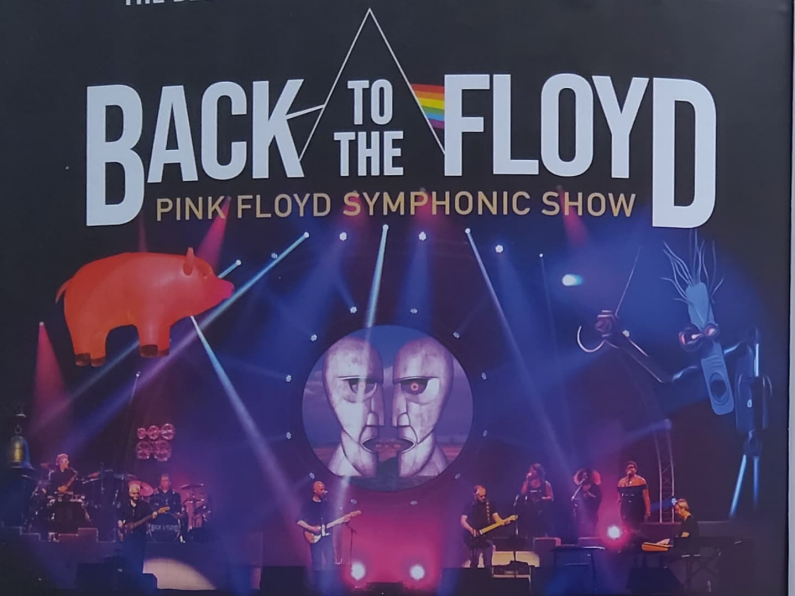
Editions

SAMEDISOIR PRODUCTIONS PRÉSENTE

THE BEST OF PINK FLOYD IN A TRIBUTE SHOW *

BACK TO THE FLOYD

PINK FLOYD SYMPHONIC SHOW



TIME MACHINE TOUR 2022

DIRECTION : FRANÇOIS CLERCX ARRANGEMENTS : SIMON FACHE

15 JANVIER PARIS | SALLE PLEYEL

04/02/22 MONTLUCON ATHANOR
05/02/22 NIORT L'ACCLAMEUR
06/02/22 BORDEAUX ARKEA ARENA
05/03/22 BOURG EN BRESSE AINTEREXPO
06/03/22 BESANCON MICROPOLIS
11/03/22 AGEN AGEN EXPO
12/03/22 PAU ZENITH
26/03/22 NARBONNE ARENA
27/03/22 MARSEILLE LE SILO
02/04/22 CHÂLONS EN CH. LE CAPITOLE
03/04/22 METZ LES ARENES
08/04/22 CHAMBERY LE PHARE
24/04/22 LA ROCHE SUR Y. VENDESPACE
06/05/22 LE MANS ANTARES
07/05/22 AMIENS ZENITH
20/05/22 CAEN ZENITH
21/05/22 LE HAVRE CARRE DES DOCKS

* LE MEILLEUR DE PINK FLOYD DANS UN SPECTACLE HOMMAGE

INFOS & RÉSERVATIONS SUR SAMEDISOIRPRODUCTIONS.COM
BILLETTERIE : POINTS DE VENTE HABITUELS

Edito

Kilt and collect

Actualité britannique. D'hier et d'aujourd'hui. David Bowie — un coffret sort sur ses années 1990 —, Mick Rock raccroche et Rod Stewart qui publie un nouveau disque, certes pas à la hauteur de ceux d'il y a une petite quarantaine d'années mais, et c'est rare, a parlé au journal. De son art, de sa vie et de son confinement aussi. Et quelle vie, quand même, hein ! Parce qu'en vrai, c'était pas gagné...

Roderick David Stewart, donc.
L'œil, le droit majoritairement, qui semble
toujours un peu se foutre de la gueule du monde.
Et de la sienne aussi. Pas dupe de la chance que cette musique lui a offerte, lui qui tenta une carrière de footballeur professionnel.
Tête d'animal un peu. Mélange de ruminant prognathe des Andes et de canard de dessin animé. Un pif peu conventionnel aussi.
Pas un physique de play-boy donc mais que sa carrière et, surtout, son fantastique talent de chanteur ont rendu beau.
Désirable. Posant avec tout ce qui se faisait de blond.
Et de cher au rayon automobile. Qui fait ça aujourd'hui ?
Les footballeurs ! On ne change pas un lad qui réussit...
Parlons chiffons.
À part sa période mod sublime qui lui valut son surnom, il saute aux yeux que le Rod n'ait eu de cesse de mélanger des couleurs et des motifs que la morale esthétique réprouve. La morale pas seulement. Le goût aussi. Le goût et l'œil.
Mélangeant orange et vert pomme. Jaune primaire et magenta pur. Le tartan et le léopard ! Le satin à rayures, le mini-short et slip de bain ficelle aux couleurs de l'Ecosse ! Le kilt ? Evidemment ! L'imprimé panthère. Rose. Le zèbre également. Plus tard, les costards larges à épaulettes et manche relevées aux couleurs végétales ou de parfum de glace : banane, amande, pistache...
Il n'est pourtant écrit nulle part qu'il est daltonien.
Ne lésinant pas non plus sur le couvre-chef : canotier, visière en plexi, Tam o' Shanter à pompon, chapeau colonial, casquette de yachtman... contestable évidemment le plus souvent. Presque tout le temps, soyons francs. Portant bottines molles à la Robin des Bois, mocassins à glands bicolores, slippers à blason...
On parle cheveux ?
Ron Wood, bien sûr, a été très influencé.
Chez nous, ce fut Catherine Lara.

Mais cette voix, hein... qui fait tout pardonner.

Aujourd'hui, devenu crooner comme d'autres décadents de son temps, Rod croone donc. Superbement souvent.
Des chansons parfois très anciennes. Et convenables.
Pour racheter son passé ? Voyons... Depuis un autre excentrique britannique — irlandais celui-là —, on sait que nul n'est assez riche pour cela. Même Mick Jagger ? Même Mick Jagger ! Elton John ? Non plus...

Joyeux Noël.
C'est Rod Stewart qui fournit les guirlandes.

VINCENT TANNIÈRES

GÉRARD DROUOT PRODUCTIONS PRÉSENTE

SCORPIONS
ROCK BELIEVER
World Tour 2022

EN TOURNÉE

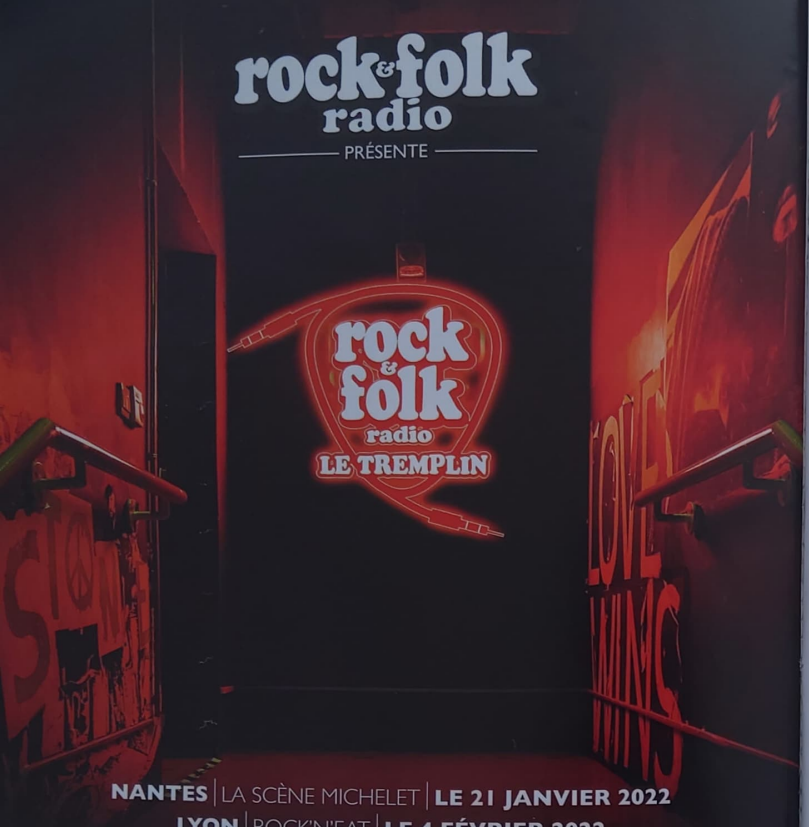
MARDI 17 MAI 2022
ACCOR ARENA

13 MAI ZÉNITH TOULOUSE MÉTROPOLE
15 MAI LILLE - ZÉNITH ARENA
23 JUIN CLISSON - HELLFEST
28 JUIN NICE - PALAIS NIKAIA
30 JUIN AMNÉVILLE - LE GALAXIE
2 JUILLET CLERMONT-FD - ZÉNITH D'AUVERGNE

THE-SCORPIONS.COM

INFOS & RÉSERVATIONS SUR GDP.FR
ET POINTS DE VENTE HABITUELS

france•tv rock&folk RTL2



NANTES | LA SCÈNE MICHELET | **LE 21 JANVIER 2022**
LYON | ROCK'N'EAT | **LE 4 FÉVRIER 2022**
PARIS | LE SUPERSONIC | **LE 17 MARS 2022**
MARSEILLE | LE MAKEDA | **LE 29 AVRIL 2022**
LILLE | GARE SAINT SAUVEUR | **LE 19 MAI 2022**

LA FINALE AURA LIEU
LE 2 JUILLET À PETIT BAIN - **PARIS**

rock&folk rocknfolk.com rock&folk radio Gibson

Sommaire 653

Parution le 20 de chaque mois

Mes Disques À Moi

Patrick Boudet **CHRISTOPHE BOURSEILLER** 10

Tête d'affiche

Eric Delsart **PEPPER WHITE** 14
Thomas E. Florin **HOWLIN' JAWS** 16
Stan Cuesta **CHEVAL FOU** 18
Jérôme Reijasse **CANNIBALE** 20
Alexandre Breton **LEE RANALDO** 22

En vedette

Alexandre Breton **MOLCHAT DOMA** 24
H.M. **NIAGARA** 28
Jean-Emmanuelle Deluxe **ANITA LANE** 32
Thomas E. Florin **BILAN 2021** 36
Nicolas Ungemuth & Jérôme Soligny **ROD STEWART** 42
Benoît Sabatier **NEW ORDER** 50

En couverture

Jérôme Soligny **DAVID BOWIE** 56

In memoriam

Jérôme Soligny **MICK ROCK** 62

La vie en rock

Patrick Eudeline **JEANNE MOREAU** 66

Ce numéro comprend un catalogue sonvideo.com déposé sur la totalité de la diffusion abonné et un leaflet Noël 2021 déposé sur une partie de la diffusion France abonné.

www.rocknfolk.com

COUVERTURE PHOTO : NINA SCHULTZ - DR - GRAPHISME : FRANK LORIOU

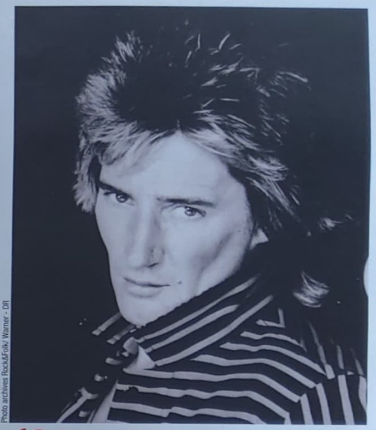


Photo archives Rock&Folk/Warner - DR

42 Rod Stewart

56 David Bowie

RUBRIQUES EDITO 003 COURRIER 006 TELEGRAMMES 008 DISQUE DU MOIS 071 DISQUES 072 REEDITIONS 080 REHAB' 084 VINYLES 086 DISCOGRAPHISME 088 QUALITE FRANCE 090 HIGHWAY 666 REVISITED 092 ERUDIT ROCK 094 ET JUSTICE POUR TOUS 096 FILM DU MOIS 098 CINEMA 099 SERIE DU MOIS 101 IMAGES 102 BANDE DESSINEE 103 LIVRES 104 ABSOLUTELY LIVE 106 ROCK'N'ROLL FLASHBACK 112 PEU DE GENS LE SAVENT 114

Éditions Larivière

Rock&Folk Espace Clichy - Immeuble Agena 12 rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 99 – Fax : 01 41 40 34 71 – e-mail : rock&folk@editions-lariviere.com
Président du Conseil de Surveillance Patrick Casasnovas **Présidente du Directoire** Stéphanie Casasnovas
Directeur Général Frédéric de Watrigant **Editeur** Philippe Budillon

ACPM

Rédacteur en Chef Vincent Tannières (32 99) **Rédacteur en Chef adjoint** Basile Farkas (32 93)
Chef des Infos Yasmine Aoudi (32 94) **Chef de la rubrique Live** Matthieu Vatin (32 99)
Conseiller de la Rédaction Jérôme Soligny **Maquette** Christophe Favière (32 03) **A collaboré à ce numéro** Manuella Fall
PUBLICITÉ : Directeur de Publicité Olivier Thomas (34 82)
Assistante de Publicité Marine Donné (32 05)
PHOTOGRAVURE Responsables : Béatrice Ladurelle (31 57), Agnès Delaveau-Bidart (34 89), Flavien Bonanni (35 29),
VENTES (Réservé aux diffuseurs et dépositaires) : Emmanuelle Gay (56 95)
ABONNEMENTS : Promotion Abonnements : Carole Rideau (33 48) **Abonnement :** France 1 an 12 numéros : 66,30 € (voir page 77)
Suisse et autres pays et envois par avion : nous contacter au (33) 03 44 62 43 79 ou sur : abo.lariviere@ediis.fr **VENTE PAR CORRESPONDANCE : Accueil clients** 03 44 62 43 79
Commande par Carte Bancaire ou sur www.rocknfolk.fr **COMPTABILITÉ** (32 37) Fax : 01 41 40 32 58 **Directeur de la Publication et Responsable de la Rédaction :** Patrick Casasnovas
IMPRESSION : Imprimerie de Compiègne Zac de Mercières 60205 Compiègne Cedex.

PEFC 10-31-1888 Certifié PEFC pefc-france.org

Papier issu de forêts gérées durablement, origine du papier : Finlande. taux de fibres recyclées : 0%. certification : PEFC/ EU ECO LABEL. Eutrophisation : 0,03 kg/ tonne.

DIFFUSION : MLP – Rock&Folk est une publication des Editions Larivière. **SAS** au capital de 3 200 000 euros. **Dépôt légal :** 4ème trimestre 2021. Printed in France/ Imprimé en France.
Audipresse associé par AUDIPRESSE
Commission paritaire n° 0525 K 86723 **ISSN** n° 07507852 **Numéro de TVA Intracommunautaire :** FR 96572 071 884 CCP 11 5915A Paris RCS Nanterre B 572 071 884.
Administration : 12, rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 32 Fax : 01 41 40 32 50. **LES MANUSCRITS ET DOCUMENTS NON INSÉRÉS NE SONT PAS RENDUS.**

Courrier des lecteurs

Qu'Elvis vous bénisse et que Johnny Cash point ne vous lâche...

Illustration Jampur Fraize

Walkman

Je suis surpris de ne pas avoir lu une ligne sur l'excellent film "Les Magnétiques" de Vincent Cardona, sorti en cette fin novembre. Car s'il est une pellicule qui respire et transpire un bel esprit rock, c'est bien celle-ci. Cette chronique nostalgique d'une jeunesse provinciale du début des eighties, entre élection de Tonton et émergence des radios libres, est entièrement rythmée par les hymnes de Marquis de Sade (le film est d'ailleurs dédié à Philippe Pascal), Joy Division, Undertones, Iggy Pop, etc. Un hymne à nos années cassettes, Walkman et mobylette, où l'on écoutait sur un mauvais transistor les Radio Béton, Radio Campus et autres pourvoyeurs de bonnes ondes dans nos provinces. Ce sont ces années à l'eau de rose qui allaient vite tourner au vert-de-gris que nous racontent ce film, avec tendresse et mélancolie, des années *magnétiques* pas faciles à effacer. *"Are teenage dreams so hard to bear?"* (The Undertones).

JEAN-MARC PETIT

Maquereau

Dans le R&F de septembre 2002, Chris Martin disait : *"Vendre une chanson à la pub, ce serait comme mettre sa fille sur le trottoir"*. Visiblement, il préfère la mettre dans une berline de luxe allemande.

JMF

Country

Merci Nicolas Ungemuth pour l'indispensable anthologie de la country en deux parties qui remet le genre sur les rails. Heureusement que Rock&Folk nous déniaise (tâche sacerdotale en matière de culture rock) dans un pays où la country, c'est avant tout, et ça le restera encore longtemps, Buffalo Grill, les clubs de danse et les concentrations d'américaines. Le chemin est encore long pour redresser les statues de Hank, Johnny (Cash, Horton, Paycheck...), Loretta, Emmylou... Pourtant un genre plus progressiste que tout autre, où il y a autant de stars féminines que masculines qui écrivent autant qu'elles produisent leurs œuvres. Un genre dans lequel une de ses vedettes féminines emblématiques évoquait la pilule et la maltraitance dès le début des années 1960, et dont l'un des plus grands vendeurs de disques seventies était noir. En France, la country est ghettoïsée au même titre que le blues ou le rock'n'roll (variante rockab' pour ceux qui pensent que le rock est mort en 1959 avec Buddy Holly). Ce sont des styles aux liens familiaux communs indéniables mais dont les scènes, chez nous, restent hermétiques les unes par rapport aux autres et cantonnées aux gimmicks et aux stéréotypes du genre sans en saisir la profondeur, le champ créatif et la réelle ouverture aux autres styles. Merci pour l'évangélisation et la démonstration que la musique est transgenre, malgré les approches parfois ultra-conservatrices de leurs adeptes. Qu'Elvis vous bénisse et que Johnny Cash point ne vous lâche...

STÉPHANE

Train

S'il n'y avait pas eu de gare à Dartford, Mick Jagger serait prof de gym ou conseiller financier et Keith Richards probablement chauffeur de taxi. On ne mesure pas assez l'importance historique des trains de banlieue dans la grande mythologie du rock'n'roll... Si, si, je vous assure... !

MÉFISTO

Métro

Bravo pour votre article au traitement discret et subtil, tout à l'image du batteur. Bien vu l'analyse du traitement de sa mort par les médias, avec les incontournables unes et jeux de mots. Sans parler des réseaux sociaux, Eric Z lui a rendu hommage sur Twitter ! Préparons-nous à l'overdose : quand Mick ou Keith vont rejoindre Charlie, toutes les couvertures de journaux et magazines vont nous tirer la langue, les papys au Panthéon. De toute façon, dans dix ans, l'affaire sera pliée. Plus personne debout. Le Crépuscule Des Dieux laissera sa place à La Nuit Des Morts-Vivants. Aux selfies. Ne pas pleurer, mais quand même. Ces dernières années, j'avais un petit plaisir, un moment proustien. Celui où, descendant l'escalier du métro, je découvrais l'affiche de la dernière tournée des Stones, et pendant quelques secondes, la notion de temps s'arrêtait et le retour en arrière s'opérait. Devant l'affiche, j'étais à nouveau un adolescent, les cheveux au vent, la clope au bec et le Walkman sur les oreilles. Rebelle, oui. Celui d'il y a quarante ans. Qui cavalait dans Paris insouciant.

HELMUT HARD

Pravda

Décidément, pour être édité chez vous, il faut encenser vos chroniqueurs, surtout pas avoir un avis contraire quitte à en être ridicule, et publier ce papier ridicule qui soutient Burgalat signé évidemment dans la belle lignée des anonymes. Vous commencez à avoir des allures de Pravda. Continuez, vous êtes dans le sens du vent, et l'esprit de Rock&Folk n'est, je crois, qu'un souffle qui s'estompe numéro après numéro.

YVES DUMAS

Wilson

En parcourant la rubrique Condoléances du dernier numéro, j'ai noté la présence de deux Wilson (Ernest et Ronnie) dans la funeste liste... Un peu plus haut, dans les Télégrammes, un autre Wilson (Brian). On espère qu'il évitera la dégringolade. Il n'empêche, à sa place, je crois que je serrerais les fesses !

GILLES

Écrivez à Rock&Folk, 12 rue Mozart, 92587 Clichy cedex ou par courriel à rock&folk@editions-lariviere.com Chaque publié reçoit un CD

ROCK THE PISTES FESTIVAL
10ème ÉDITION
TRUST, GAËTAN ROUSSEL...
...AND MORE NEXT MONTH!
13 ▸ 19
MARS 2022
CONCERTS POP ROCK
AU SOMMET DES PISTES
ET EN APRÈS-SKI !
Portes du Soleil
Ski & Bike

Télégrammes

PAR YASMINE AOUDI

ASTONVILLA
En 2022, le combo originaire d'Ivry-sur-Seine célébrera ses noces d'argent sur scène et débutera par la Maroquinerie (Paris) le 15 janvier dans le cadre de son "Silvertour".

BIG THIEF
En attendant leur prochaine livraison, "Dragon New Warm Mountain I Believe In You" prévue le 11 février, le quatuor sillonnera nos contrées. Il passera en janvier par Lille (Aéronef) le 31, et en février par Paris (La Cigale) le 1er et le 2, Bordeaux (Rock School Barbey) le 4, Villeurbanne (Le Transbordeur) le 7, et Strasbourg (La Laiterie) le 8.

BLUE ÖYSTER CULT
"Dömínance And Submissiön: A Tribute To Blue Öyster Cult" est le vibrant hommage au groupe new-yorkais. Regroupant des mastodontes de la scène heavy tels que Mondo Generator, Fu Manchu, Mark Lanegan et Billy Anderson, il verra le jour le 14 janvier prochain.

CAT POWER
Chan Marshall récidive avec un onzième effort. Le bien nommé "Covers", album de douze reprises, couvre un large spectre de "A Pair Of Brown Eyes" des Pogues, "I'll Be Seeing You" de Billie Holiday, "Endless Sea" d'Iggy Pop à "White Mustang" de Lana Del Rey. Dans les bacs le 14 janvier.

Cat Power

Photo Rosa Lane - DR

COMMUNARDS
L'éponyme premier album du duo londonien formé par Jimmy Somerville et Richard Coles souffle ses trente-cinq bougies. Au format double vinyle ou double CD, la réédition en version remasterisée contient des pépites ("Don't Leave Me This Way"), des versions alternatives, remixes, démos et B-sides.

ELVIS COSTELLO & THE IMPOSTERS
L'Elvis à lunettes a produit avec l'aide de Sebastian Krys les treize chansons qui composent le futur "A Boy Named If", annoncé pour le 14 janvier.

BRODY DALLE
La chanteuse des Distillers a écopé de soixante heures de travaux d'intérêt général pour avoir soustrait ses enfants au droit de visite de leur stoner de père, Josh Homme.

PETE DOHERTY
Le lad reprend du service ! Après s'être produit sur scène à Brighton avec sa formation The Libertines le 26 novembre dernier, il vient de dévoiler le titre "The Fantasy Life Of Poetry And Crime", en collaboration avec Frédéric Lo, assorti d'un clip tourné à Etretat dans lequel on peut le voir fredonnant avachi dans un fauteuil.

DREAM SYNDICATE
Protagoniste du mouvement Paisley Underground, The Dream Syndicate annonce la réédition de son album "Out Of The Grey" (1986). Sous forme d'un coffret trois CD (53 morceaux) au titre explicite "What Can I Say? No Regrets… Out Of The Grey + Live, Demos & Outtakes" qui renfermera l'album remasterisé, un live inédit de 1985, des démos, versions alternatives, photos rares et interviews. A découvrir le 14 janvier.

EELS
Précédé du simple "Good Night On Earth", un retour aux sources rock, les Californiens menés par Mark Oliver Everett, alias E., annoncent "Extreme Witchcraft" pour le 28 janvier. Ils le présenteront en mars les 28 et 29 à Paris, salle Pleyel.

FEU! CHATTERTON
Le quintette annonce la réédition collector de son dernier-né "Palais D'Argile". Elle refermera l'album original embelli de quatre morceaux live, et verra le jour le lendemain de Noël. Dans la foulée, ils seront au Zénith de Paris le 10 février.

GEESE
Le quintette de Brooklyn, déjà de retour dans l'Hexagone, jouera *"notre disque du mois"* au Point Ephémère le 17 février prochain.

KIM GORDON
L'ex de Thurston Moore vient de dévoiler "Grass Jeans", dont les bénéfices du mois de décembre seront reversés à l'association Texas Choice, qui vient en aide aux femmes pour l'accès à l'avortement.

GREEN DAY
"The BBC Sessions", déjà disponible, renferme des performances du trio punk captées à Londres entre 1994 et 2001.

PJ HARVEY
C'est au tour du huitième opus de l'Anglaise, "Let England Shake", de bénéficier d'une réédition. En CD ou vinyle renfermant la version originale et la version démo, elle sera en vente le 28 janvier prochain.

BON IVER
Pour le dixième anniversaire de son album éponyme, le combo guidé par Justin Vernon sera réédité en CD et LP. Il contiendra le disque original, augmenté de cinq titres de la session Air Studios, dont "Babys". En vente le 14 janvier.

JETHRO TULL
Ian Anderson et ses acolytes reprennent du service après dix longues années. "The Zealot Gene" sera à écouter dès le 28 janvier.

JOHNNY MAFIA
Le quatuor de Sens défendra son dernier-né, l'intense "Sentimental", sur la scène du Réacteur, à Issy-les-Moulineaux, le 22 janvier, et au Cirque Historique, à Chalons-en-Champagne, le 2 avril.

MILES KANE
Le très probant "Don't Let It Get You Down" est le nouveau single du leader des Last Shadow Puppets, annonciateur du futur "Change The Show" attendu le 21 janvier prochain.

ROGER KASPARIAN
Pour célébrer la réouverture du Jazz Club Etoile, trente tirages argentiques du photographe Roger Kasparian seront à l'honneur. Des Beatles aux Kinks en passant par les Rolling Stones immortalisés dans les années soixante, l'exposition Music Revolution se tiendra jusqu'au 2 mars 2022 au 81 boulevard Gouvion-Saint-Cyr – 75017 Paris.

KICKING FESTIVAL
La 22ème édition du Kicking Festival aura lieu les 21 et 22 janvier à Epinal (88). Burning Heads, Les Sheriff, Forest Pooky, Muscu, Supermunk et The Eternal Youth se succéderont sur la scène de La Souris Verte.

ENNIO MORRICONE
Le coffret "Ennio Morricone – Musiques De Films 1964-2015 Vol II" réunit quatorze CD, trois cent dix titres pour seize heures de musique, un livret de quarante-huit pages et la préface de Clint Eastwood. A découvrir le 7 janvier prochain.

MÖTLEY CRÜE
Les sulfureux Californiens ont cédé l'intégralité de leur catalogue, soit tous les albums studio, pour cent cinquante millions de dollars à BMG.

NORTH MISSISSIPPI ALLSTARS
La fratrie Dickinson remet le couvert avec "Set Sail", le successeur de "Up And Rolling" récompensé et salué par la critique et paru en 2019. Dix chansons qui perpétuent la tradition roots, corroborées par la présence de Jesse Williams à la basse et Lamar Williams Jr au chant (fils du bassiste des Allman Brothers) seront à entendre le 28 janvier.

OMICRON
Le groupe de prog-metal underground originaire de Hong Kong et séparé depuis cinq ans, est revenu sur le devant de la scène internationale grâce à son homonyme variant sud-africain.

CARLOS SANTANA
Le guitariste s'est vu contraint d'annuler ses huit spectacles de décembre à Las Vegas, suite à une opération du cœur, nécessitant une période de convalescence.

SPLIT SQUAD
Le supergroupe composé de Keith Streng (Fleshtones), Clem Burke (Blondie), Eddie Munoz (Plimsouls), Michael Giblin et Josh Kantor défendra son récent "Another Cinderella" à travers nos régions. En janvier les 12 à Paris au Point Ephémère, 13 à Rouen, 14 à Rennes, 15 à Saint-Hilaire-de-Riez, 16 à Cransac et le 17 à Saint-Jean-de-Védas.

RON WOOD
Le guitariste britannique et la chanteuse des Corrs Andrea Corr ont repris le "Blue Christmas" du King.

DOMINIQUE TARLÉ
Pour le jubilé de la venue de Keith Richards à la Villa Nellcote, le photographe annonce la réédition du livre "La Villa – The Rolling Stones 1971", et s'expose à la galerie de l'Instant jusqu'au 22 février prochain (Galerie de L'Instant – 46 rue de Poitou – 75003 Paris).

Photo Dominique Tarlé - DR

Condoléances

Virgil Abloh (styliste et designer américain), **Pierre Benain** (photographe et journaliste français, Sex Pistols), **Steve Bronski** (membre fondateur des Bronski Beat) **Richard Cole** (manager britannique rock, Led Zeppelin), **Gordon Crosse** (compositeur britannique), **Jacqueline Danno** (actrice et chanteuse française), **Graeme Edge** (batteur des Moody Blues), **Slide Hampton** (tromboniste américain de jazz), **Spike Heatley** (contrebassiste britannique de jazz), **Ted Herold** (chanteur allemand), **Billy Hinsche** (chanteur, compositeur et guitariste américain, Beach Boys), **Alvin Lucier** (compositeur américain), **John Miles** (chanteur et musicien britannique), **André Osi** (dessinateur belge de BD), **Mick Rock** (photographe britannique), **Stephen Sondheim** (compositeur et parolier américain de comédies musicales, "West Side Story"), **Robbie Shakespeare** (bassiste et producteur de disque jamaïcain, **Hank Von Helvete** (chanteur norvégien de Turbonegro), **Young Dolph** (rappeur américain).

“L’avant-garde annonce les temps futurs”

CHRISTOPHE BOURSEILLER

Journaliste, homme de radio et de télévision, écrivain, enseignant, ce curieux insatiable livre ici la construction de ses goûts musicaux.

RECUEILLI PAR PATRICK BOUDET - PHOTOS WILLIAM BEAUCARDET

CHRISTOPHE BOURSEILLER A EU UNE ENFANCE CINÉMA : “LA GUERRE DES BOUTONS” ET TROIS FILMS DE JEAN-LUC GODARD. Mais c’est dans ceux d’Yves Robert que le grand public le remarque en adolescent nonchalant au débit précieux et au ton acerbe. Passionné par les marges, il a publié plus d’une quarantaine d’ouvrages sur les extrémismes de tous genres, y compris musicaux. Depuis son dernier livre, “En cherchant Parvulesco”, Christophe Bourseiller a pris l’habitude de se raconter en parlant des autres.

Moi, je suis Velvet Underground

ROCK&FOLK : Vous êtes né dans une famille d’acteurs et d’auteurs. Y avait-il beaucoup de musique à la maison ?

Christophe Bourseiller : Mon beau-père, Antoine Bourseiller, ramenait tout un tas de disques pour ses spectacles. C’est comme ça que j’ai découvert “In-A-Gadda-Da-Vida” d’Iron Butterfly, Vanilla Fudge, les Holy Modal Rounders. Et surtout, le free jazz : Marion Brown, Gunter Hampel, Steve McCall, Barre Phillips, Stu Martin… Ils répétaient au théâtre pour les bandes-son des pièces de mon beau-père. Et j’allais aussi à leurs concerts avec mes parents quand j’avais dix ans. Et puis, quelquefois, quelqu’un déboulait à la maison avec un disque acheté à Londres, comme le “Double Blanc” des Beatles. On s’extasiait car ça paraissait d’une rareté incroyable.

R&F : Votre premier disque acheté avec votre argent de poche ?

Christophe Bourseiller : Je crois me souvenir que j’ai commencé par acheter des 45 tours, et notamment le “Touch Me” des Doors. Mais très vite, mon groupe favori enfant, c’était Pink Floyd, à cause du côté

cosmique car j’aimais beaucoup la science-fiction. J’adorais “The Piper At The Gates Of Dawn”, et notamment “Interstellar Overdrive”, un morceau de rock qui part soudainement en vrille. Mais tout est génial dans ce disque. J’ai acheté et aimé tous leurs albums jusqu’à “Atom Heart Mother” inclus. Ensuite, avec “Dark Side Of The Moon”, j’ai trouvé que ça devenait vulgaire, populaire, et donc ça ne m’intéressait plus.

R&F : Rien d’autre ?

Christophe Bourseiller : Si, le rock psychédélique avec Grateful Dead, Jefferson Airplane, Spirit… Et puis un jour, je lis dans Rock&Folk un article fascinant sur le Velvet Underground et Andy Warhol. Alors là, j’achète, à l’âge de treize ans, les albums du Velvet Underground. Une révélation. Lou Reed devient mon Dieu. Il y en a qui sont Beatles, d’autres Rolling Stones. Moi, je suis Velvet Underground.

R&F : Votre disque préféré de Lou Reed ?

Christophe Bourseiller : “Berlin” est une merveille absolue, mais c’est “Street Hassle”. Le Lou Reed en cuir noir et maquillé m’énerve un peu. Je préfère le Lou Reed de “Metal Machine Music” qui, lui, est un fou dangereux. Et il y a un autre album incroyable que j’ai découvert tardivement, “Take No Prisoners”, dans lequel Lou Reed dit du mal de tout le monde, se laissant aller à une sorte de psychanalyse en direct.

R&F : Vous les achetiez où, vos disques ?

Christophe Bourseiller : J’allais chez Givaudan, boulevard Saint-Germain, chez Champs Disques et Lido Music sur les Champs-Élysées.

"Une époque extrême génère une musique extrême"

Lido Music était très important dans ma culture musicale car j'adorais entrer dans ce magasin tout en longueur en me laissant guider par les albums sur les présentoirs. Très souvent, j'achetais un disque sur sa pochette et je ne me suis pas toujours trompé. À partir du punk, je suis allé chez Music Box, rue Saint-Sulpice, puis chez New Rose, créé également par Patrick Mathé. Chaque samedi matin, on était cinq ou six fous furieux à assister à l'ouverture des cartons en provenance d'Angleterre pour ne rien rater des nouveautés.

R&F : Votre premier concert sans vos parents ?
Christophe Bourseiller : J'ai quatorze ans et je n'ai pas le droit de sortir seul le soir. Mais Patrice Blanc-Francard a la bonne idée d'organiser des concerts à dix-sept heures au Bataclan, pour son émission de télévision "Pop 2", donc je peux y aller. Et il programme Nico, John Cale et Lou Reed en acoustique. Fan absolu de Lou Reed et du Velvet Underground, je m'y précipite. C'est un souvenir merveilleux.

Un choc anaphylactique

R&F : En 1976, vous devenez le fameux Lucien dans "Un Eléphant, Ça Trompe Enormément" d'Yves Robert, vous écoutez quoi à cette époque ?
Christophe Bourseiller : J'ai littéralement un choc anaphylactique avec l'arrivée du punk. Je me rue sur le premier album des Damned et celui des Clash.

Et puis, comme tout le monde parle des Sex Pistols, j'achète leurs 45 tours. Mais tout ça s'inscrit dans le prolongement de Lou Reed. Tous ces punks sont les enfants de Lou Reed. A partir de là, je vais m'y intéresser énormément. J'ai mes héros : Johnny Thunders, et mon groupe favori, les Heartbreakers. Ce qui ne m'empêche pas d'aimer la musique classique en même temps, et je suis un fou de Wagner, mais ça va très bien ensemble.

R&F : Cela dure longtemps ?
Christophe Bourseiller : Jusqu'en 1978. Et lorsque Wire s'aventure vers le post punk, c'est une nouvelle révélation. Je me délecte avec Joy Division, Cure... Puis je découvre ceux qui vont encore plus loin, vers le bruit total, vers la non-musique, c'est la musique industrielle.

R&F : Vous pensez à qui ?
Christophe Bourseiller : Au sulfureux Throbbing Gristle, le groupe de Genesis P-Orridge, avec qui j'entretiens une correspondance. Et puis, je crée un fanzine sur la musique industrielle, Casablanca.

R&F : Et les Allemands dans tout ça ?
Christophe Bourseiller : Je me suis beaucoup intéressé à Tangerine Dream, Klaus Schulze, Popol Vuh… mais en même temps cela me paraissait quand même un peu excessif, ces morceaux de trente-cinq minutes. Très vite, j'ai été séduit par les plus avant-gardistes des groupes allemands comme Faust — un grand choc —, Can ou Neu!, et bien évidemment Kraftwerk, qui annonçait le post-punk. Mais il y avait un musicien qui me fascinait énormément, Blixa Bargeld, qui était le fondateur d'un mouvement berlinois punk dans les années 1980, Geniale Dilettanten (*Les Dilettantes Géniaux, ndr*). Ensuite, il a créé un groupe expérimental, les Einstürzende Neubauten, (littéralement "bâtiments neufs qui s'effondrent") et il est resté un chercheur, travaillant aussi avec Nick Cave. Et puis, progressivement, je vais m'intéresser à la techno et à ses courants les plus avant-gardistes qu'on appelle le hardcore, et notamment le hardcore le plus dénudé, dont celui d'un label allemand créé par Alva Noto qui s'appelle Raster-Noton.

R&F : Vous écoutez peu de musique française ?
Christophe Bourseiller : J'éprouve pour elle une répulsion globale avec quelques exceptions rares, pour Les Variations, Métal Urbain, La Souris Déglinguée… et puis, Serge Gainsbourg. Ce qui me plaît chez lui, c'est cette façon de chanter en parlant presque, en murmurant. Il y a une continuité sonore avec Lou Reed. J'aime cette ambiance songwriter. Par exemple, aujourd'hui, je suis très sensible à l'ambiance de Nick Cave qui est pour moi le prolongement de cet esprit. En France, le musicien qui m'intéresse le plus, c'est Rodolphe Burger, et avant Kat Onoma, parce que c'est toujours cette ambiance-là, ce côté parlé-chanté, *sprechgesang* comme on dit dans l'opéra.

Les extrémistes sont des gens d'avant-garde

R&F : Cette attirance pour l'avant-garde est-elle liée uniquement aux parents ou est-ce une démarche également personnelle ?
Christophe Bourseiller : J'ai une passion pour l'avant-garde parce qu'elle annonce les temps futurs. Ecouter un disque de musique expérimentale, c'est palpitant, et c'est une expérience sonore, car on ne sait pas ce qu'on va entendre, on cherche à comprendre. Donc, c'est vrai, j'ai toujours eu un grand amour pour ces musiques très pointues, pas du tout commerciales, mais tellement prometteuses et riches de potentialités.

R&F : Est-ce qu'il y a un parallèle entre écouter de la musique industrielle et écrire sur les extrémismes ?
Christophe Bourseiller : Bien sûr, parce que les extrémistes sont des gens d'avant-garde dont l'extrémisme de la pensée annonce bien souvent des temps nouveaux, pour le meilleur comme pour le pire. Donc il y a un lien très fort entre la démarche extrême de la musique et la démarche extrême en politique. Dans mon livre "Génération Chaos", je montre que la new wave est avant tout une révolution culturelle globale, pas uniquement musicale. Les extrémismes sont la plupart du temps politiquement nuls, mais en général ils sont, malgré eux, culturellement les incubateurs d'idées nouvelles. De nombreux musiciens sont très engagés dans les extrêmes.

R&F : Un exemple ?
Christophe Bourseiller : Le groupe punk Crass était constitué de militants anarchistes, idem pour The Fall. Black 47, ce sont des militants de l'I.R.A. ; il y a une dimension politique dans la radicalité sonore.

R&F : Est-ce que vous pensez qu'une musique extrémiste peut induire une tendance politique ou inversement ?
Christophe Bourseiller : Je pense que la musique est le reflet de l'époque, donc une époque extrême génère une musique extrême ; et une époque mollassonne, comme nous vivons actuellement, produit une musique relativement mollassonne. Aujourd'hui, tu vois bien que la musique est assez douce. Si tu regardes bien dans l'ensemble, je suis assez étonné par ça, je crois qu'il y a un désir de vivre ensemble, d'adoucir les contraires qui est plutôt bien.

R&F : Cela signifie qu'il n'y a pas d'avant-gardes intéressantes aujourd'hui ?
Christophe Bourseiller : Si, il y a le "Field Recording", incarné notamment par Chris Watson, qui était l'un des musiciens de Cabaret Voltaire. Il baignait dans les musiques électroniques, et tout à coup, il a décidé d'enregistrer la nature et de faire des morceaux uniquement à base d'enregistrements naturels. Et c'est magnifique. Les disques de Chris Watson ont une beauté folle. Et là, je trouve qu'il reflète l'époque, tout ce mouvement de lutte pour la défense de l'environnement. Et puis de l'autre côté, les musiques électroniques radicales, incarnée par les Allemands, et notamment par le hardcore sans concession.

R&F : Et la musique électro-acoustique ou concrète, vous la placez où ?
Christophe Bourseiller : Je me souviens d'être allé à une soirée techno un soir, à la Machine du Moulin Rouge. Comme je suis arrivé un peu tôt, comme tous les vieux, le DJ mettait pour chauffer la salle du Pierre Henry, du Boulez, du Stockhausen, du Parmegiani… C'était extraordinaire. Et là j'ai vu que les petits jeunes de la techno avaient compris qu'ils étaient les héritiers de la musique classique électronique.

R&F : Pour vous détendre, vous écoutez de la musique industrielle ?
Christophe Bourseiller : Non, plutôt du Nick Cave ou du Johnny Cash. Du reste, ma chanson préférée est "Hurt" de Johnny Cash, écrite par Trent Reznor de Nine Inch Nails. On ne se refait pas.

R&F : Votre panthéon rock ?
Christophe Bourseiller : Neil Young, et notamment "Rust Never Sleeps", Lou Reed, Jeffrey Lee Pierce de Gun Club et Nick Cave.

R&F : Quelle musique comme remède à la mélancolie ?
Christophe Bourseiller : Le meilleur remède à la mélancolie, c'est "Overkill" par Motörhead. C'est un morceau qui me fait rire.★

Photo DR

L'école Ray Davies

PEPPER WHITE

Deux ans après la dissolution des Madcaps,
Thomas Dahyot revient avec un album solo et un nouvel alter ego.

ILS ÉTAIENT LES FERS DE LANCE DE LA SCÈNE GARAGE RENNAISE. Classicistes sixties nourris aux compilations "Nuggets", les Madcaps ont baissé pavillon en 2019, après trois albums qui avaient contribué à faire de Rennes une des scènes les plus vibrantes des années 2010. Usé, l'enthousiasme éteint, le groupe, sous l'impulsion de son leader, a préféré mettre fin à l'aventure plutôt que de se diluer : *"Un groupe, c'est comme un couple, mais à plus que deux. La flamme peut s'étioler au gré des envies des uns et des autres. Chacun fait des concessions et on arrive à un consensus mou. Tu multiplies ça par dix chansons dont fondamentalement personne n'est convaincu, et quand tu montes sur scène il ne se passe plus la même magie. Il a fallu en faire le deuil, c'est pas facile de tourner la page d'une telle histoire amicale et humaine"*.

Projet de salon

À l'origine, Thomas Dahyot n'avait pas l'intention d'aller plus loin. Les guitares étaient rangées, les émotions à vif. *"Je n'allais pas très bien, j'étais triste amoureusement et triste amicalement, et les deux se sont nourris d'une façon assez terne. Pendant un long moment, je me suis dit que c'était terminé la musique. Après quinze ans, il était peut-être temps d'arrêter la vie adolescente, courir les routes."* Mais la musique, cette obsession venue sur le tard, a fini par revenir. Dans la solitude de son appartement, l'artiste a commencé à reprendre sa guitare. Une chanson est née, puis deux. *"J'aime écrire des chansons en fait. Ça a été un peu une psychothérapie, c'était une manière de coucher les démons sur le papier et de pouvoir avancer. Le projet global est né de ça et a contribué à me faire sortir de ma tristesse. Au bout d'un moment, j'avais une quinzaine de chansons, l'équivalent d'un disque et j'ai commencé à en parler autour de moi. Et ce projet de salon est devenu concret."* À l'origine, Thomas Dahyot avait l'intention de réunir plusieurs invités sur l'album, mais les confinements ont rendu la logistique compliquée, que ce soit pour répéter ou enregistrer, alors l'album s'est fait en un week-end, avec des vieux complices (le batteur Léo Leroux et le multi-instrumentiste Bastien Bruneau-Larche des Madcaps sont notamment de la partie), dans une joyeuse ambiance de copains et copines à la campagne. Il en résulte un album chaleureux côté son, mais empli de chansons ayant trait à la solitude et l'isolement. Beaucoup de disques de cet acabit arrivent dans nos boîtes aux lettres ces jours-ci, et à la première écoute, on avait perçu "The Lonely Tunes Of Pepper White" comme un disque de confinement, ce genre né en 2020 (et rarement passionnant) dans lequel des artistes trompent leur dépression confinée avec des chansons minimalistes, comme d'autres se sont mis au patchwork ou ont appris à faire des enduits. On avait tort. Si le titre "Lockdown" mettait sur une fausse piste, l'essentiel de cet album cathartique a été écrit avant la pandémie. Pepper White est dans l'air du temps un peu malgré lui : jamais le sentiment de solitude n'avait été aussi universellement ressenti que ces deux dernières années.

Romantique des sixties

Dahyot le traduit avec finesse sur un album à la production délicate et à la douceur folk-rock, où la luminosité de la musique contraste avec la mélancolie des textes. L'école Ray Davies en somme, à laquelle on peut ajouter le détachement de Lou Reed et une pincée Rolling Stones façon "Exile On Main St." pour le dépouillement bluesy. Des modèles pour cet esthète qui reste un romantique des sixties. *"Est-ce qu'on ne fantasme pas les années soixante qu'on n'aurait pas vécues ? Je pense que ça a été le cas pour moi à un moment donné. Il y a une dizaine d'années, j'étais vraiment à fond là-dedans, dans les vêtements, dans les coupes de cheveux, dans une écoute quasi absolue de ces choses-là. Aujourd'hui, je suis sorti de ces carcans rigides, mais ça me touche toujours quand les groupes contemporains ont un pied dans les années soixante. Ce soin apporté aux arrangements, à l'écriture. Bon, depuis trois ans, des guitares, il n'y en a plus des masses, mais ça vient par vagues. Le rock'n'roll sera toujours là. N'est-ce pas la meilleure invention du vingtième siècle ?"*. ★

RECUEILLI PAR ERIC DELSART
Album *"The Lonely Tunes Of Pepper White"*
(Howlin' Banana)

Bruit magnifique

HOWLIN' JAWS

En 2003, quand sort "Elephant" des Whites Stripes,
les Howlin' Jaws le prennent de plein fouet. Ils ont dix ans.
Dix-neuf ans plus tard, le groupe enregistre son premier LP dans le même studio.

À NOTRE GAUCHE, UN AMPLI FENDER QUI POURRAIT CONTENIR PLUS DE BIÈRES QU'UN FRIGO D'ÉTUDIANT, À NOTRE DROITE, UN VOX AC30 À L'INTÉRIEUR DUQUEL LES LAMPES LUISENT TELLE DES BRAISES. Des deux côtés, la guitare de Lucas Humbert qui pique et plonge et vrombit à coups de double fuzz. La fin de matinée est glaciale et les trois Howlin' Jaws répètent sous le regard fatigué de Travis Bunkle, mains au fond des poches, visage enfoncé dans son blouson comme si tout cela faisait trop de bruit pour lui. Et pourtant, quel bruit magnifique. De pur groupe entièrement ancré dans Sun Records (pour le rockabilly et le blues), les Howlin' Jaws semblent avoir fait un saut dans le temps de dix ans. À l'écoute de "Strange Effect", on pense aux Beatles de "Rubber Soul", aux Kinks de "Kinda Kinks", on pense à leurs propres chansons impeccablement perdues dans l'espace-temps : "She Lies", "Love Make The World Go Round" et l'étrange doublette "Dust"/"The Seed". Djivan Abkarian chante désormais divinement et Baptiste Léon déploie tous les rythmes, fils et pièges de cette toile qui enserre l'auditeur. Voici le making of d'un album réussi.

Un labo de chimie

ROCK&FOLK : Que disent les fans fidèles de ce changement esthétique ?

Lucas Humbert : "*Va te peigner* " !

Djivan Abkarian : Nos compositions étaient toujours axées pour les concerts, mais très vite, on a voulu faire des chansons qui seraient sympas à écouter dans sa bagnole ou son bain.

Baptiste Léon : Plus axées sur les mélodies, les voix, la dynamique.

Djivan Abkarian : C'est l'évolution d'un musicien autodidacte, la découverte progressive de la musique. On s'est mis à construire nos grilles d'accords à partir des mélodies. Alors, quand on a découvert la relative mineure...

Lucas Humbert : ...C'était comme un nouveau jouet. On s'est beaucoup amusé avec.

R&F : Vous avez enregistré votre album avec Liam Watson au studio Toe Rag, à Londres où a été fait "Elephant" des White Stripes. Ça ressemble à quoi cet endroit ?

Djivan Abkarian : C'est tout blanc.

Baptiste Léon : Les murs sont des plaques de bois posées un peu anarchiquement les unes sur les autres.

Lucas Humbert : Ça m'a rappelé un labo de chimie avec lui en chemise à carreaux sur une chaise qui couine. Tu sens que le mec n'est pas là pour se la couler douce.

Baptiste Léon : Il n'y a pas de canapé. Dans la régie, tu es debout pour écouter les prises.

Djivan Abkarian : Mais il y a de quoi se faire du thé.

R&F : Comment s'organisait le travail ?

Baptiste Léon : On arrivait, on choisissait une chanson, tous les instruments étaient "*microtés*", mais il n'enregistrait pas. Il s'asseyait avec nous dans la salle, un calepin et les paroles sur les genoux, et nous faisait jouer le morceau. Puis il nous arrêtait...

Lucas Humbert : ...et disait : "*Si on essayait de faire ce couplet, puis un demi-couplet, puis le refrain, mais on prend les paroles de cette chanson !*"

Djivan Abkarian : Donc, d'abord la structure. Car le son s'est fait très vite. Le premier jour, il avait imposé un ampli guitare, un WEM de 1970, comme celui de David Gilmour dans le "Live At Pompeii".

Lucas Humbert : On a vu qu'il avait des Selmer et des Vox des années soixante. J'ai voulu tout essayer. Il descendait les trucs en râlant : "*Go ahead, try.*" J'essayais. Merde : je préférais le WEM.

Baptiste Léon : Donc il est un peu chafouin. Le premier jour, j'installe ma batterie. Il me dit : "*Ça ne va pas le faire : tes cymbales, elles sont trop aiguës. Tu vas jouer sur les miennes.*" Il me met une ride et une crash, et on enregistre le premier morceau. Il arrive dans la salle, ne dit rien, attrape la crash et se barre avec. Deuxième prise, il revient et enlève la ride. J'avais plus que le charley. On ne savait pas trop où on allait puis — mais après la première prise — il nous a fait écouter le résultat et là... on a compris.

Djivan Abkarian : Il t'apprend à ne pas être attaché à ta petite partie. Tu dois garder une vision d'ensemble, tout sert la chanson et rien que la chanson.

Notre côté labrador

R&F : Si le son est assez homogène, il y a tout de même beaucoup de guitares différentes ?

Lucas Humbert : Il avait six ou sept fuzz et je les ai toutes mises tant j'étais sur le cul du son de ces pédales.

Baptiste Léon : On a aussi travaillé avec des guitares barytons, des douze-cordes.

Djivan Abkarian : Une douze-cordes géniale que j'ai achetée soixante-dix euros sur LeBonCoin. J'ai refait les micros. Elle sonne de malade. Mais elle tient pas l'accord.

Lucas Humbert : Il y a une partie de guitare que j'ai enregistrée sur un petit Watkins Clubman 5 watts poussé à douze, qui a été signé par Lazy Lester. Il était parfait.

Baptiste Léon : En termes de micros, compresseur, égaliseur, il a récupéré tous son matos aux studios Abbey Road ou à l'Olympic Studio, au moment où ils passaient tous au digital. Il a vraiment le son britannique.

R&F : Le travail en analogique ne vous a pas trop mis la pression ?

Djivan Abkarian : Oui et non, on était hyper excités.

Baptiste León : C'est sûr que l'analogique, c'est contraignant. Si la prise n'est pas bonne, tu recommences la chanson. Il n'y a pas de : "*Le coup de caisse claire, là, on peut le bouger ?*" Donc tu n'es pas dans ta zone de confort. Faut rester concentré.

Lucas Humbert : En fait, on est toujours bouillants. "*Faire un concert, mortel ! Tourner dans un camion qui sent le slip, génial ! Enregistrer un album en dix jours ? Mortel !*" C'est comme ça : notre côté labrador. ★

RECUEILLI PAR THOMAS E. FLORIN

Album "Strange Effect"
(Bellevue Music/ Modulor)

"Ce morceau est en rouge"

CHEVAL FOU

Un des groupes phares de **l'underground français des années 1970** sort son premier album... cinquante ans après ses débuts. Explications.

Photo Olivier Serra - DR

MICHEL PETEAU, GUITARISTE ET ÂME DE CHEVAL FOU, rescapé de ces folles années psychédéliques, est toujours aussi allumé. Il parle doucement, avec une intensité calme, comme ceux qui sont allés de l'autre côté et en sont revenus, pour nous conter des histoires mythiques de la légende du rock seventies. Sa vie est un trip...

Un Touareg sur une autruche

ROCK&FOLK : Tout a commencé en 1971...

Michel Peteau : J'avais dix-sept ans. Le déclic, ça a été un concert mythique: "Tommy" des Who au Théâtre des Champs-Elysées... J'en suis sorti complètement abasourdi. Le lendemain matin, j'ai dit à mon père : "C'est fini ma vie de lycéen. Mon métier, c'est Pete Townshend." Il m'a dit : "*Tu ne choisis pas le plus facile.*" Et toute la famille a changé de vie. Il a créé "Le Pop", puis la "Tribu du Pop", du nom de ce journal devenu itinérant. On arrivait dans une ville et il utilisait les moyens locaux pour créer le journal. On était entre trente et quatre-vingts... Quand on croisait les autres communautés, ça faisait cent cinquante personnes sur la place du village. Comme Gong, que j'ai connu à Dieulefit, avec Kevin Ayers, Robert Wyatt, Jacques Higelin, Valérie Lagrange, Pierre Clémenti, Jean-Pierre Kalfon, tout le monde était là... On était des freaks, le mot hippie m'a toujours un peu emmerdé. On avait une énergie incroyable, on créait, on bougeait, on était complètement autonomes, avec un groupe électrogène, un chapiteau, un camion de light shows, un autre pour la musique, et tout le monde suivait en bus Volkswagen. Un concert qui nous a vraiment marqués, c'était aux Baux-de-Provence, où Jean Cocteau a tourné "Orphée". On s'est installé d'une manière un peu sauvage, on a mis le light show sur les façades pharaoniques, avec des gélatines qui fondent, très Floyd du début, et on a joué pendant une semaine, c'était magnifique...

R&F : Le groupe est né comme ça ?

Michel Peteau : Avec l'énergie de mon père, qui a trouvé le matériel. Il y avait mon frère Jean-Max à la basse et Stéphane Rossini à la batterie, un fou furieux de Keith Moon, on était faits pour s'entendre. Mais on ne savait absolument pas jouer, on était en plein délire ! On a appris ensemble. Au lieu de mettre des noms sur les notes, on a mis des couleurs : ce morceau est en rouge, celui-là en bleu...

R&F : D'où venait le nom ?

Michel Peteau : C'était une période très arrosée d'acides et... on était très défoncés. Un jour, on a complètement craqué sur un poster magnifique, un Touareg sur une autruche, qui traversait le désert. Ça nous a donné l'idée de Cheval Fou. Et évidemment, il y avait le Crazy Horse de Neil Young, et le chef indien. Ma culture musicale, c'était ces années psychédéliques, la free pop, Can, Amon Düül... D'ailleurs, on a joué avec Can, notre seul concert à Paris, au Musée d'Art Moderne, un peu en pirates, comme toujours : on est arrivé, on s'est installé de force et on a joué, c'était très sauvage.

De pion à freak

Jacques Colin a été journaliste chez Rock&Folk à partir de 1974, puis rédacteur en chef du journal de 1985 à 1990. Il raconte dans un beau roman autobiographique ("Le Voyage à Liverpool" ; Ramsay, 2003), comment Cheval Fou a modifié son destin.

Michel Peteau : ***"Il était pion, quand je l'ai connu. Il faisait du stop, mon père l'a pris, et sa vie a complètement changé ! Comme il voulait trouver sa place dans la tribu, il est devenu notre ingénieur du son pendant deux ans. Il est passé de pion à freak... très avancé."***

De gauche à droite : Michel Peteau, Jacques Colin (au premier plan) et Jean-Max Peteau.

Chef indien

R&F : Dans votre trip, vous n'avez pas pensé à laisser une trace...

Michel Peteau : Tous nos potes faisaient des disques. On en rêvait un peu, mais en studio, on devenait raides, on était tellement habitué à jouer live, sans la moindre considération technique. On avait besoin de cette folie immédiate. A un moment, on a essayé de faire le tour des maisons de disques. Les mecs qui nous ont vu arriver en rient encore... Le seul qui a été capable d'écouter ce qu'on faisait, c'est Richard Pinhas. On lui a passé le premier morceau, vingt minutes, et il s'est mis à hurler de rire. Puis il nous a filé un chèque en blanc, en nous disant: "*Allez dans ce studio.*" Il n'est jamais venu écouter et il a payé ce disque : "Nyl". On avait changé de nom, parce que mon frère n'était plus là.

R&F : Il y a aussi un CD posthume...

Michel Peteau : Des titres live que des fans avaient enregistrés. Sauf "La Fin De La Vie", que j'ai fait à ce moment-là, qui a eu une vie incroyable. J'ai eu des retours pendant dix ans, c'est ce qui m'a motivé pour repartir. J'ai trouvé deux fous furieux prêts à me suivre dans ce trip, Matthieu Askehoug à la basse et Cyril Avèque à la batterie, avec cette idée de départ, ce discours du chef indien de Seattle, en 1854, qui n'a pas vieilli.

R&F : Il y a longtemps eu une réaction totale contre les hippies...

Michel Peteau : Quand j'étais chez CBS, je n'osais même pas parler de ce que j'avais vécu pendant ces dix années psychédéliques, on m'aurait pris pour un fou. Mais c'est comme le matériel : un truc peut être complètement has been, et au bout de quinze ans ça devient vintage et ça vaut très cher ! Cheval Fou est devenu vintage... ★

RECUEILLI PAR STAN CUESTA

Album ***"Couteau Calme" (Marelle Music, 2021)***

Concert le 22 janvier à la Boule Noire (Paris)

Photo Camille Blanchard - DR

"Comme plein de gamins à la cambrousse"

CANNIBALE

Le quintet ne vient ni d'une île exotique ni des Etats-Unis, mais de l'Orne. Sa musique, sans frontières et sans œillères, est un passeport pour dépasser la réalité.

CANNIBALE, HYDRE À CINQ TÊTES, EST UNE BÉNÉDICTION EN CETTE ÉPOQUE SCLEROSEE, UNIQUEMENT DRIVÉE PAR LA TROUILLE. Il y a le monde entier et ses univers parallèles dans son nouvel album à la générosité instinctive, aux progressions à la machette magique. Cannibale est un gang foutraque, inclassable. Rock&Folk a rencontré un jour de grisaille, à Montreuil, Nico, chant et textes et Manu, compositeur en chef (d'orchestre).

Anthropophagie mélomane

C'est toujours délicieux de pouvoir commencer un entretien par ce genre de questions : *"Comment devient-on Cannibale ?"* Nico remonte le temps : *"On se connaît depuis le collège avec Manu. On a fait nos premiers groupes ensemble adolescents, les Frigos, Amibes, pour ceux qu'on a envie de citer* (rires). *Jusqu'à Cannibale aujourd'hui, en gros…"* Le nom Cannibale arrive en 2016, après quasiment une année de prise de tête. La signature chez Born Bad suit de près. Très tôt, bien avant d'assumer leur anthropophagie mélomane, les potes ont déjà envie de mélanger. De ne pas se limiter à un seul style. Ils ont grandi à une époque où existait la fusion, mélange de rock et de hip-hop, de funk et de punk, si l'on devait tenter de résumer la chose. Faith No More, RATM, RHCP, Fishbone, Beastie Boys… La musique de Cannibale en 2021 ne dit pas le contraire. Elle est libre, imprévisible, paradoxale, envoûtante, un vrai casse-tête pour un vendeur dépressif et compartimenté de la Fnac. Si l'entité normande ne dévore pas la chair de ses fans, elle grignote les certitudes avec une gourmandise admirable.

Travailler plus pour créer plus

Nico Camus, quand il ne chante pas pour Cannibale, se charge également des pochettes et de la réalisation des vidéos du groupe. Son clip pour la chanson "Rays Of Light" a même été couvert de louanges en 2019, lors d'un festival de courts-métrages en Allemagne. Pour "Life Is Dead", il avait envie de *"faire une pochette de hard rock pour Cannibale qui n'est pas vraiment un groupe de hard rock…"* Mission accomplie pour un résultat littéralement chouette. Également adepte de l'écriture automatique, on peut retrouver son actualité sur Instagram.

Elle a su digérer ses multiples influences pour délivrer des disques résolument jubilatoires. Quand on écoute Cannibale, on a envie de danser, de sourire, de plonger, de fermer les yeux, de courir, d'exister, de rapprocher les corps. Comme souvent, il y a un déclencheur. L'ennui inhérent aux petites bourgades de province, où rien jamais ne se passe peut-être ? Nico : *"Ça a vraiment commencé comme ça. Tu t'emmerdes un peu, comme plein de gamins à la cambrousse. Si tu n'as pas la musique, tu ne rêves pas. Tu te contentes d'un destin tout tracé… La musique nous a sauvés, clairement !"* Il faudra un jour écrire un livre sur la beauté sauvage des premières répétitions au milieu de nulle part. C'est là que vibre véritablement le cœur de la passion électrique depuis qu'elle existe.

Une chienne

Le titre du nouvel album de Cannibale est une blague : "Life Is Dead". *"J'avais même le titre avant que Manu ne compose l'album. J'aime quand c'est drôle. Là, on est même au-dessus d'une lapalissade* (rires). "Enregistré à domicile, dans la maison de Manu à L'Aigle, petite ville de l'Orne, "Life Is Dead" doit beaucoup à l'improvisation, aux accidents, au lâcher-prise, à un humour sans filet. Et c'est une révélation. Garage, pop, post beaucoup de choses, Caraïbes et vortex, en anglais et en espagnol sur la chanson indélébile "Es El Amor", Cannibale est une cure de jouvence formidable. Il fonctionne comme le réalisateur Paul Thomas Anderson, qu'il adore d'ailleurs. Sa musique, comme les films de l'Américain, n'a pas besoin de cadre ni d'explication de texte. Elle coule tel un ruisseau, sauvage et capable de tout. Pour le meilleur. L'émotion avant l'intellect. Les tripes avant la collection. *"Cannibale, on dirait du LCD Soundsystem, mais en vraiment bien"* dit, hilare et ravi, un anonyme en soirée en entendant pour la première fois le disque des Normands. Pas faux. Cannibale, contrairement au groupe de James Murphy, a su incarner ses visions. A su dépasser la hype et l'évidence. A surtout confié son destin à l'instinct : *"Je crois que notre musique, ce n'est que ça, de l'instinct !"* confie Manu. Arnaud Rebotini, qui apprécie Cannibale, dit qu'on ne sait pas si c'est de l'afrobeat ou de la coldwave. Doit-on savoir, dans l'absolu ? Bien sûr que non, et c'est aussi pour ça que Cannibale est une formation plus que recommandable. Presque un miracle à l'heure des clones nostalgiques sans âme. A la toute fin du disque, on entend un chien. Une chienne en fait. Celle de Manu. India. Seule guest de ce disque atomique ? Non, on retrouve aussi Fabrice, le chanteur de Frustration, sur le titre "Kings Of The Attic", magnifique complainte qui ravive des souvenirs précieux. Il faut écouter Cannibale. ★

RECUEILLI PAR JÉRÔME RELIASSE

Album *"Life Is Dead"* (Born Bad)

"Etendu sur le sol"

LEE RANALDO

Dans sa sobriété lumineuse et sa beauté épurée, **"In Virus Times"**, chef-d'œuvre de vingt-deux minutes de guitare acoustique, est l'une des plus salutaires réflexions sur cette période, tout en la transcendant.

IL Y A DEUX TYPES D'"ALBUMS DU CONFINEMENT" : celui qui réagit par un surcroît de présence, sature et conjure le vide et celui qui s'y branche et le féconde. "In Virus Times", de l'ex-Sonic Youth, appartient à cette dernière catégorie. Si la musique est, selon le mot de Vladimir Jankélévitch, un art du silence, ce disque en est la preuve éclatante.

Une musique du silence

ROCK&FOLK : Tout d'abord, un aveu. Nous avons systématiquement écouté votre album étendu sur le sol, yeux fermés. A chaque fois, ces quatre pièces ont eu un effet lumineux. Proche, d'ailleurs, des "Suites Pour Violoncelle" de Bach.

Lee Ranaldo : Ces "Suites…" de Bach font partie des œuvres que j'ai beaucoup écoutées. Elles avaient déjà inspiré "Names Of North End Women" (2020), le disque enregistré avec Raül Refree. Je suis très heureux que ces pièces paraissent lumineuses car, pour moi, ces temps ont été sombres. Je n'étais pas sûr, quand j'ai publié cet album, de la manière dont il serait perçu, car il est inhabituel, mais c'est vraiment l'album que j'avais en moi pendant ces mois éprouvants. Donc, cela me réjouit d'entendre dire qu'il est lumineux. Et étendu sur le sol est peut-être la meilleure façon de l'écouter. J'aurais dû en donner l'instruction !

R&F : Ces quatre pièces sont comme des variations, reposant sur la réitération d'un motif que l'on perçoit dès le commencement de chacune.

Lee Ranaldo : Vous savez, je l'ai conçu en septembre 2020, à un moment où chaque jour semblait la répétition du précédent, tout en incluant des variations : être seul et regarder par la fenêtre les rues désertes, sans voitures, sans âme qui vive. Cette répétition, je voulais qu'elle se reflète dans la musique. C'était exactement la musique de la pandémie, une musique du silence. Sur mon album, quelque chose se passe, reste dans l'air quelques instants puis peu à peu disparaît, avant qu'autre chose arrive.

Comme une renaissance

R&F : Ce qui donne le sentiment que par cette musique, vous recréiez un autre espace que celui du confinement, un espace psychique plus ouvert dont cette musique était l'accès.

Lee Ranaldo : Cet album est venu naturellement, de lui-même. Quand je faisais ces enregistrements, je n'avais pas l'intention d'en faire un disque. La pandémie est arrivée, puis le confinement en mars, mon album avec Raül venait alors de sortir deux semaines plus tôt. Nous avions une année de tournée prévue, stoppée net. Longtemps, j'ai été incapable de jouer d'un instrument. Je peignais des fleurs qu'apportait Leah, ma compagne, avant qu'elles ne fanent. Ce n'est qu'en septembre qu'est progressivement revenue la guitare, mais avec ce sentiment que je devais tout réapprendre, et que ce que je jouais résonnait avec ce que je peignais : jouer des notes, les laisser flotter dans l'espace et lentement mourir. J'ai enregistré quatre-vingt-dix minutes de musique en une soirée. Puis se sont écoulés trois mois à structurer dans cette improvisation les vingt-deux minutes de l'album. Mais cette musique si étrange ne pouvait pas, me disais-je, avoir d'audience. Or une fois terminée, j'ai eu l'occasion de la faire écouter à mon label, Mute. J'étais certain qu'il n'y porterait pas d'intérêt, me dirait : *"Merci, on se revoit pour le prochain album"*. Parallèlement, une maison d'édition française, Lenka Lente, m'a proposé de la publier, début 2021, en l'insérant dans un livre de Lucien Jean, "En Herbe". Puis, Mute a décidé de publier l'album, avec ses quatre pièces.

R&F : On vous entend siffler, comme on entend le bois de la guitare, ou une sirène traverser la ville, au loin. Le monde n'a pas disparu, mais semble intégré dans un nouvel espace.

Lee Ranaldo : L'idée m'est venue après-coup d'intégrer ces éléments de la vie environnante. Cet album a été fait dans des conditions très particulières qui affectaient la nature même de ce qu'il devait être. C'est une sorte de réflexion sur cette période, qui implique que celle-ci soit inscrite concrètement dans l'enregistrement lui-même. Je considère vraiment cet album comme l'un de mes plus importants. Il m'a permis de penser une musique nouvelle. Comme une renaissance.

R&F : Vous dites avoir joué ses notes comme vous peigniez ces fleurs qui se fanaient. C'est aussi un motif de fleurs que l'on retrouve sur la pochette. Une rose, à côté d'une vitre brisée.

Lee Ranaldo : Oui, c'est une fantastique photographe brésilienne, pas assez connue à mon avis, Anna Paula Bogaciovas. Quand j'ai vu cette photo, j'ai été très ému, pensant que c'était exactement celle qui convenait à l'album.

R&F : Elle crée une tension entre cette dimension mélancolique, intériorisée, que vous décrivez bien, et le caractère lumineux que l'on resent.

Lee Ranaldo : Le motif sur cette photo, et l'émotion qui s'en dégage, est contrebalancé par la reproduction d'une de mes peintures dans le livret du disque, dont j'ai signé moi-même les deux mille cinq cents exemplaires. Ce motif rompt avec le caractère mélancolique dont vous parlez. Cela aussi me semblait important dans une telle période. Aussi important que de l'écouter allongé par terre, les yeux fermés. ★

RECUEILLI PAR ALEXANDRE BRETON)
Album *"In Virus Times" (Mute/ Pias)*

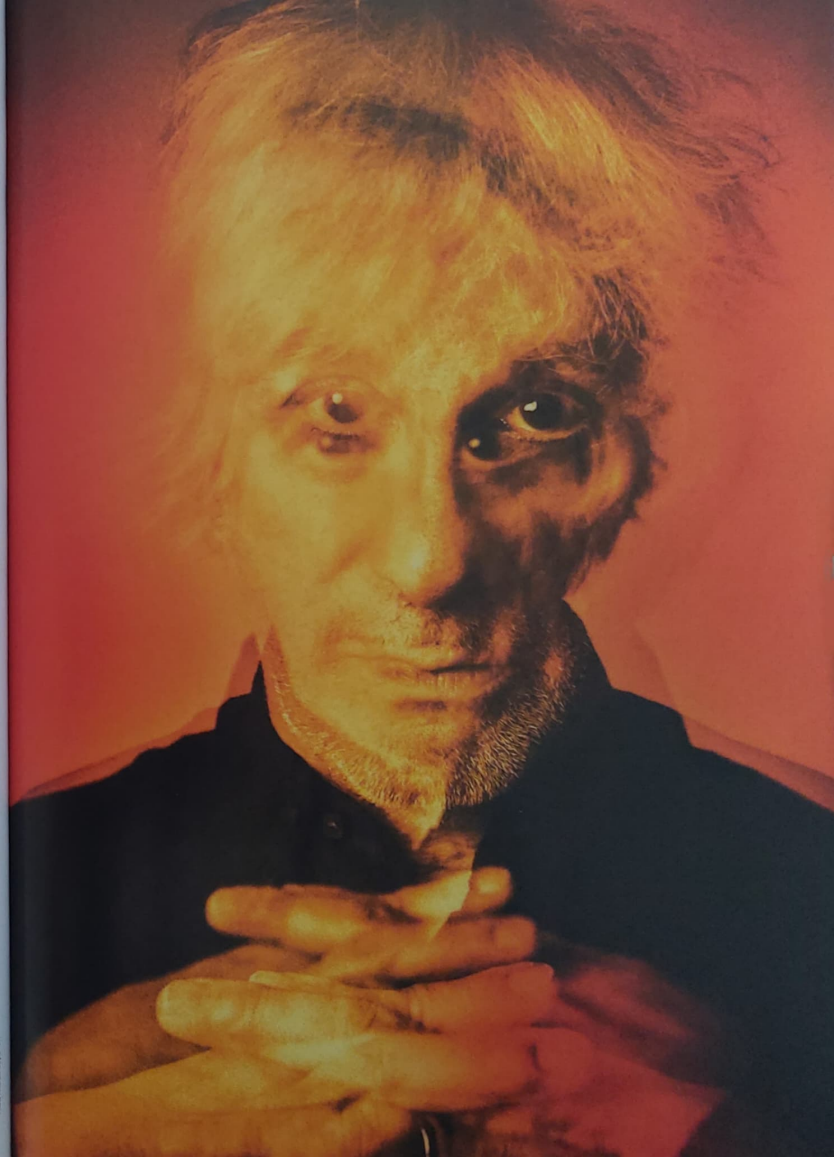


Photo Andrew Boyle /DR

Photo Stas Kard - DR

"Quelque chose se prépare"

MOLCHAT DOMA

Lorsque les **Biélorusses** publient leurs deux premiers albums, "S Krush Nashikh Domov" ("Sur Le Toit Des Maisons", 2017) et "Etazhi" ("Etages", 2018), leur **minimal wave lo-fi** connaît une diffusion discrète. C'était avant que le label new-yorkais Sacred Bones les repère et les signe.

RECUEILLI PAR ALEXANDRE BRETON

AVEC LEUR TROISIÈME LP, "MONUMENT", SORTI EN 2020, TOUT CHANGE BRUTALEMENT : le groupe joue à guichets fermés aux quatre coins du monde et, parallèlement, un titre de 2018, "Sudno", enregistre des millions d'écoutes sur les plateformes de streaming ou accompagne des milliers de chorégraphies sur TikTok. Aussi surprenant que paraisse le succès presque excessif de ce groupe, déjà affublé du titre de "New Order biélorusse de notre génération", le cas Molchat Doma (prononcez "Molchat Dama") intrigue à plus d'un titre. D'abord parce que ce groupe vient d'un pays, le Bélarus, pays-tampon à la lisière de la Russie, quasiment inconnu si ce n'est par les ruses notoires de son dictateur, Alexander Loukachenko, ouvertement soutenu par le grand frère russe, afin de conserver, depuis 1994, un pouvoir qui, à chaque mascarade d'élection, lui est contesté malgré un climat de terreur. En outre, il permet de décentrer nos oreilles, habituellement tournées vers les dernières sensations anglo-américaines, rappelant que l'idiome du rock n'est pas exclusivement anglophone, et qu'il demeure encore, sur un mode mineur, le médium d'une résistance aux conditions concrètes d'une existence ici écrasée, contrainte, pour s'affirmer, de refluer vers des interstices échappant au pouvoir. Lorsqu'a été fixé le rendez-vous avec le groupe, la consigne était claire : pas de questions sur la situation politique du pays. Dès lors, il ne s'agissait plus que de parler strictement de musique, oblitérant précisément l'environnement dans lequel faire *celle-ci* prend un sens particulier. L'impossibilité d'une vie extérieure normale contraint à une sorte de "migration intérieure", et c'est cela seul qui compte. Clef probable d'un succès viral, sur fond d'angoisse planétaire.

Office de l'Idéologie

ROCK&FOLK : D'où vient le nom du groupe ?
Egor Shkutko *(chant)* **:** Les *"maisons silencieuses"*, ce nom nous est venu comme ça, nous le trouvions beau, cela nous suffisait. Il n'y a ni d'intention ni de signification particulière, donc chacun peut y projeter ce qu'il veut. La combinaison nous plaisait, pour la manière dont elle sonne. Rien de plus.

R&F : Vous venez de Minsk, capitale du Bélarus. Chantez-vous en russe ou en biélorusse ?
Pavel Kozlov *(basse)* **:** Nous parlons biélorusse, mais chantons en russe. Le russe est plus intéressant à dire.

R&F : Un critique lituanien a récemment déclaré que, "*la froideur du régime autoritaire biélorusse s'incarne dans* [vos] *textes.*" Comme si vous ne pouviez pas y échapper. Comment réagissez-vous à cette analyse ?
Pavel Kozlov : Notre musique n'a aucun rapport avec le contexte politique. Nous n'écrivons pas de textes politiques. Et nous n'avons aucun commentaire à faire sur cet aspect-là, la politique. Cela n'a pour nous aucun sens. Ce que nous écrivons concerne le quotidien, les situations ordinaires, l'amour, la séparation, les rêves. Ce qui nous inspire, c'est la vie, telle que nous la vivons, la percevons autour de nous. Après, oui, nous vivons dans un pays qui donne une idée *en live* de ce qu'était l'époque soviétique, et qui est notre quotidien : sombre. Les bâtiments sont sombres, les gens sont sombres, on ne peut pas se faire une idée du futur. Ce qui, certainement, se retrouve dans notre musique.

R&F : Comment se répartit le travail au sein du groupe, entre les textes et la musique ?
Pavel Kozlov : Nous faisons tout collectivement, la musique et les textes, même si c'est Egor qui chante. Chacun travaille son instrument, mais nous échangeons régulièrement les rôles dans ce qui concerne la composition. Il n'y a pas de hiérarchie. C'est un travail collectif.

R&F : Dans quelles conditions travaillez-vous ?
Pavel Kozlov : C'est l'*underground* ! Le problème, c'est de faire des concerts. Nous, nous avons tout fait nous-mêmes à la maison, chez Egor. Nous y avons créé notre propre espace de répétition, une sorte de

“Notre musique est très différente et n’est pas aimée, nous sommes isolés”

studio, avec des ordinateurs, des synthétiseurs, des boîtes à rythmes. Mais ce sont des conditions minimales. Nous utilisons le strict nécessaire pour faire notre musique. En fait, ce n’est même pas un studio, c’est bien plus rudimentaire. Nous faisons tout nous-mêmes et n’avons aucune envie, pour le moment, de travailler avec un producteur. De cette manière, nous avons toutes les conditions pour faire exactement ce que nous voulons.

Egor Shkutko : Faire un concert impose à l’organisateur de monter un dossier auprès d’une organisation, l’Office de l’Idéologie, qui vérifie tout : style de musique, accoutrement, paroles. Il arrive que les concerts ne reçoivent pas d’autorisation. L’Office fait des recherches pour savoir qui nous sommes, ce que nous faisons, ce que nous écrivons. Tout est passé au peigne fin. C’est donc très difficile de donner des concerts et, quand ils peuvent avoir lieu, c’est dans des clubs, des boîtes, où la surveillance s’exerce encore. Mais de toute façon, depuis le Covid, il n’y a plus du tout de concerts. C’est super *underground* ! Nous jouons comme nous pouvons, dans des garages, chez des amis. C’est pour cette raison que nous voyageons en Europe, pour enfin pouvoir faire des concerts, devant un public. Mais en Bélarus, il n’y a rien.

Le label de David Lynch

R&F : Y a-t-il une communauté, ou le sentiment d’une communauté, parmi les groupes locaux ?

Roman Komogortsev *(guitare, piano)* **:** Il n’existe pas une communauté. Nous ne nous fréquentons pas vraiment, nous sommes plutôt séparés les uns des autres. D’autant que notre musique est très différente de ce qui se joue en général, et n’est pas aimée, donc nous sommes encore plus isolés. Il n’y a ni aide ni solidarité ni sentiment d’appartenir à une communauté, même *underground*. Nous sommes séparés.

R&F : Que vous inspire le succès retentissant que vous connaissez depuis fin 2020, notamment au travers d’un titre, “Sudno”, qui est devenu un tube ?

Egor Shkutko : Nous n’avons pas d’analyse particulière quant au succès de “Sudno” ou au nôtre plus largement. Ce qui se passe sur les plateformes de téléchargement n’a rien à voir avec nous, nous n’avons aucune réponse. La musique que nous faisons, nous la faisons pour nous, pas pour un public particulier. Mais si le public l’aime, tant mieux, nous sommes contents, mais nous n’en avons jamais fait un but. Nous ne nous considérons pas comme un groupe populaire. Enfin, nous ne sommes pas unanimement d’accord sur ce point au sein du groupe. Quoi qu’il en soit, populaires ou non, la situation n’a aucun impact sur notre manière d’envisager notre musique.

Roman Komogortsev : Avant le phénomène TikTok, nous avions déjà donné soixante-dix concerts en Europe. C’est étrange, cet emballement. Il n’est pas sûr que le public ait correctement compris le sens de notre musique. Qu’y faire ? Que nous devenions populaires nous étonne.

R&F : Vous avez signé avec Sacred Bones. Qu’est-ce que cela change pour vous ?

Egor Shkutko : Nous avons signé avec Sacred Bones, oui, c’est-à-dire le label de David Lynch. C’est flatteur. Mais David Lynch ne nous connaît pas, hélas ! Etre sur ce label, cela nous donne simplement plus de moyens pour tourner, et enregistrer. Il y a une grande différence maintenant, certainement, mais cela n’affecte pas notre manière de concevoir notre musique.

R&F : Vous êtes affiliés à un courant musical, la cold wave des années 1980. Qu’est-ce que cette musique signifie pour vous ?

Pavel Kozlov : Nous nous sentons en complète affinité avec cette musique, avec ce qui se faisait au milieu des années 1980, l’usage des synthétiseurs, les rythmes. Nous sommes précisément dans ce sillon, et ce sont des groupes comme Depeche Mode, Joy Division, The Cure, Alphaville, Eurythmics, la synth-wave, Yazoo, le post-punk en général, qui nous inspirent. Et puis il y a les groupes russes, surtout Kino, qui est un groupe très important pour nous, mais aussi Alliance — dont le pianiste, Oleg Parataev, est mort l’année dernière — ou Biokonstruktor, Super Besse. Tout cela nous inspire.

Egor Shkutko : Que l’on nous compare à ces groupes, comme New Order ou Kraftwerk, nous touche énormément, même si pour nous ils sont loin au-dessus. Surtout qu’en Bélarus, nous sommes totalement déconsidérés. Personne ne nous écoute. Donc, ce succès, qu’il faut quand même relativiser, c’est l’opinion de l’Europe, la vision d’une tout autre mentalité, la mentalité européenne.

R&F : Vous allez jouer dans des festivals. Ce sera l’occasion de croiser d’autres artistes qui comptent pour vous. Avez-vous des désirs de collaborations ?

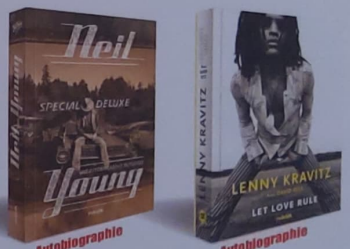
Egor Shkutko : Oui, nous en avons, mais nous ne pouvons pas en parler davantage. Disons simplement que quelque chose se prépare. C’est encore un secret. ★

Traduction : Inga Belmaachi

Album *“Monument” (Sacred Bones/ Modulor)*

Photo : Elise Auriol - DR

rock & folk éditions



Autobiographie

Autobiographie

DES CADEAUX ROCK

En vente chez votre libraire ou sur www.boutiquelariviere.com

rock & folk éditions

Le public rock ne leur accorde pas le même crédit qu'aux Rita Mitsouko

NIAGARA

Plébiscité sur les pistes de danse, le duo flamboyant des années quatre-vingt fit également preuve d'une créativité trop souvent occultée.

PAR H.M.

MALGRÉ UNE DISCOGRAPHIE STYLÉE, VARIÉE ET INVENTIVE, il ne lui fut jamais pardonné par certains d'avoir débuté en caracolant dans le Top 50 avec des complaintes néo-yéyé. Et il eut beau par la suite faire allégeance au rock heavy tout en égrenant d'adorables mélodies, la postérité eut tôt fait de minorer son importance. Et pourtant, ses chansons ont durablement marqué leur époque et témoignent d'un goût et d'une élégance toujours vivaces par-delà les années.

Les débuts sucre d'orge

Si le succès fut au rendez-vous dès le premier 45 tours en 1985, le duo, qui était alors un trio, mit quelques années avant d'émerger. Muriel Laporte et Daniel Chenevez se rencontrent en 1982 à Rennes : elle y commence des études d'histoire de l'art, il assure les claviers dans divers groupes locaux. Ils placent aussitôt leur couple sous le signe de la musique, d'abord avec Les Espions, puis en fondant le trio L'Ombre Jaune avec le guitariste José Tamarin. Ils jouent devant des publics confidentiels, mais sont également programmés aux Transmusicales de Rennes. En 1984, ils changent de nom et adoptent celui de Niagara, en hommage à Marylin et au cinéma hollywoodien. L'année suivante, la connexion rennaise leur donne un nouveau coup de pouce, quand la Maison de la Culture finance leur 45 tours dans le cadre de l'opération Coup De Talent Dans L'Hexagone (organisée par le Ministère de la Culture). Ils enregistrent alors "Tchiki Boum" et sont signés par Polydor : le morceau entre dans le Top 50, bientôt suivi par "L'Amour A La Plage", puis "Je Dois M'En Aller", portés par des clips malins concoctés par Daniel.

José abandonne alors la partie et le premier album paraît en 1986, quand le couple s'installe à Paris. Il a comparativement moins de succès que les singles successifs (cent cinquante mille ventes contre un million), mais il affirme le rôle majeur de Daniel qui dirige réalisation et arrangements, comme il le fera toujours par la suite. Ils alternent la responsabilité des morceaux et ne travaillent en collaboration que pour un titre : Daniel assure la composition et l'écriture de six chansons, Muriel se contente de quatre, mais pas des moindres en termes de notoriété. La tournée consécutive passe par l'Olympia et pas mal de festivals ; mais elle ne connaît en province qu'un succès très relatif et fait un flop au Festival de Bourges, leur renvoyant comme un boomerang la manière dont ils sont perçus : une machine à tubes qui cartonne sur les pistes de danse et dans les hit-parades, mais n'a aucune crédibilité scénique. Cette image leur colle un temps à la peau, en particulier auprès du public rock qui ne leur accorde pas le même crédit qu'aux Rita Mitsouko, l'autre duo-phare de cette époque avec lequel ils présentent pourtant plus d'une analogie, par-delà les différences stylistiques : une chanteuse sortant de l'ordinaire, un musicien surdoué et novateur, des clips remarquables et des hits capables de séduire le grand public. Mais les Rita sont perçus comme provocateurs et transgressifs, alors que les Niagara n'ont rien de dérangeant et semblent formatés pour l'entreprise de séduction.

Et les deux égéries s'opposent par-delà leur aspect déluré : alors que Catherine Ringer sort des sentiers battus, Muriel se cantonne au rôle de vamp, sorte de néo-Bardot new-look avec sa voix mutine et ses poses sexy. On opposerait presque la femme objet à la femme libérée, ce qui serait une erreur. Sur la question des droits des femmes par exemple, Catherine élude les questions et tient à se démarquer des féministes quand Muriel le revendique et tient dès 1989 des propos sans équivoque : "*Vous les mecs, vous cataloguez les filles en deux catégories : les baisables que vous imaginez dociles, et les pas baisables dont vous vous foutez. Vous n'imaginez pas que l'on puisse tenir un discours féministe en mini-jupe. Aujourd'hui, évoquer la condition de la femme, ça fait très ringard et tout le monde est emmerdé quand je commence à en parler, alors qu'il y a encore plein d'atrocités commises. Ce sont des vérités qui sont toujours valables, dans le showbiz comme ailleurs, et il ne faudrait pas l'oublier.*"

Il n'en est pas moins vrai que les rythmes latino et les textes insouciants des débuts font du duo une sorte de sucre d'orge musical, et que l'option *dance* semble suspecte : la part de dérision passe à la trappe, tout est pris au premier degré, l'exercice de style néo-yéyé est incompris et l'insouciance est associée à tort à de la mièvrerie.

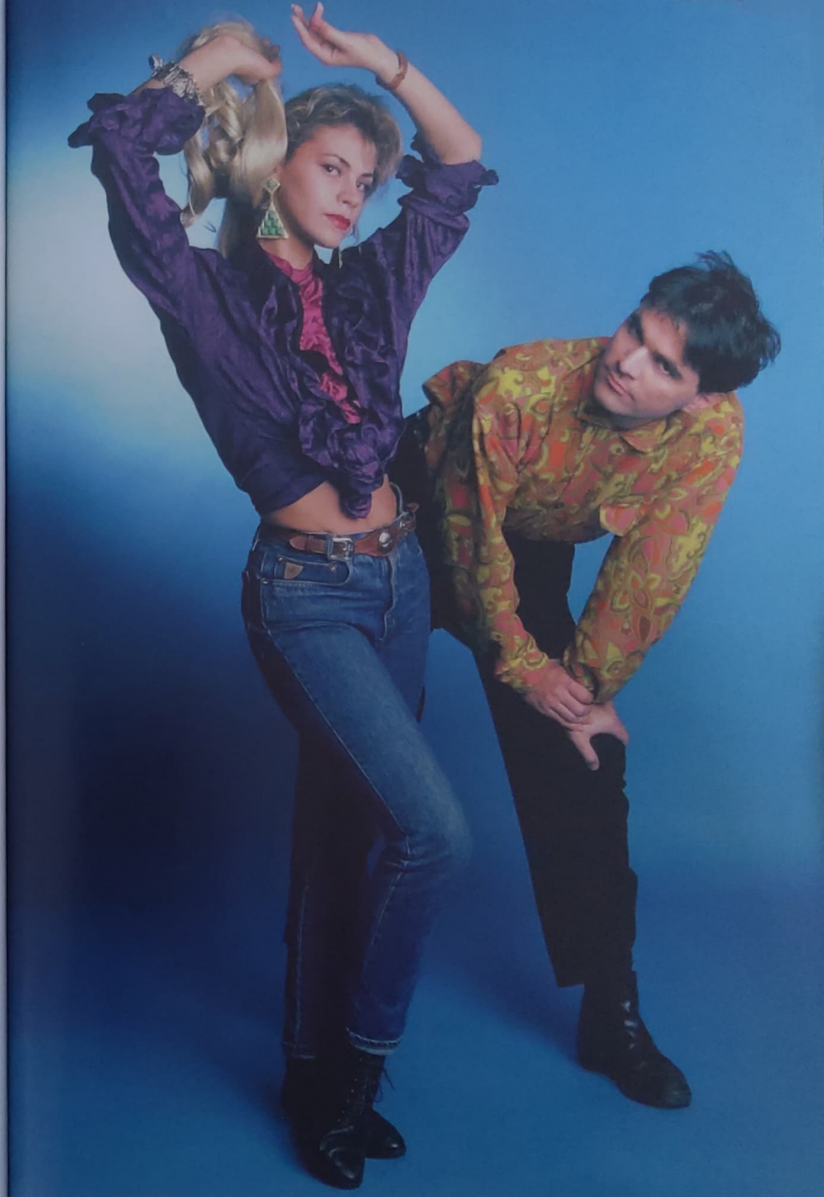


Photo Pierre Terrasson

Muriel est cataloguée bimbo, alors qu'elle apparaît à travers les textes comme forte et décidée, qui est à l'initiative et mène le jeu de la séduction.

Le virage soul

En 1988, le second album au titre prémonitoire — "Quel Enfer !" — remet les choses à plat sous la houlette de Daniel qui signe tous les morceaux, à l'exception de trois collaborations avec Muriel. Fini le mambo, le cha cha cha et l'exotisme de pacotille, place à un rhythm'n'blues cuivré avec des riffs de guitare et à une pop sophistiquée qui utilise violons et violoncelle. Oubliées les paroles sensuelles empreintes d'un parfum désuet au profit de textes beaucoup plus sombres, grinçants et critiques : "TV Addict" épingle les téléphages et "Sois Beau Et Tais-Toi" les machos, "Soleil D'Hiver" évoque le suicide et "Western" la fin des illusions. On y découvre la force d'une écriture qui ne se cache plus derrière une apparente facilité mais se confronte au monde qui l'entoure en cultivant les formules chocs qui sonnent bien ("*Assez ! Je crois que je deviens vraiment cinglée ! Autour de moi tout s'écroule*") et en osant des échappées poétiques bienvenues ("*J'ai fait le tour de la terre sous un lampadaire/ Et ça m'a mis la tête à l'envers*").

Ce virage soul leur permet de s'imposer auprès d'un autre public, d'autant qu'une tournée dans le circuit des salles rock révèle leur valeur scénique. Ainsi, au Confort Moderne de Poitiers, lieu réputé pour ses programmations pointues, ils font un tabac, portés par l'efficacité rigoureuse de Daniel et la grâce de Muriel qui se révèle une chanteuse accomplie. Cette embellie se confirme avec un passage au Zénith et les premières échappées internationales en Europe, Afrique du Nord, Amérique du Nord ou Russie. Pourtant, ce n'est qu'une évolution, pas une révolution : sur le précédent album, "Je Dois M'En Aller" convoquait déjà les guitares saturées et s'apparentait à un rhythm'n'blues musclé. Sur scène, ils reprennent toujours leurs premiers succès, pour la plus grande joie du public. Et le nouvel essai comporte son lot de ballades où la voix de Muriel, qui a pris de l'ampleur, retrouve ses accents enjôleurs. Une fois de plus, les tubes sont au rendez-vous, et les clips réalisés par Daniel dopent les ventes de l'album qui dépassent celles du précédent.

La fièvre heavy

Mais l'évolution se poursuit : quand la plupart des groupes et des artistes s'assagissent au fil des années, à l'instar de bon nombre de rockers qui calment le jeu en prenant de la bouteille, eux enclenchent le processus inverse. Plus les années passent, plus ils durcissent le ton. Enregistré au studio ICP de Bruxelles où ils ont désormais leurs habitudes, "Religion" sort au printemps 1990 et surprend avec son imagerie glam rock et ses accents heavy. Le duo y rend hommage d'une manière explicite à son amour de jeunesse, Led Zeppelin, et s'affirme au faîte de sa créativité et de sa complicité : tous les morceaux sont d'ailleurs cosignés. Les guitares se déchaînent, le son se fait agressif, Muriel rugit et les thèmes abordés sont l'angoisse, la guerre, la destruction, la religion. A tel point que deux des morceaux seront boycottés par les radios pendant la guerre du Golfe car considérés comme trop traumatisants. On est bien loin de "L'Amour A La Plage", et pourtant quelques ballades apaisées

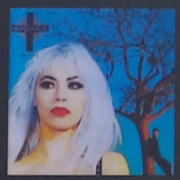
"Des chansons pour danser"

Tchiki boum, tchi boum

Quatre albums, douze titres… *chuuuut*, du Niagara.

"Encore Un Dernier Baiser" *(1988)*
Une savoureuse offensive de charme en onze morceaux qui conjuguent saveurs exotiques, dance, pop mutine et mélodies pétillantes. Sous des dehors futiles, un exercice de style néo-yéyé totalement réussi qu'illustre parfaitement "Encore Un Dernier Baiser", "Quand La Ville Dort" inaugure la veine de ces ballades envoûtantes dont le duo se fit une spécialité, et le trépidant "Je Dois M'En Aller" témoigne de l'existence d'une fibre soul qui ne demande qu'à s'affirmer.

"Quel Enfer !" *(1988)*
Propulsé par des cuivres et des rythmiques irrésistibles, le rhythm'n'blues est à l'honneur. Bien loin des roucoulades sentimentales, le propos se confronte à la réalité sociale, les ambiances se musclent et Muriel n'a jamais aussi bien chanté. Avec des refrains imparables et un groove contagieux, "Assez !" est le manifeste du mal-être et "TV Addict" pratique la satire cinglante, tandis que "Western" conjugue la tendresse sur le mode désabusé en une entêtante complainte aux effluves country.



"Religion" *(1990)*
Les Niagara se souviennent qu'ils sont des enfants du rock. Les guitares s'enflamment, le son est monumental et Muriel chante comme une possédée dans un déferlement de décibels. Le metal se conjugue à la soul pour conjurer les affres de son époque, entre crises, guerres et chômage. "Le Ciel S'Est Déchiré" et "J'Ai Vu" caracolent en tête des brûlots qui sonnent la charge et, au rayon des pauses finement orchestrées, "Pendant Que Les Champs Brûlent" resplendit de toutes ses volutes vocales.

"La Vérité" *(1992)*
Leur œuvre la plus ambitieuse a beau multiplier les instruments et innover en tâtant de l'électro et du hip-hop, elle ne parvient pas à se démarquer de l'album précédent, dont elle creuse les sillons heavy et pop symphonique. Dans cette superproduction, la créativité marque le pas mais conserve encore de beaux atours, comme le lancinant "Un Million D'Années" ou le pétaradant "Je Suis De Retour", alors que le langoureux "Je N'Oublierai Jamais" prend des accents d'élégie funèbre : *"Il y a tant de choses que nous aurions pu faire/ A présent il ne reste que la poussière"*. H.M.

où Muriel renoue avec ses roucoulades d'antan prouvent que tout n'est pas aussi tranché que le suggèrent les apparences.

En attendant, le Religion Tour joue ouvertement la carte du show soul et metal : cuivres, guitares et choristes, avec un Daniel imperturbable juché sur un praticable et une Muriel agressive comme une riot grrrl. La tournée, sponsorisée par MTV (qui accorde une large place à leurs clips), sillonne l'Hexagone, puis remplit l'Olympia et deux Zénith consécutifs, avant de s'exporter en Europe et au Canada. L'album sera leur plus gros succès, avec cinq cent cinquante mille ventes dans le monde (dont trois cent cinquante mille en France). Plus personne ne considère Niagara comme un amusement pour discothèques, et sa crédibilité rock ne prête plus à controverse. Pourtant, dès 1989, Daniel s'agaçait ouvertement de cette manière de vouloir les étiqueter à tout prix : "*En fait, nous avons toujours eu la même démarche : faire des chansons pour danser, parce que le côté physique de la musique est très important pour nous. Mais nous avons certainement été influencés par notre époque : l'état d'esprit du début des années quatre-vingt était plus futile, plus léger, ironique, tandis que la période actuelle est plus réfléchie, plus grave. Ceci dit, l'étiquette rhythm'n'blues me fait autant chier que l'étiquette variétés ou rock. En même temps, ça prouve qu'on continue de surprendre et qu'on n'arrive pas à nous classer, donc à nous enterrer.*"

Les derniers feux

Mais l'équilibre du duo est mis à mal : surmenée, Muriel fait une dépression, puis le couple se sépare en 1992 et, même s'il se retrouve sur scène et en studio, ce n'est plus la même chose. De gros moyens sont alloués au nouvel album, enregistré encore une fois à Bruxelles, mais mixé à New York. Pourtant, la débauche orchestrale de quarante-cinq musiciens ne parvient pas à masquer la réalité : s'inscrivant dans la droite ligne du précédent, il ne parvient plus à surprendre et, malgré la présence de quelques titres plébiscités par les radios, il accuse une perte d'inspiration manifeste. Les ventes marquent le pas, la cote du duo s'étiole : pour la première fois, il donne l'impression de ne plus être en phase avec l'évolution musicale et les attentes du public.

Sa dernière tournée en 1993 ressemble à son chant du cygne. Après quelques dates en Europe, elle doit être annulée lorsque Muriel se retrouve aphone en Suède. Elle reprendra pour se terminer à Montréal, mais le passage au Zénith de Paris agit comme un cruel révélateur : le décor et la mise en scène sont chiadés, mais le charme est rompu, aucune complicité n'est plus perceptible au sein du duo, et Muriel, qui se casse la voix en hurlant, se fait voler la vedette par ses choristes et semble à côté de la plaque. Quelques mois plus, tard, l'annonce du split ne fait que confirmer ce qui était déjà tangible. Par la suite, les essais solos respectifs resteront confidentiels, comme si la force du duo résidait dans la complémentarité de ses deux pôles.

Malgré l'amnésie qui paraît avoir frappé la critique rock, Niagara garde bien des adeptes puisque la compilation de ses tubes cartonnera dix ans après sa disparition. Leurs albums ont bien résisté à l'épreuve du temps et conservent aujourd'hui tout leur charme : les deux complices restent les orfèvres d'une pop dansante qui a su se décliner sous toutes ses formes, de la dance à la soul et au metal, grâce notamment à la force des mélodies et à la pertinence de productions futées. ★

Réédition vinyle *"La Vérité" (Universal)*

Photo Pierre Terrasson

Une histoire d'amour

ANITA LANE

La réédition de "Sex O'Clock", initialement sorti en 2001, est l'occasion de redécouvrir une artiste hors norme trop tôt disparue et de s'entretenir avec **Daniel Miller**, **Mick Harvey** et **Bertrand Burgalat**, trois hommes qui comptèrent dans sa vie.

RECUEILLI PAR JEAN-EMMANUEL DELUXE

ADOLESCENTE AUSTRALIENNE NATIVE DE MELBOURNE, Anita Lane commence son parcours musical par une histoire d'amour avec Nick Cave, alors au début de sa carrière en tant que leader de The Birthday Party. Ce qui donnera, sous la plume de la jeune femme, les paroles et les chœurs de plusieurs chansons du groupe. Miss Lane et la bande de Nick Cave s'enfuient à Londres avant de splitter. Puis de se réinventer sous le nom de Bad Seeds et de signer avec Mute, le mythique label. Bien avant que ce ne soit la mode, Elle reprend "These Boots Are Made For Walking" en 1991, puis "Bedazzled" (issue du film culte des années soixante avec Raquel Welch) et "Je T'aime Moi Non Plus" en 1995. À l'occasion, elle s'entoure de Barry Adamson (ex-Magazine et Bad Seeds), Mick Harvey (ex-Bad Seeds) en passant par Blixa Bargeld (Einstürzende Neubauten). *In fine*, la discographie d'Anita Lane avec trois albums, quatre EP et une petite dizaine d'interventions sur des albums de Die Haut, Nick Cave, Neubauten ou Barry Adamson, n'est pas pléthorique. Mais quelles chansons ! Il convient de ne pas oublier Anita Lane, ne serait-ce que pour la Bertrand Burgalat Connexion, et sa présence sur la musique de la collection 2017 de Vanessa Seward. L'album "Sex O'Clock" paru une première fois en 2001 par la grâce de sa réédition offre une seconde chance de découvrir une grande dame de la pop.

Photo Joe Dilworth - DR

"Elle ne voulait pas réussir dans le sens commercial du terme"

Daniel Miller
Boss de Mute

ROCK&FOLK : Comment avez-vous rencontré Anita Lane ?
Daniel Miller : Elle était très proche de Birthday Party. Je les ai beaucoup fréquentés à leurs débuts vers 1979. Elle était très belle, introvertie, et représentait une sorte de muse pour Nick Cave. Au fil des ans, nous avons appris à mieux nous connaître. Elle n'a jamais vraiment vécu au Royaume-Uni, mais au Maroc, en Australie bien sûr, et en Sicile, donc nous ne nous sommes pas beaucoup vus. Mais nous entretenions une relation de confiance. L'essentiel de sa créativité a été canalisé par Mick Harvey, qui était à l'origine des Bad Seeds.

R&F : Quelle sorte de femme était-elle ?
Daniel Miller : Elle était bien plus que cela, mais la première impression que vous aviez d'elle était qu'elle possédait une part d'innocence et de naïveté. Des qualités qui l'ont en quelque sorte aidée à aller aux quatre coins du globe sans encombre. C'était une personne vraiment exceptionnelle, avec une spiritualité authentique. Il m'a semblé qu'elle ne voulait pas réussir dans le sens commercial du terme, mais souhaitait simplement s'exprimer à travers sa voix. Je n'ai jamais eu un appel téléphonique d'elle me disant : "*Hé, pourquoi je ne suis pas en couverture de Rock&Folk !*", ou d'un autre magazine (*rires*).

R&F : En parcourant la discographie d'Anita Lane, on découvre une "famille" d'artistes.
Daniel Miller : Il y a déjà pas mal d'années de cela, le gars de notre département artistique avait essayé de dessiner un arbre généalogique comprenant toutes les connexions autour de Nick. C'était vite devenu très compliqué, mais on avait tout de même réussi. Quand les Birthday Party se sont séparés, tout d'un coup nous avons eu trois nouveaux groupes, The Bad Seeds, Crime And The City Solution, These Immortal Souls, ainsi qu'Anita.

R&F : Son album a vingt ans mais n'a pourtant pas pris une ride.
Daniel Miller : Ses chansons sont toujours pertinentes aujourd'hui. Elle avait définitivement pris une direction plus pop, et j'ai trouvé que cela convenait très bien à sa voix. Elle n'avait pas une formation classique, donc peut-être qu'elle n'était pas techniquement parfaite, mais cela ne veut rien dire. En musique, tout dépend de la façon dont vous pouvez exprimer vos sentiments.

R&F : Sort également chez Mute un EP de Barry Adamson qui fut lui aussi un partenaire de jeu d'Anita Lane.
Daniel Miller : Barry faisait partie des Bad Seeds et nous nous connaissions, mais je n'étais pas si proche de lui. Un jour, il s'est approché de moi et m'a dit : "*J'ai une musique de film que j'ai composée et enregistrée. Je n'ai pas de film pour l'accompagner, mais aimeriez-vous l'entendre ?*" Il m'a joué "Moss Side Story" et j'ai pensé que c'était une bande originale fantastique pour un film qui n'existait pas, ce qui était assez inhabituel à l'époque. Depuis, tout le monde a repris ce concept, mais il était l'un des premiers. Je suis très heureux de travailler à nouveau avec lui après des années loin de Mute

"Une libératrice des femmes"

Mick Harvey
Complice des Bad Seeds

ROCK&FOLK : Avant de vous rencontrer Anita Lane connaissait-elle Serge Gainsbourg ou d'autres artistes français ?
Mick Harvey : Comme la plupart des anglophones qui ne vivent pas aux États-Unis, elle connaissait probablement "Je T'aime... Moi Non Plus" et sa réputation. Elle était cependant très intéressée par Brigitte Bardot. Je pense qu'elle pouvait s'associer à sa sauvagerie et son côté indomptable. Je me souviens qu'elle avait découvert que j'aimais bien Bardot également et m'avait demandé : "*Pourquoi l'aimes-tu ?*" Comme si la position ou l'attitude masculine impliquait nécessairement un point de vue différent. J'admets que je retrouve les mêmes traits en Anita.

R&F : Quels sont vos souvenirs d'Anita Lane ?
Mick Harvey : La plupart de mes souvenirs marquants avec elle sont assez personnels. Constitués de ruptures et d'enchevêtrements relationnels intenses que j'essayais de l'aider à contourner. Nous avons passé beaucoup de temps ensemble en tant qu'amis proches, c'est le genre de choses dont je me souviens. Elle aimait raconter une blague sur le travail. Comme beaucoup de gens que je connais, elle était à peu près inemployable dans n'importe quel travail orthodoxe. Elle a donc eu l'idée d'être vendeuse d'idées. L'idée était de rendre visite aux gens en quêtes de nouvelles idées avec une mallette vide, et de leur donner ce dont ils avaient besoin. Sauf que, avec le recul, c'était vraiment le travail qu'elle a accompli pendant des décennies. D'une certaine manière, le seul gag concernait la mallette vide.

R&F : Quelle était sa relation avec le féminisme ?
Mick Harvey : Je ne suis pas sûr qu'elle ait conceptualisé une position particulière à propos du féminisme. Mais elle n'aurait certainement pas considéré les hommes comme supérieurs, ou que les femmes devaient faire le ménage ! Elle avait une saine aversion pour les tâches ménagères. Anita se sentait opprimée par la société patriarcale et par les hommes avec lesquels elle était en relation. Elle aspirait à se libérer de cette oppression. Apparemment, il n'y a pas si longtemps, elle avait déclaré qu'elle n'était pas féministe, qu'elle ne pouvait tout simplement pas être d'accord avec tout cela — mais elle était sans aucun doute une libératrice des femmes.

R&F : Que pensait-elle de l'attitude de Gainsbourg envers les femmes ?
Mick Harvey : Cette question découle de la question précédente à propos du féminisme, comme pour en déduire que le comportement de Gainsbourg envers les femmes était en quelque sorte antiféministe. Personnellement, je trouve cela difficile à concilier avec la série de relations significatives qu'il a eues avec des femmes intelligentes et fortes qui semblaient continuer à le respecter et à l'aimer sur une base continue. Il pourrait être facile d'interpréter les expositions publiques provocatrices et sexualisées de Gainsbourg comme s'alignant sur des modes de comportement archaïques et impopulaires envers les femmes, mais je pense que c'est une simplification excessive de ce qu'il était. Je soupçonne qu'Anita l'aurait vu de la même façon. Elle aurait probablement regardé à l'intérieur des détails en essayant de deviner certains des aspects les plus impénétrables de ce qui se passait.

R&F : Quels étaient ses films, livres et disques fétiches ?
Mick Harvey : Le seul livre qui m'a été spécifiquement mentionné était "Sur Les Cimes Du Désespoir" de Cioran. Elle a également passé à ma partenaire Katy un exemplaire de "Découvrir Un Sens A Sa Vie Avec La Logothérapie" de Victor E. Frankl. Elle lisait des articles de magazines, des œuvres spirituelles et de la philosophie, mais rarement des romans. Exception faite des "Hauts De Hurlevent". Il semble qu'elle aimait aussi les films mettant en scène des histoires de femmes dans des relations difficiles.

"Une absence totale de calcul"

Bertrand Burgalat
Arrangeur de "Sex O'Clock"

R&F : Quel souvenir avez-vous d'Anita Lane ?
Bertrand Burgalat : Je garde le souvenir d'une personne adorable, extrêmement talentueuse, ultra-charmante et belle, drôle, avec une spontanéité et une absence totale de calcul exceptionnelles. On avait parfois l'impression de devenir son Jiminy Cricket tant elle pouvait se mettre dans des situations compliquées avec beaucoup d'ingénuité. Je me souviens ainsi qu'elle dormait chez Thomas Jamois, qui travaillait alors chez Tricatel. Il lui avait prêté son appartement rue Jacquemont, à deux pas de l'avenue de Clichy, un endroit qui n'était pas encore devenu un spot pour hipsters. Il y avait des travestis sud-américains, du deal et pas mal de petits voyous. Un soir, en rentrant du studio, nous avions eu un doute après l'avoir déposée et nous étions revenus sur nos pas. Elle était ressortie discuter sous un abribus avec une bande qui n'avait pas l'intention d'en rester là.

R&F : Avez-vous un souvenir précis, une anecdote concernant l'enregistrement de l'album "Sex O'Clock" ?
Bertrand Burgalat : Nous avons fait les cordes et d'autres instruments chez Tricatel, rue Richer. Le budget était très faible et nous n'avions pu avoir que deux violons et un alto. Même si je leur faisais jouer quatre fois la même partie pour grossir le son, c'était un peu juste pour avoir la couleur Philadelphia Sound que je recherchais. Je ne voulais surtout pas que ça sonne baroque à la "Eleanor Rigby". Je me souviens aussi qu'à la même époque, en 1999, j'étais en train de faire une reprise de "I Got You", de James Brown pour une pub Twingo où les rues de New York se transformaient en vinyles qui scratchaient sous les roues de la bagnole. Ça n'aurait eu aucun sens de chanter le morceau comme l'original, l'interprétation d'Anita était extra, comme toutes les reprises qu'elle a faites d'ailleurs, avec Barry Adamson ("These Boots Are Made For Walking") ou Mick Harvey ("Sexual Healing"). Les deux voix qui m'ont le plus enchanté en studio, c'est Simon Fisher Turner, alias The King Of Luxembourg, et Anita.

R&F : Il semble qu'elle n'a pas été reconnue à sa juste valeur de son vivant...
Bertrand Burgalat : C'est tout à fait exact. Et en même temps, je suis toujours agacé quand on attend que les gens meurent pour s'intéresser à ce qu'ils font. Je me demande s'il ne faudrait pas annoncer la mort des artistes intéressants et un peu sous-évalués alors qu'ils sont en vie... ★

Album *"Sex O'Clock"* (Mute/ Pias)

Barry est magique

Barry Adamson a commencé sa carrière avec Magazine, le groupe post-punk de l'ex-Buzzcocks Howard Devoto. Après un passage par les Bad Seeds et un EP, il sort son premier album, "Moss Side Story". Après quelques années passées à voir si l'herbe était plus verte ailleurs, il retrouve la famille Mute en 2002, et surtout offre, avec "Steal Away", son premier EP depuis des lustres, un retour en fanfare.

Photos Jon Ellsworth - DR

Comment remplir son rôle de rebelle dans une société qui reste chez soi ?

2021 L'ODYSSÉE DE L'ESPACEMENT

Depuis cinq vagues et trois doses, les musiciens, comme tout le monde, ont eu du temps pour réfléchir à la vie dans leur canapé.
A l'heure du boom des albums de confinement, un début de bilan s'impose.

PAR THOMAS E. FLORIN

Ty Segall

Photo Denee Segall - DR

Comment faire vivre son groupe à l'ère de la distanciation sociale ?

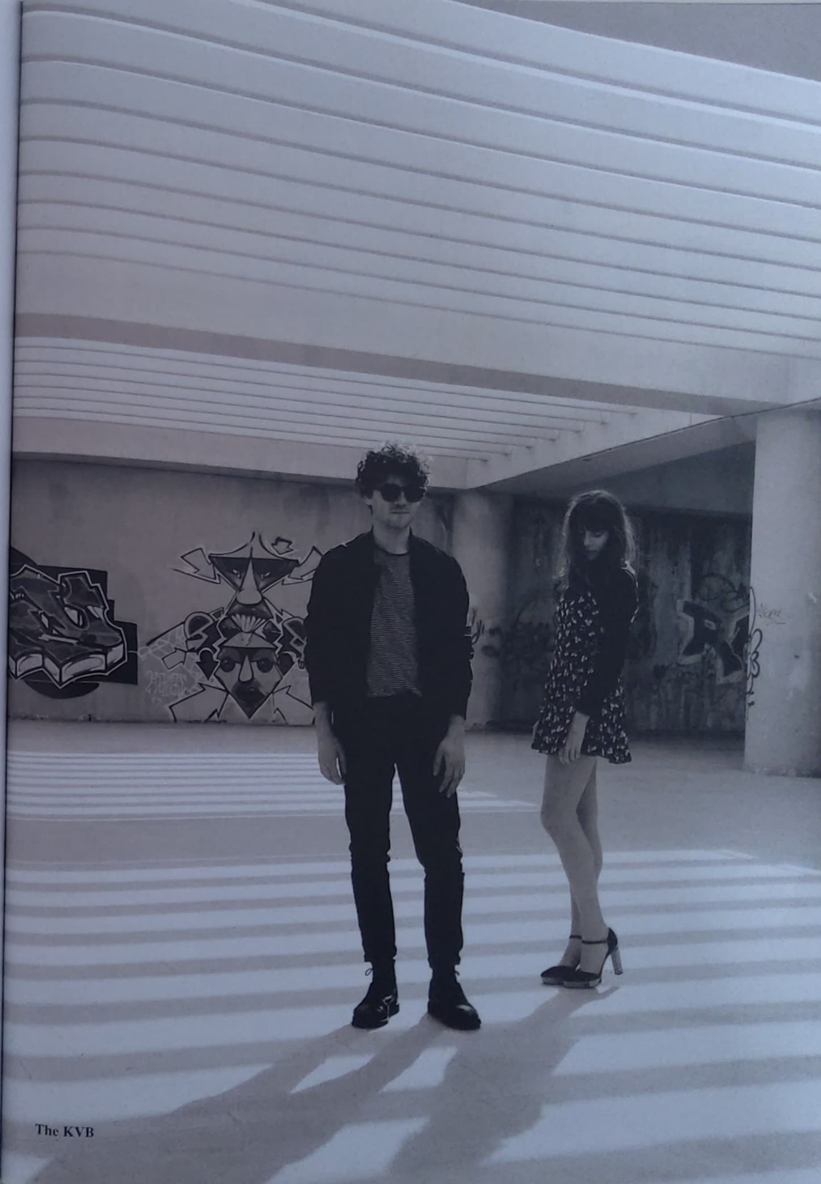
"*POUR CRÉER, IL FAUT METTRE LA LIBERTÉ EN PRISON.*" Il est de renommée publique que l'auteure de cette phrase, Marguerite Duras, buvait. Aussi l'a-t-elle dite ivre à un autre buveur notoire, également artiste monstrueux dans son genre, Francis Bacon, qui partageait complètement son idée. Concrétisation d'une vieille blague entendue mille fois, très souvent chez ceux qui ont renoncé à l'art par amour de celui-ci : "*Vous voulez un renouveau artistique : mettez tous les artistes en prison.*" En 2020, c'est un peu ce qui s'est passé. Enfin, les "artistes"… Une partie de la population mondiale plutôt, dans une restriction des libertés totalement volontaire (comme bien des servitudes), pour la protection de l'humanité contre un virus. Première quarantaine généralisée de l'Histoire, si le confinement a eu un impact profond sur la vie matérielle, il a bien dû en avoir un sur l'imaginaire, outil principal du travail artistique. Seule véritable nouveauté de cette année 2021, nous avons pu goûter ces douze derniers mois aux premiers fruits du Nouveau Monde, celui *d'après*. Que peuvent nous apprendre les disques "confiné" sur la psyché humaine ? Petite exploration des explorateurs de l'intérieur.

Une vie clandestine

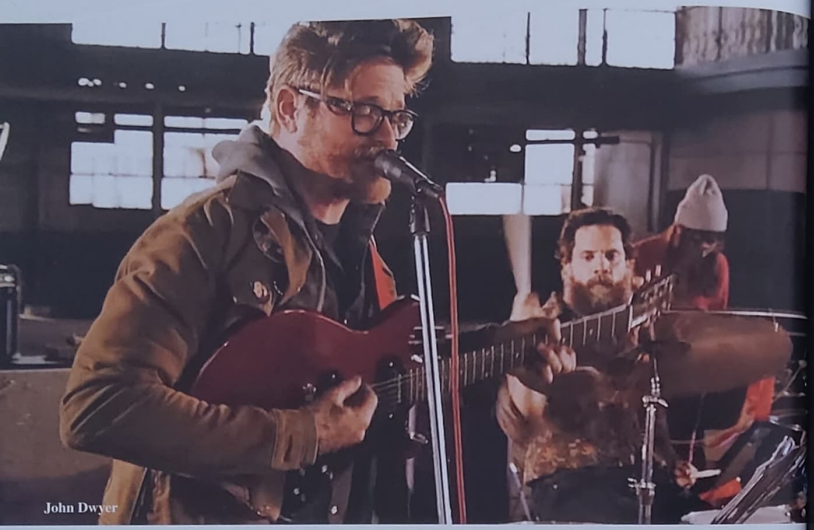
Cauchemar pour les parents, rêve pour le peintre et l'écrivain du dimanche, les confinements de 2020 et 2021 ont posé bien des dilemmes aux rockers. Comment remplir son rôle de rebelle dans une société qui reste chez soi ? Était-il raisonnable d'écouter "Overkill" quand son conjoint, ses enfants et ses voisins vous encerclaient de leur présence affective et nerveuse ? Comment faire voler ses cheveux au vent quand on ne pouvait s'éloigner à plus d'un kilomètre de son domicile ? Plus grave peut-être : comment faire vivre son groupe à l'ère de la distanciation sociale ? Le groupe de rock, cette cellule d'humains où l'on se sue, postillonne, se hurle dessus, quand ce ne sont pas des poings dans la gueule et des langues au fond des palais. Grande invention de notre musique, le groupe était de loin l'entité la moins compatible avec l'idée même de quarantaine. Excellent révélateur de l'état de votre formation, aux annonces officielles, il y eut deux types de réactions : bon nombre de musiciens ont entassé instruments, matériels, familles et animaux domestiques dans le plus gros véhicule disponible afin d'aller s'enfermer avec les autres membres de leur groupe dans une maison. Ceux-là sont sortis de ces mois d'immobilité avec de nouvelles chansons, des albums, des clips, des live streams… Les autres ont dû s'accrocher par écran interposé, s'envoyant par des chaînes Whatsapp mémos vocaux, textes de chansons, petites démos enregistrées au dictaphone. Les **Mekons** ont enregistré leur dernier album ainsi, "Exquisite", sorte de collage sonore de différentes idées partagées via les réseaux sociaux. C'est dans cette période végétative que l'on a vu **Joan Jett** et les **Rolling Stones** faire des concerts via Zoom — dernière apparition publique de Charlie Watts, soit dit en passant — séparé dans un split screen, image résumant notre situation et mode de vie. Puis, le temps et la peur s'atténuant, une vie clandestine s'organisa peu à peu. L'underground et l'illégalité devinrent générales, et même nos mères bravèrent les interdits préfectoraux. C'était annoncé, déjà, quand la rue était laissée aux marginaux. Sur les boulevards se montaient des camps pirates à coups de palette et matelas abandonnés ; des files de voitures étaient fracassées dans les quartiers chics des grandes villes ; et les enfants n'étaient plus réellement choqués de voir quelqu'un déféquer à même le trottoir quand ils vous accompagnaient chercher la baguette de pain. La ville, vide, laissée aux plus pauvres et à quelques animaux réellement sauvages, devenait un terrain vierge. Une fois le premier déconfinement annoncé, ce fut comme le *pop* d'une bouteille de champagne : très difficile de remettre le bouchon dans le goulot. Cul sec, concert, fête, jams, répétitions clandestines fleurirent, couvre-feu ou pas. La musique et la drogue reprenaient leur place. Les musiciens, après avoir bien bronzé depuis leur lit pendant le printemps 2020, avaient besoin de repasser à l'action. Certains, forts de n'avoir pas dépensé un seul sou en sortie, investissaient leurs économies dans du matériel. Les contraintes, les interrogations, les obligations étaient combattues. L'angoisse des lendemains incertains allait pousser le plus furieux à n'en faire qu'à sa tête. Et c'est ce qui fit pousser quelques nouvelles branches à notre arbre.

Sur des canapés

Deux tendances esthétiques auront donc émergé de ce confinement : le recours encore plus prononcé aux synthétiseurs, boîtes à rythmes, instrument MIDI, et tout ce qui permet de composer et enregistrer quand on est isolé dans une chambre. La *bedroom song*, un genre en soi, est devenue pour beaucoup une nécessité. D'abord pour une question de pratique. La grande majorité des musiciens vivant grâce à un passage régulier sur scène, il leur était impossible de rester des mois sans jouer. On se mit à composer des chansons acoustiques sur des canapés, à aller clandestinement d'appartement en appartement pour enregistrer avec des amis sur un ordinateur portable, profiter de tous les presets de l'ordinateur pour essayer de composer un album comme les Kinks. Home Sweet Home Studio. Oui, car on avait du temps. En fait, pour les musiciens qui tournent le plus, ce shutdown fut même une divine surprise. **Ty Segall** profita de toutes ces semaines pour finaliser la construction de son studio, absolument merveilleux tant du point de vue du matériel que décoratif. Un groupe comme **The KVB** accueillit l'interruption de ses concerts avec soulagement : enfin ils allaient pouvoir se concentrer sur l'écriture et l'enregistrement de nouvelles chansons. Puis il y avait les autres, tous ceux qui vivaient en communauté néo-hippie avec les chiens, la famille et le groupe. Pour eux, la tendance fut à l'étirement. Les morceaux, la musique, les textures, tout se fit plus psychédélique, abstrait, aventureux. A force de toujours faire face au même mur, à la même table, aux mêmes tronches, on alla chercher des paysages intérieurs. Bien des chansons semblent désormais plus longues, leurs parties s'étaler, les artistes prendre le temps. Car nous n'avons ici envisagé la crise du Covid que d'un point de vue matériel : l'interdiction de déplacement des personnes. Mais pour beaucoup, ces événements avaient des airs de répétition générale, d'entraînement grandeur nature face aux catastrophes qui sont annoncées. Alors, chez les artistes peut-être, eux qui gagnent souvent si peu avec leur travail, il y eut la possibilité d'une émancipation. Pas une urgence, mais la sensation qu'il fallait laisser filer leur pratique, la libérer. Certains signes extrêmement réjouissants montrent que La Musique est



The KVB



John Dwyer

"Nous l'aimons ce boum… boum… boum. C'est un son de la nature. Comme le souffle du vent. C'est le son de l'amour" Lou Reed

en train de revenir pour elle-même. Pas pour le look des musiciens, pas pour leur histoire, pas pour leur référence et le nombre de followers sur leurs réseaux sociaux, mais seulement pour ce bruit organisé qui, chez leur créateur et l'auditeur, crée des émotions. Pour preuve, ce retour, marginal certes, mais remarquable, de la musique instrumentale. En France nous l'avons vu chez Bon Voyage Organisation, notamment lors d'un concert télévisé sur le service public aux allures de messe pour la musique. Outre-Atlantique, c'est **John Dwyer** qui en donne l'intuition. Lui qui a déjà l'un des groupes les plus importants du XXIe siècle — The Oh Sees — sort désormais sous son nom un album d'improvisation collective tous les trimestres. Le résultat est salvateur, invoquant l'esprit qui régnait chez Miles Davis au tournant des années soixante-dix.

Le plus puissant des arts

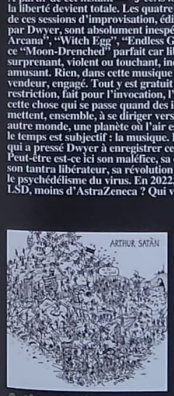
Pendant que la partie de l'humanité dite rationnelle sombre, on le voit chaque jour, dans la folie, l'enfermement a forcé celui qui vit avec l'imaginaire à se poser des questions. Créer une œuvre devrait donner des responsabilités. Dans le plus petit des cas, si elle est réussie, l'œuvre provoquera des émotions, quand dans le plus grand, elle pourrait transformer quelques esprits. À chacun de trouver sa voie face aux énigmes qui se posent : faut-il rester naturel dans son art ou aller contre nature ? L'œuvre doit-elle servir l'esthétique ou l'idéologie ? Faut-il tout contrôler ou laisser intervenir le hasard ? L'œuvre doit-elle s'adresser à l'esprit ou au système nerveux ? Le vrai et le beau sont-ils séparés ou est-ce fondamentalement la même chose ? L'imagination existe-t-elle là pour compléter La Création ou la modifier ? Et pourquoi a-t-elle survécu à la sélection naturelle si, comme le pensent nos contemporains, elle ne sert à rien ? Face à toutes ces interrogations, la musique restera le plus puissant des arts. Absolument décorrélée du problème de représentation de la nature, elle navigue dans ses propres eaux, peint directement avec les émotions, peut faire passer l'auditeur du monde matériel au monde intérieur sans transition, le plonger dans une intense réflexion ou animer son corps soudainement. La musique, fleuron de l'imagination humaine, semble à la fois extérieure à notre monde et en son centre. Avant de mourir, un Lou Reed gris et maigre rappelait dans son habituelle sagesse brutale ces vérités qu'il serait bon de se répéter chaque jour : *"Le son n'est pas que le bruit, et le son ordonné est de la musique. Il y a un son que vous entendez dans votre tête, ce sont vos nerfs ou votre circulation sanguine. Si vous vous retrouvez dans une pièce absolument silencieuse, vous entendez votre cœur. À l'hôpital, on peut vous faire entendre votre pression sanguine, et cela ressemble à un Moog. Le premier son que l'on perçoit dans notre vie est le battement du cœur de notre mère. Au moment où l'on grandit, où l'on passe de cacahuète à être humain, on entend un rythme. Et c'est pourquoi nous l'aimons ce boum… boum… boum. C'est si simple. C'est un son de la nature. Comme le souffle du vent. C'est le son de l'amour."* ★

La musique de confinement est-elle un nouveau genre ?

Retour sur cinq albums de 2021 qui nous ont appris que pour vivre heureux, il faut vivre caché.

John Dwyer
"Moon-Drenched"
Castle Face (28 mai 2021)

Est-ce "Bitches Brew" ? Ou "On The Corner" ? Serait-ce les deux ? John Dwyer, le parrain de l'underground américain, a compris que la musique ne pouvait plus se laisser cantonner dans les groupes, leur line-up, les styles, l'économie, l'écriture, et même le temps. Il libère toutes les forces de la création en se contentant de réunir d'incroyables musiciens dans une même pièce. A partir de cet instant — *"J'écris ton nom"* —, la liberté devient totale. Les quatre albums sortis de ces sessions d'improvisation, édités et mixés par Dwyer, sont absolument inespérés. "Bent Arcana", "Witch Egg", "Endless Garbage" et ce "Moon-Drenched" parfait car libre, émancipé, surprenant, violent ou touchant, inquiétant et amusant. Rien, dans cette musique n'est utile, vendeur, engagé. Tout y est gratuit et sans restriction, fait pour l'invocation, l'appel de cette chose qui se passe quand des instruments se mettent, ensemble, à se diriger vers elle, ce presque autre monde, une planète où l'air est plus léger et le temps est subjectif : la musique. Est-ce le Covid qui a pressé Dwyer à enregistrer cela ? Peut-être. Peut-être est-ce ici son maléfice, sa contre-attaque, son tantra libérateur, sa révolution de l'esprit, le psychédélisme du virus. En 2022, plus de LSD, moins d'AstraZeneca ? Qui vivra verra.



Arthur Satân
"So Far So Good"
Born Bad (25 jan 2021)

Peu de gens le savent, mais une grande partie des albums hurlants de JC Satân avait déjà été enregistrée là, dans la petite chambre d'Arthur Satân, au premier étage d'une maison de Bordeaux. Les guitares et basses étaient passées directement dans la carte-son, les voix chantées dans les toilettes, les batteries programmeur dans l'ordinateur en MIDI. Rien d'étonnant alors à ce que ce moustachu tatoué profite de ces vacances forcées pour s'attaquer à un nouvel album.

Sauf que, surprise, c'est une veille obsession, un rêve d'enfance, qu'il a posé sur la table. De leader d'un groupe heavy héroïque, Arthur change de braquet et déclare son amour aux Beatles et aux Kinks. Seul, il tente l'impossible : sortir l'un de ces chefs-d'œuvre pop aux chœurs angéliques, mélodies immortelles et arrangements divins. Comme de faire l'Everest sur un tapis de marche en quelque sorte. Fascinant.

Ty Segall
"Harmonizer"
Drag City (3 août 2021)

"Il n'y a pas de mauvaise harmonie." Voici le message d' "Harmonizer", treizième album du blond Californien, aucun disque ne semble avoir été autant influencé par l'enfermement sans en avoir l'air. Depuis des années Ty Segall fabrique, complète et améliore un home studio installé dans le garage de sa maison. D'un sol en ciment où s'entassaient une table, des compresseurs et des batteries, Ty a profité de ces mois d'interdiction pour construire un véritable studio, l'Harmonizer Studio donc, qui donne son nom à cet album. Et qu'entend-on dans ces sillons ? Une musique catastrophée, paranoïaque, agoraphobe comme celle de son "Emotional Mugger" ? Pas du tout : hyper-synthétique, travaillé et artificiel, voici Segall qui explore et exploite toutes les possibilités de son nouveau jouet supersonique. Une démonstration technique en stéréo, une réjouissance pour les adeptes du casque. Du contentement et de la joie audiophile.

Bria
"C*ntry Covers Vol.1"
Sub Pop (24 septembre 2021)

Bria est née d'un renoncement. Celui de la tournée d'Orville Peck, cow-boy masqué ouvertement gay, en marche pour un succès inattendu dans le monde de la country américaine de 2020.

Loin d'avoir été descendus en plein vol (finalement, lui et son groupe ont fait deux fois le Madison Square Garden cet automne), ses musiciens Bria Salmena et Duncan Hay Jennings se retrouvèrent tout de même un peu perdus quand, au printemps fatal, leur ascension fut stoppée net. Incapables d'écrire de nouvelles chansons, ils décidèrent d'enregistrer une demi-douzaine de reprises qui pourraient traduire l'état d'esprit dans lequel ils baignaient. "Green Rocky Road" de Karen Dalton, "Dreaming My Dreams With You" de Waylon Jennings, "Buffalo Ballet" de John Cale entre autres choses y sont réinterprétées à merveille. Que ce soit le timbre profond, entre le suave et la mélancolie, de madame, les basses rondes et le trémolo en demi-teintes des guitares, tout ici donne envie de se (re)mettre à la country.

The KVB
"Unity"
Invada (26 novembre 2021)

Esthétique de l'immobilité, The KVB avait trouvé le thème architectural de son album en observant les villas de luxe laissées à l'abandon dans l'Espagne de la crise économique. Puis vint le confinement européen, et cette immobilité devint mondiale. Le temps était suspendu, les bâtiments s'exposaient dans des rues sans vie et, désormais, hormis le monde de la nature qui ignore nos lois, l'environnement humain ressemblait à un gigantesque Ready-Made, une œuvre de Marcel Duchamps. C'est cela que l'on perçoit dans ce nouvel album de KVB. Ayant quitté Berlin pour Manchester, le couple s'est fait moins sombre et poseur pour créer une sorte de musique publicitaire incessante, où les voix humaines ne s'expriment qu'en slogans et la musique est devenue une succession de jingles. L'album dans les oreilles, on regarde ce qui nous entoure et, sous cet éclairage, le monde semble à vendre. The KVB, et tout doit disparaître. TF

En 2022, plus de LSD, moins d'AstraZeneca ? Qui vivra verra

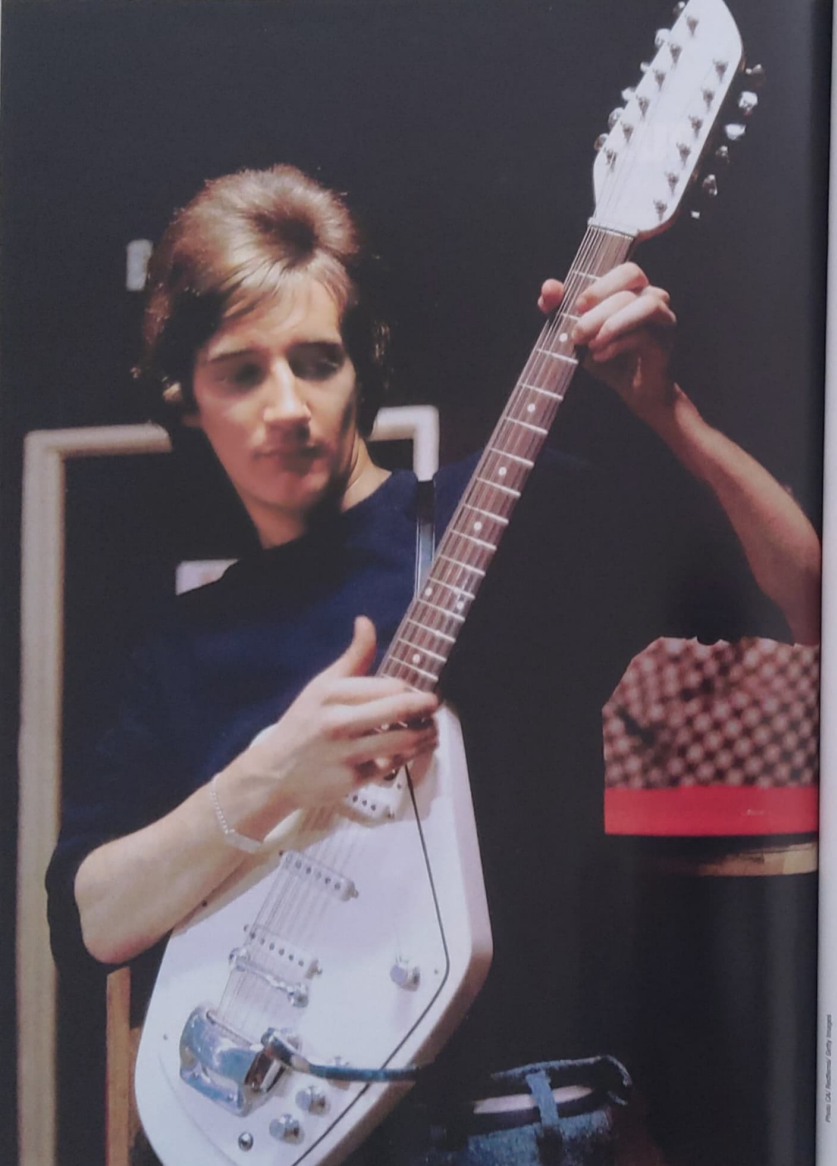


Photo DR/Redferns/Getty Images

La voix

ROD STEWART

L'ex-mod enregistre encore. Rien de bien brillant, mais ses débuts sont essentiels et quasi pléthoriques. Flashback sur l'un des plus grands chanteurs de blue eyed soul…

PAR NICOLAS UNGEMUTH

ROD STEWART : L'ÉNIGME ABSOLUE… L'homme a chanté sur certains des plus beaux disques de l'histoire du rock ; puis est devenu l'un des sujets favoris des pages de Voici. Bon, il n'est pas le seul. Mais tout de même… Il vient de sortir un piètre album. Normal, c'est ce qu'il fait depuis un peu moins de quarante ans. Il pourrait se demander, comme dans le film d'Ettore Scola : "*Mon Dieu, comment suis-je tombé si bas ?*". Il n'en a cure. Rod s'en moque. Son autobiographie, traduite en français et parue chez Michel Lafon il y a près de dix ans, est instructive. Amusante, honnête (même si personne ne peut tout vérifier), pas prétentieuse. Rod y apparaît comme un bon lad dilettante obsédé par l'Ecosse, le foot, la bière et le scotch. Il y raconte avec un tel sans-gêne son obsession futile pour les mannequins — qu'il semble s'offrir comme s'il avait feuilleté un catalogue —, les voitures italiennes, les tableaux préraphaélites (en gros, le romantisme pour les ploucs), les voyages en jet avec les membres masculins de sa famille pour aller voir un match des Celtics, que c'en serait gênant s'il ne le disait pas avec tant de décontraction. Rod est un parvenu, un m'as-tu-vu qui se roule dans les signes extérieurs de richesse et raconte dans son livre sa liste innombrable de trophées de tous les genres. John Lennon, Paul McCartney, Keith Richards, même Mick Jagger !, Robert Plant, Pete Townshend, Roger Daltrey ou Bob Dylan ne sont jamais allés aussi loin dans ce niveau atomique de vulgarité. Personne n'a jamais été aussi ouvertement ridicule, à l'exception des caniches du hair metal et des proxos du rap français. Même s'il évoque à peine son avarice notoire — l'homme avait des oursins dans les poches et, dans sa propre autobiographie "All The Rage", Ian McLagan raconte qu'après une tournée avec lui dans les années 1980, Rod avait littéralement capturé l'un de ses orgues Hammond B3, enfermé dans un garde-meuble, qu'il refusait sous divers prétextes de lui rendre —, le héron hérissé ne se prend pas trop au sérieux : un chapitre entier est consacré à sa fameuse coupe de cheveux (il s'agit de baisser la tête après avoir mis un peu de laque, et de faire souffler le sèche-cheveux par derrière pour avoir *"l'air de s'être réveillé à l'instant"*). Un chapitre capillaire, c'est beaucoup tout de même. Mais dans ce livre, finalement plus intéressant que ceux de Neil Young (qui ne parle que de sa bagnole électrique et de son fameux Pono voué à l'échec) ou de Pete Townshend (qui explique que Keith Moon était un mauvais batteur et nous fatigue avec Meher Baba), Mr Stewart est honnête : très souvent, il évoque son incapacité à peu près totale à composer. Il fallait le dire… C'est son drame, c'est le nôtre. A cause de cela, il est cliniquement mort en 1974. Paradoxalement, c'est lorsqu'il a arrêté les bonnes choses qu'il est passé du statut de star à celui de superstar, alors peut-être avait-il raison, tout du moins d'un point de vue bancaire.

Rod a le truc

Roderick est né en 1945 avec un don du ciel : sa voix. Personne ne peut se flatter d'un tel organe. Ni Chris Farlowe, ni Paul Rodgers, ni Chris Robinson. Ce true enroué, sablé, qui gratte comme du papier de verre. Mais la voix est innée. Il s'agit de comprendre comment l'utiliser ; d'en faire quelque chose. C'est son grand talent. Sa voix est naturellement soul, proche, en plus outrée, de celle de Sam Cooke, son héros, mais il a su s'en emparer pour en faire quelque chose d'inouï, au sens littéral du terme. Comme vu ci-dessus, Stewart est un compositeur médiocre, il a besoin des autres pour disposer de bonnes chansons. Aussi s'est-il transformé en interprète génial, car il a le don de prendre une chanson par la main, de lui tordre le cou, l'avaler et la régurgiter avec un talent insensé. "Dirty Old Town", "Street Fighting Man", "Handbags And Gladrags", "(I Know) I'm Losing You", "Man Of Constant Sorrow", "Amazing Grace", "You Shook Me", "I Ain't Superstitious", "Angel", "Maybe I'm Amazed", il transforme tout, et on ne parle même pas des cinq volumes de reprises du "Great American Songbook", ses dernières choses potables, même si c'était sans doute un peu trop. Tom Jones, le grand homme, n'y parvient pas. Rod a le truc. Enfin trois trucs : sa voix, son bon goût pour les reprises ("Downtown Train" de Tom Waits, "The First Cut Is The Deepest" de Cat Stevens

Chacun veut le même costume et la même cravate. Pour les cheveux, c'est impossible

Photo Victor Blackman/ Express/ Hulton Archive/ Getty Images

période sixties, qui lui ont permis de revenir après la période disco), et son génie pour se les réapproprier. Tant pis pour les mannequins et les Lamborghini : les bonnes choses qu'il a faites sont tellement géantes que demain, s'il souhaite revoir "La Lambada", "La Cucaracha" ou "Bamboleo" des Gipsy Kings, personne ne le lui reprochera.

Le plus chic d'entre tous

Rod grandit avec frères et sœurs dans le nord de Londres. Son père, écossais, est plombier. Le gamin est donc un vrai Londonien, mais l'identité écossaise l'obsède, ce qui explique le folklore à venir : tartan, kilts, et tout le bazar, mais surtout la musique celtique, qui viendra régulièrement enjoliver ses meilleurs albums. Il n'est pas très bon à l'école, mais surdoué pour le foot, qu'il envisage de pratiquer de manière professionnelle. Tant pis pour le ballon : Bob Dylan passe par là. Son premier album, en 1961, bouleverse l'adolescent, qui joue de la guitare et du banjo à cinq cordes. Rod devient un beatnik, file en France, dort sur les plages ou sur des bancs (si l'on en croit sa légende), et reprend Dylan à la guitare sèche devant la terrasse des Deux Magots. Le folk le fait léviter. Mais les choses changent à la vitesse du son. Dès 1962, de jeunes Anglais, dont un certain Mark Feld (futur Marc Bolan), se rebaptisent "modernists". Stewart, qui aime toujours le folk, mais vient de découvrir les blues et le R&B, suit le mouvement. Avec passion. Il habite toujours chez ses parents, vide trois bombes de laque avant de sortir pour concocter son fameux "bouffant" (la moitié des cheveux vers l'arrière, l'autre vers le devant). Son élégance absolue lui vaut les surnoms de "Rod The Mod" ou "The Mod's Delight". En 1979, une photo de lui dans le livre mythique, "Mods!" de Richard Barnes, un ancien proche des Who (c'est Pete Townshend qui publie l'ouvrage, ce qui tombe bien, juste après le film "Quadrophenia"), sidère tous les revivalistes : chacun veut le même costume blanc aux poches surpiquées, et la même cravate. Pour les cheveux, c'est impossible. Rod est le proverbial "Face". Le plus chic d'entre tous… Rod se met à chanter, avec un premier groupe, rejeté par Joe Meek *("Il faut virer le chanteur")*, puis est repéré par Long John Baldry, gay excentrique et figure centrale du début de la scène londonienne avec Cyril Davies. Il est engagé pour rejoindre ses Hoochie Coochie Men et chante le blues. Sa carrière démarre laborieusement, mais comme en témoignent les nombreuses compilations de ses démos (un seul single est sorti sous son nom) sixties, le jeune homme est assez brillant, en particulier lorsqu'il devient le chanteur attitré de Steampacket, réunissant Baldry, la jeune et très douée Julie Driscoll, l'organiste grandiose Brian Auger, le tout managé par Giorgio Gomelsky, ancien pygmalion des Stones et des Yardbirds. Suivra Shotgun Express, selon Rod *"une pâle copie de Steampacket"*. Aucun disque ne sort. Puis Roderick est embauché par Jeff Beck, qui aime sa voix, et lance avec Ron Wood (à la basse) et Micky Waller (vieil ami de Rod à la batterie) son fameux groupe. On connaît l'histoire : deux albums phénoménaux, "Truth" et "Beck-Ola", gavés de reprises, dont une phénoménale des Yardbirds, "Shapes Of Things", qui invente le heavy rock avec beaucoup d'élégance.

Beck est tyrannique, perfectionniste, à moitié cinglé. Wood et Stewart quittent le navire. Rod enregistre un album solo avec Woody, Ian McLagan des Small Faces et le grand Waller, dont le son mat de tambour est un bonheur perpétuel. Arrive logiquement, plus ou moins au même moment, le projet Faces : Rod remplace Steve Marriott, Woody est de l'aventure puisque Marriott était le guitariste des anciens mods. Le premier album, "First Step", est moyen, mais les trois suivants sont des chefs-d'œuvre. En parallèle, c'est tout le problème, il poursuit sa carrière solo et totalise entre 1969 et 1972 pas moins de quatre classiques que tout homme de goût se doit de posséder : "An Old Raincoat Won't Ever Let You Down", "Gasoline Alley", "Every Picture Tells A Story" et "Never A Dull Moment". *Suite page 48*

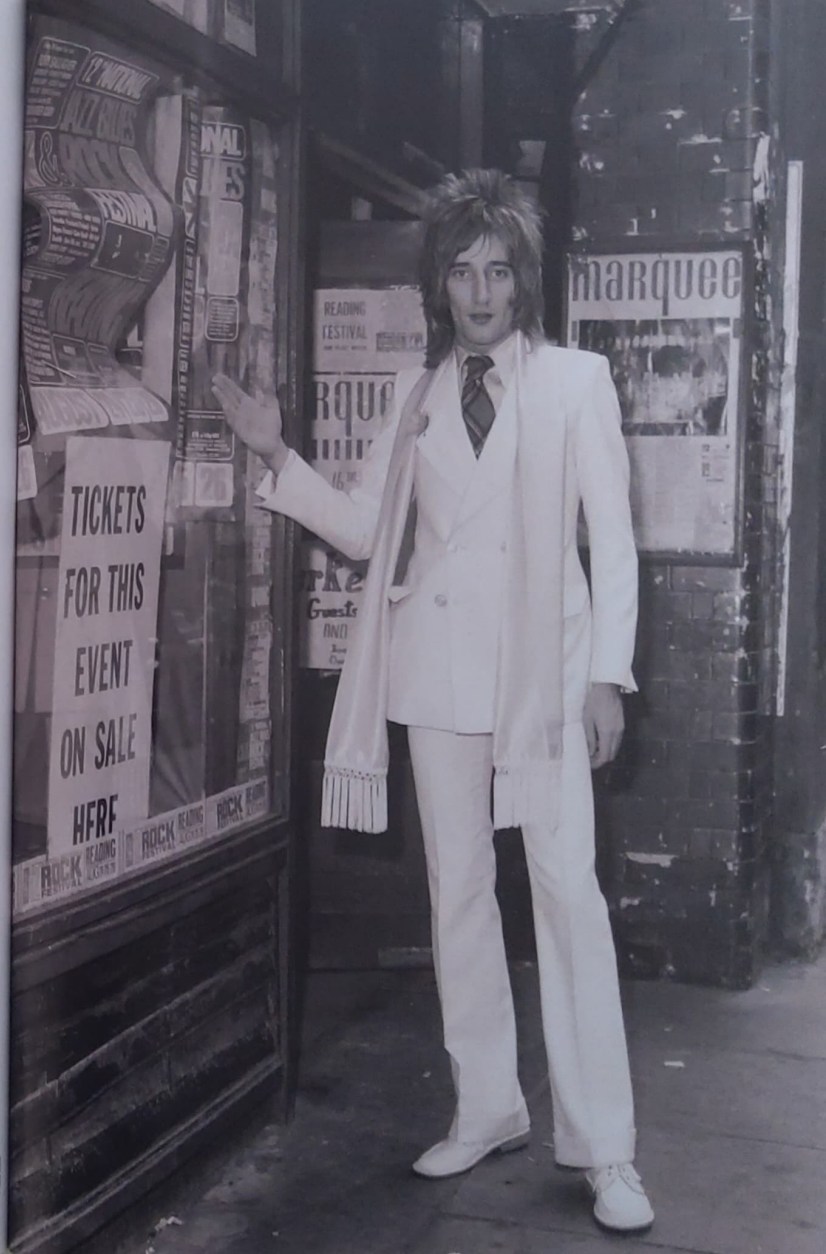


Photo Dalle

Photo Thierry Cartier ©DR

Moins peroxydé, mais toujours inoxydable, **Rod Stewart** défie le temps en publiant un nouvel album. Plus du genre à s'épancher dans la presse musicale, il a toutefois accepté de parler de "The Tears Of Hercules", de la place de l'amour dans ses textes et, on ne le refait pas, de ballon rond.

RECUEILLI PAR JEROME SOLIGNY

PLUS DE QUATRE DÉCENNIES QUE ROD STEWART FAIT AFFAIRE AVEC KEVIN SAVIGAR. Clavériste, compositeur et producteur anglais expatrié à Los Angeles, il a plus ou moins marqué la grosse vingtaine d'albums que le plus écossais (par son père) des rockers londoniens a publiés — disques de reprises compris — depuis ceux, relativement intouchables, parus dans les années soixante-dix. Cette production a été diversement appréciée par la critique musicale mais, on s'en doute, Rod s'en cogne. Ses décennies en solo ont été émaillées de succès, dans les charts et en live et, côté vie privée, de frasques et de mariages (à des blondes, le plus souvent) largement documentés dans les journaux people et, désormais, sur les sites à scandales. Profitant d'un break après un nouvel engagement à Las Vegas (au Caesars Palace), Rod the Mod a parlé à Rock&Folk et, écrivons-le tout net, c'est un privilège.

ROCK&FOLK : En 1972, vous avez publié l'album "Never A Dull Moment" (*"On ne s'ennuie jamais"* – TdA), mais depuis bientôt deux ans, avec ces confinements, le monde est assez barbant. Comment avez-vous vécu cela ?
Rod Stewart : Disons que j'ai la chance d'avoir une superbe maison, avec une piscine et même un terrain de foot. Les enfants étaient avec nous… Alors, il y a eu des hauts et des bas, mais il faut reconnaître que nous n'avons pas été autant frappés que pas mal de gens.

R&F : Votre nouvel album a un côté optimiste : il démarre par trois titres très enjoués, pour ne pas dire festifs. Est-ce là votre pied de nez au Covid ?
Rod Stewart : *Mmm*… Peut-être bien… En tout cas, c'est ce que j'ai eu envie d'exprimer, sans préméditation…

R&F : Une fois encore, ce disque puise dans de nombreux genres musicaux : il y a du boogie dans "Some Kind Of Wonderful", et même de l'electro dans "Kookooaramabama". Vous ne vous refusez aucun plaisir…
Rod Stewart : J'ai surtout la chance d'avoir une voix merveilleuse. Je peux chanter n'importe quoi *(rires)* ! Sérieusement, j'adore l'éclectisme en matière de musique. Je suis en train d'enregistrer un album de chansons des années 1940 et, dans la foulée, je vais m'atteler à un autre, avec plusieurs artistes de country actuels.

R&F : Votre voix, parlons-en : elle est restée la même ! Quel est votre secret ?
Rod Stewart : Je sais, je suis le premier étonné. Elle est même plus puissante qu'elle n'a jamais été… Et depuis que j'ai des oreillettes pour chanter en live, mes retours sont super et je m'entends parfaitement tout en pouvant nuancer davantage. Je n'ai plus besoin de m'égosiller ! Mais je m'impose la discipline de chauffer ma voix et aussi de faire des exercices après avoir chanté. Je bois beaucoup d'eau, je dors énormément. Comme un athlète en somme. Vous savez, plus on vieillit, plus on doit faire gaffe et se ménager.

R&F : Ça n'a donc rien à voir avec le whisky écossais ?
Rod Stewart : *Naaaan*, j'ai arrêté de me saouler au whisky à l'âge de quinze ou seize ans, ça fait un bail *(rires)*.

Mbappé

R&F : Beaucoup de vos paroles traitent d'amour, un thème jugé ringard par certains.
Rod Stewart : Je parle effectivement de ma femme. J'aime bien l'idée de m'adresser à quelqu'un, de dédier des chansons à l'être cher. Quel que soit l'âge, l'amour est toujours présent, sous une forme ou une autre. Ceux qui me font ce type de procès, je leur réponds d'aller se faire foutre… *(rires)*.

R&F : C'est on ne peut plus clair. De la même façon, "Hold On" est une sorte d'hymne à la bienveillance…
Rod Stewart : Oui, la chanson de confinement par excellence, dont la vocation est de donner un peu de courage aux gens les plus affectés par la situation. Je m'adresse aussi aux enfants, aux jeunes qui, aux USA, se font abattre dans la rue par la police. Dans certains coins d'Amérique, si on est noir, on est une cible potentielle. Je suis bien placé pour le savoir, j'y vis depuis trente ans.

R&F : Vous partagez toujours votre temps entre Los Angeles et Londres.
Rod Stewart : Absolument.

R&F : Vous reprenez "These Are My People", de Johnny Cash. Pourquoi celle-là ?
Rod Stewart : Honnêtement ? J'ai entendu cette chanson dans une publicité il y a six ou sept ans et je n'ai jamais pu m'en défaire. J'ai mis un point d'honneur à la sortir de son carcan country et lui donner cette couleur gaélique que j'entendais dedans.

R&F : Vous évoquez souvent vos racines. Est-ce important de rappeler aux gens d'où vous venez ?
Rod Stewart : Pas vraiment. Vous savez, le public lit dans ma vie comme dans un livre ouvert. Tout le monde sait tout : d'où je viens, où je vais, quels sont les cadavres dans mon placard…

R&F : Cet hommage à Marc Bolan, "Born To Boogie", est assez inattendu…
Rod Stewart : Plus on avance dans la vie, plus on ressent le besoin de saluer ceux qui nous ont aidés… Bon, Marc ne m'a pas vraiment aidé, mais nous étions très amis et j'adorais sa musique. C'est d'ailleurs toujours le cas aujourd'hui… Et j'ai eu envie de rappeler à quel point son groupe T. Rex et lui étaient bons.

R&F : Les rockers de votre génération tombent comme des mouches… Vous faites partie des survivants.
Rod Stewart : Oui, c'est comme ça. Depuis la mort de Freddie Mercury, que je connaissais très bien, c'est un peu l'hécatombe. Il y a récemment eu David Bowie, que je ne connaissais pas si bien que ça… Prince… J'avais rencontré Michael Jackson une fois ou deux… Enfin, rassurez vos lecteurs : moi, je me porte comme un charme.

R&F : Vous jouez toujours au football ?
Rod Stewart : Non, j'ai été opéré du genou, alors je ne tape plus dans le ballon qu'avec mes enfants ; je me contente de leur apprendre quelques coups tordus *(rires)*. Et vous, le foot vous intéresse ? Le PSG ! Vous avez des bons joueurs, mais il y a trop de fric…

R&F : Ça n'est pas de l'argent français.
Rod Stewart : Je sais bien. Le PSG est en tête du championnat ?

R&F : Euh…
Rod Stewart : Bon, vous avez Mbappé !

R&F : Qui court partout…
Rod Stewart : Oui, et Messi…

R&F : Qui marche tranquille…
Rod Stewart : Il a toujours fait ça, mais personne ne lit le jeu aussi bien que lui.

Le Brexit

R&F : Ron Wood ?
Rod Stewart : Ah, Ronnie, toujours avec les Rolling Stones ! Il a l'air de prendre du bon temps… On se parle régulièrement. On continue de bosser sur ce projet d'album des Faces… Faudrait qu'on le termine… Ronnie, je le trouve même bon comme peintre ; il prend son pied avec ça.

> "Rassurez vos lecteurs : moi, je me porte comme un charme"

R&F : Vous avez joué partout dans le monde, souvent à Las Vegas, mais votre dernière venue en France remonte à loin…
Rod Stewart : Oui, c'est terrible. En plus, le Covid n'arrange rien. Les musiciens ont tous été affectés, mais il en va de même pour les techniciens et tout ce qui a rapport avec l'organisation des tournées. Avec le Brexit par là-dessus, c'est vraiment catastrophique ! Louer des camions, par exemple, est devenu un enfer car toutes les entreprises de transports sont européennes… Et pas les Anglais ! Bon, si vous venez à Vegas, assurez-vous que je m'y produis pendant votre séjour, pour que ça vaille vraiment le coup *(rires)*.

R&F : Rod, trois adjectifs pour vous définir…
Rod Stewart : Euh… Entier. Joyeux. Reconnaissant. Ça ira ? ★

Album *"The Tears Of Hercules"* (Warner)

Rod devient l'une des superstars des seventies

Des albums déments, qui ont marqué beaucoup de gens, des Jacobites aux Black Crowes (on se demande quelle a été la réaction de Rod lorsqu'il a entendu Chris Robinson pour la première fois). Les chansons y sont excellentes. À l'époque, tous les groupes ont leur guitariste virtuose : Mick Taylor, Paul Kossoff, Jimmy Page, Pete Townshend qui n'est pas un manchot, Peter Green. Rod a… Ron Wood. Et c'est très bien comme ça. Ronnie ne donne pas dans le brandage de manche. Il joue comme il peut, avec poésie et un sens du relief très chic. C'est l'aspect brinquebalant de la musique des Faces ou de Rod en solo qui en fait tout le charme. Un art avec beaucoup d'instruments acoustiques, des respirations, des musiciens excellents mais souvent ivres (Kenney Jones, Ian McLagan et l'immense Ronnie Lane) qui soudent le tout.

Jetsetter

Entre les Faces et sa carrière solo, le héros au total look tartan grave huit albums merveilleux en quatre ans, auxquels il faut ajouter les deux avec Jeff Beck, enregistrés juste avant. Les Faces ont un bar sur scène et jouent au foot pendant les concerts. Pour les albums, avant d'enregistrer, ils passent quatre heures au pub, Ron et lui se prennent de la coke par voie anale lorsque leurs parois nasales se trouvent trop endommagées (ce n'est pas un exemple à suivre). Ceux qui sont traités de *"Rolling Stones du pauvre"* sont en fait le groupe du peuple et ne suivent pas les âneries glam rock. Et ce mélange de folk, de rock'n'roll et de pure soul est impensable ou très rare chez Jagger et Richards. Enfin, Rod chante comme personne.

Tout cela ne doit pas durer : le succès de "Maggie May" par Rod en solo change la donne. En tournée, son groupe est renommé Rod Stewart & The Faces. Les Faces n'aiment pas. Ronnie Lane fout le camp. La schizophrénie est intenable. Après avoir enbanché un bassiste japonais alcoolique, le groupe se sépare, Ron Wood est courtisé par les Stones, ne suit plus Rod en solo. Qui enregistre un album ("Atlantic Crossing"; 1975, juste après le haircut "Smiler") produit par Tom Dowd, partiellement enregistré au mythique studio de Muscle Shoals, avec les musiciens habituels qui ont accompagné tant de légendes soul. Sur le papier, cela aurait dû être parfait. Sur disque, c'est raté : il n'y a pas de composition digne de ce nom. Mais le dégoulinant "Sailing" cartonne dans le monde entier. Rod devient l'une des superstars des seventies, comme son pote Elton John avec qui il fait la fête en permanence. Le suivant, "Night On The Town", est à peine mieux, surtout grâce à sa composition "The Killing Of Georgie, Parts 1 & 2", un mini-drame contre l'homophobie, ce qui était assez rare à l'époque. Nous sommes en 1976, période des Ramones et de Patti Smith. Rod est un jetsetter exilé à Los Angeles pour échapper au fisc anglais. La suite est affligeante. Le carton de "Da Ya Think I'm Sexy?" sur l'album "Blondes Have More Fun" le propulse au sommet du disco-mal. Pour cette "composition", Stewart pompe un musicien brésilien, qui lui fait un procès et le gagne, ainsi qu'un morceau de Bobby Womack (qui ne lui demande rien). Après quoi, tout est à oublier. Rod est anobli, il porte des épaulettes, a les manches de sa veste retroussées, passe sa vie à conquérir des mannequins, fait des grandes fêtes et des enfants, se retrouve incapable de composer, n'a plus de Ron Wood ou de Ian McLagan pour l'aider au moment où d'autres anciens comme Leonard Cohen, Bob Dylan, Lou Reed ou Neil Young se remettent en question, mais il est vrai que parmi ceux-là, aucun n'est anglais. Sa discographie est consternante, mais peu lui chaut : il est riche. Dans les années quatre-vingt-dix, plusieurs albums de classiques du Broadway des années 1930 et 1940 redorent sa médaille. Cela ne va pas plus loin. Rod reste ce lad, amateur de foot et de voitures coûteuses. C'est un peu triste, mais vu ce qu'il a fait il y a longtemps, personne ne lui en veut. ★

Hot Rod

Rod Stewart, comme son confrère mod David Bowie, a dû patienter avant de devenir une star, mais il n'a pas attendu pour faire de grandes choses. La preuve avec cette enfilade de perles, même si on aurait pu en ajouter une vingtaine d'autres.

"The Day Will Come"

Une vraie rareté dans le répertoire de Rod : un morceau pop spectorien capté en 1965. Superbe composition et arrangements impeccables. Cette démo qui sonne comme un morceau fini n'a été publiée que des années plus tard sur diverses compilations (comme l'excellente "Rod Stewart 1964-1969").

"Can I Get A Witness"

Alors que Bowie, dans ses années modernistes, développait déjà ses talents de mélodiste, Roderick s'en tenait strictement aux canons mod : musique noire avant toute chose. La preuve avec cette reprise Motown enregistrée avec le jarnagan du genre mod britannique, le groupe Steampacket (dont rien n'est jamais sorti officiellement).

"Come Home Baby"

Avec PP Arnold, ex-Ikette exilée au Royaume-Uni, amie de Steve Marriott, signée sur le label d'Andrew Loog Oldham, Immediate… Rod s'en donne à cœur joie sur ce duo produit par Mick Jagger, encore une fois jamais sorti. Un true façon Marvin Gaye et Tammi Terrell, en plus rocailleux évidemment.

"Little Miss Understood"

Belle production Immediate pour ce titre composé par le chanteur, avec des arrangements nickel et beaucoup de tendresse jamais mélodramatique.

"Shoot Of Thieves"

Avec le Jeff Beck Group. Rod dynamite le classique des Yardbirds. Le tempo est ralenti, Beck est démenti, la voix est hallucinante. Un classique.

"My Way Of Giving"

Cette fois-ci, alors qu'il fait partie des Faces, Rod reprend en solo un morceau grandiose des Small Faces. Il l'allait rare, mais il avait raison : le résultat est sidérant et la basse fantastique (la batterie et les chœurs aussi).

"Sweet Lady Mary"

L'une des ballades fragiles avec beaucoup d'instruments acoustiques dont les Faces avaient le secret. Sur les morceaux mélancoliques, c'est la voix qui porte tout. "Sweet Lady Mary" est l'un de leurs plus grands titres.

"Maybe I'm Amazed"

Ron Wood et Rod Stewart étaient fascinés par la composition de Paul McCartney, et ont donc décidé, en toute simplicité, de la reprendre. Quitte à faire hurler les puristes, cette version est supérieure à celle de son auteur.

"Miss Judy's Farm"

Dès l'intro, lorsqu'arrive le clavier de McLagan, c'est *un émerveillement : ce rock brinquebalant et bordélique typique des Faces frappe au cœur.* Les Black Crowes ont dû l'écouter en boucle (et en particulier leur chanteur), mais personne ne remplace Messieurs Wood, Stewart, Jones, McLagan et Lane lorsqu'ils sont ensemble.

"Handbags And Gladrags"

Forcément, la version de Chris Farlowe (Immediate encore) de cette beauté signée Mike d'Abo (générique de la série "The Office", avec Ricky Gervais) est inoubliable. Et pourtant, Stewart la fait voler en éclats. Son chant est plus subtil, et les arrangements pour bois qu'il a demandés changent beaucoup de choses.

"Mandolin Wind"

Oh la merveille ! Ronnie Lane a affirmé ensuite que Rod la lui avait piquée, ce qui est possible vu la composition évoquant tellement Ronnie, mais qu'importe, le résultat est là, à couper. Une ballade qui décolle juste avant de s'achever. Idée géniale qui donne envie à tout le monde de repasser le morceau dix fois de suite.

"(I Know) I'm Losing You"

Personne, absolument personne, même les Stones de "Ain't Too Proud To Beg", n'a su reprendre les tentations de manière aussi explosive. La performance est tout simplement la plus grande de toute la carrière de Rod, et le groupe assure sévèrement.

"Angel"

Quel démêleur : trouver un morceau inédit d'Hendrix, fantastique, et le sortir en version dépouillée qu'on en arrive presque à préférer à celle, sortie de manière posthume, du gaucher.

"Maggie May"

Le tube qui a fait décoller sa carrière : l'histoire d'un jeune homme qui perd son pucelage avec une femme d'âge mûr, comme on dit pudiquement. Mélodie imparable et mandoline exquise.

"True Blue"

Premier morceau de "Never A Dull Moment", "True Blue" est une introduction parfaite à cet énième grand album solo. Cela pourrait être un bonus bordural, c'est une perle mélancolique. Et cette voix…

"Street Fighting Man"

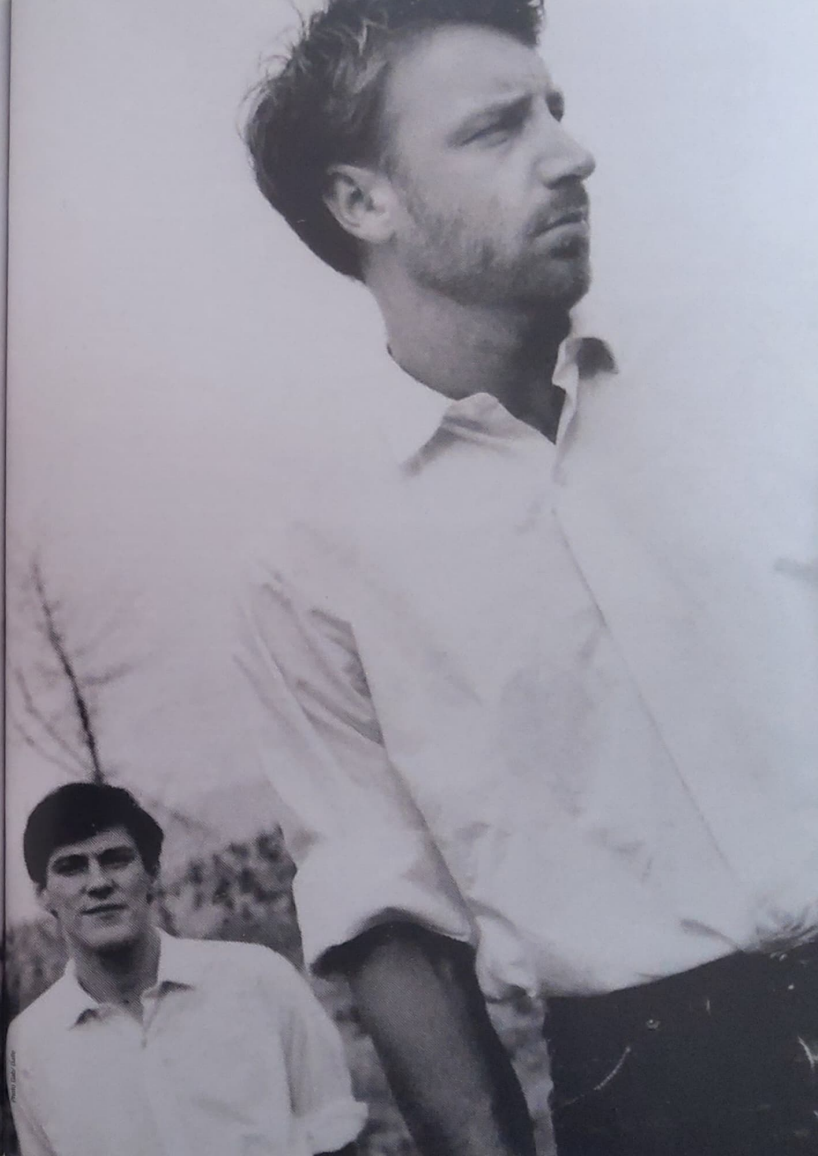
Comment s'attaquer à un tel monument stonien ? Il y parvient, avec Woody qui joue les accords à la slide, sa voix éraillée suivre plus en avant, un démarrage inattendu, et même au piano, une citation de "We Love You". L'orgasme… RD

"Il fallait se montrer fuyants, imprévisibles et désagréables"

NEW ORDER

Il y a quarante ans. New Order décidait de composer avec une nouvelle machine : le séquenceur. Le groupe va alors pouvoir dépasser Joy Division et le post-punk. Pour quoi ? Pour inventer le futur.

PAR BENOIT SABATIER



"Notre objectif : être le plus maladroit et agressif possible"

S'IL FAUT UN REMPLAÇANT DERRIÈRE LE MICRO, C'EST POUR UNE RAISON INDÉPENDANTE DE LEUR VOLONTÉ : LE CHANTEUR S'EST PENDU. Aucun des trois survivants n'a envie de succéder à un vocaliste comme Ian Curtis. Leur manager, Rob Gretton, les enferme donc de force dans un studio où leur producteur, Martin Hannett, leur fait passer une audition. Le bassiste Peter Hook, dans son livre "Substance", se souvient de la torture : "Martin surnommait *Joy Division* 'Un génie et trois supporters de Manchester United', *nous signifiant à quel point on n'arrivait pas à la cheville de Ian.* 'Mais qu'est-ce que vous êtes nuls !', *se lamentait-il en écoutant nos performances et en se prenant la tête entre les mains. Pour lui, on était tous merdiques. Quand il a fini par nous dire d'aller nous faire foutre, il ne restait plus que la piste vocale de Barney. C'est comme ça qu'il est devenu notre chanteur*".

Photo Bernard Matthieu/ DR

Une fatwa contre les synthés

New Order, soit Barney Sumner (guitare, clavier et maintenant chant), Stephen Morris (batterie) et Hook, enregistre maintenant son premier album. Avec qui ? "*Martin Hannett, en mode connard.*" Le producteur de Joy Division passe les sessions dans une autre pièce, à sniffer. "*Si jamais j'entends quelque chose qui me plaît, je sortirai.*" Il n'en bougera pas, ou alors "*juste pour nous rappeler à quel point on était nuls sans Ian.*" Tyrannisé par ce cinglé qui leur fait rejouer les prises à l'infini, un soir, le trio fond en larmes. "*De toutes les études qui avaient construit notre trajectoire, celles de Martin et Ian avaient brillé le plus fort ; l'un était mort et l'autre nous détestait. La corde nous avait pris Ian, et voilà que la drogue emportait Martin.*" L'excellent "Movement" sort le 19 novembre 1981. Par rapport aux deux albums de Joy Division : moins puissant. Moins sidérant également que les quatre New Order à venir. En fait, le groupe trouve son propre style juste après "Movement", quand il remplace Hannett par un séquenceur, glissant ainsi du post-punk à la pop électronique. Un séquenceur ? Machine permettant de programmer une musique, automatisant l'exécution d'une séquence. Du 5 au 10 janvier 1982, il y a pile quarante ans, New Order enregistre à Advision, studio londonien, "Hurt", sa première chanson entièrement programmée. Ian Curtis les avait initiés à Kraftwerk, ils ont désormais une seconde marotte : Giorgio Moroder. "*Nous lui vouions une admiration sans bornes, notamment pour son travail avec Donna Summer, les Sparks et 'Evita', son disque solo.*" Le trio embauche une clavériste, Gillian Gilbert. Elle maîtrise le synthé comme Jean-Paul Sartre le catch ? Peut-être, mais c'est la petite copine de Morris. Autour d'eux, tout le monde pense tout bas ce qu'Hannett baragouine tout haut — que ce groupe, sans le suicidé, avec un nom renvoyant au "Neuordnung" du Troisième Reich, ne vaut pas un clou. Les deux singles sortis dans la foulée de "Movement", "Everything's Gone Green" et "Temptation", montrent un virage vers l'électronique ? Une ablication à l'air du temps, et en plus pas payante — contrairement à Human League, Depeche Mode, Soft Cell ou Orchestral Manoeuvre In The Dark, qui enchaînent alors les hits. Certains avaient demandé que Bob Dylan soit brûlé sur la place publique quand il est passé à l'électricité : pareil, des poils de la guitare, au nombre desquels les fans de Joy Division, lancent une fatwa sur toute production incluant une note de synthé. Personne n'imagine donc, pas même le groupe, quand il s'enferme en octobre et novembre 1982 aux studios Britannia Row de Londres, qu'il va en ressortir avec des compositions révolutionnaires.

Kraftwerk veut le même son

Barney trouve, accrochée à une porte, une blouse blanche de labo. Il décide qu'il ne peut enregistrer qu'avec ce costume de "savant fou". Une source d'inspiration, au même titre que son régime — tous les jours, il avale des buvards d'acide pour "s'ouvrir au monde". Hook, lui, puise ses idées dans des livres. Au dos de "1984", de George Orwell, une citation : "*A startling tale of power, corruption and lies*". Ce sera le titre de l'album. Piochés dans "Tendre Est La Nuit" et "Orange Mécanique" : "Leave Me Alone" et "Ultraviolence". Dans le studio, aux côtés des piles de vieux bouquins, s'entasse une technologie dernier cri : un Moog Source, un Sequential Circuits Prophet 5, une boîte à rythmes Oberheim Mk I, des séquenceurs Powertran, un Emulator I — un des premiers samplers, le groupe se mettant à échantillonner toutes sortes de bruits. Le fracas d'un immense verre brisé est enregistré et utilisé pour un morceau en construction. Steve, à quatre pattes, entre les pieds d'une chaise, manipule, juste à côté d'un cendrier débordant de mégots, la boîte à rythmes flambant neuve. Pourquoi cette inconfortable position ? Le seul câble d'alimentation qu'il a trouvé, celui d'une bouilloire, est trop court. Après une semaine à programmer le morceau, le câble se débranche. Toutes les données sont effacées. Il faut repartir à zéro, "*recréer toutes ces fabuleuses rythmiques, ces ponctuations, roulements et breaks qu'on avait piqués à des morceaux entendus dans des clubs de New York, le plus vite possible, avant qu'on les oublie. Cette compo était en train de se transformer en monstre.*" L'idée de ce "Blue Monday" ? Créer non pas une chanson mais un long morceau sur lequel le groupe quitterait la scène en fin de concert, pour ne plus y revenir, la composition faisant office de rappel. Ces sept minutes vingt-neuf secondes expérimentales ne figureront pas sur "Power, Corruption & Lies". "*Comme avec Joy Division, hors de question de mettre nos singles sur nos albums, de figurer sur les couvertures, de sortir des clips, de vendre du merchandising. Il fallait se montrer fuyants, imprévisibles et désagréables avec les médias.*" Barney et Peter ont décidé en 1976 de fonder un groupe en sortant du fameux concert des Sex Pistols au Manchester Lesser Free Trade Hall, ils tranchent avec leurs collègues, la vague des garçons-coiffeurs mièvre et appliquée qui déferle sur les années quatre-vingt. Pour New Order, l'électronique, c'est du Do It Yourself, une façon de prolonger l'esprit punk. "Blue Monday" sort le 19 mars 1983. Les radios demandent une version de trois minutes. " 'Allez vous faire foutre !', *avons-nous rétorqué*", Kraftwerk débarque illico aux studios Britannia Row, ils veulent le même son. "*Sauf qu'en voyant le décor et le matériel sixties, ils ont tourné les talons, refusant de croire qu'on avait pu enregistrer là.*" New Order est invité à Top Of The Pops. La règle : pas de live. Jamais les Stooges n'auraient joué en playback, donc même réponse : allez vous faire foutre. La BBC cède, tout ça pour quoi ? Pour jouer comme des manches. Après un passage à l'émission, c'est automatique, un groupe explose dans les charts. Eux dégringolent. "*On avait atteint notre objectif : être le plus maladroit et agressif possible.*" Malgré tout, "Blue Monday"

Photo Bernard Matthieu/ DR

Photo Ebet Roberts/ Dalle

"Pourquoi n'irais-tu pas te faire foutre ?"

New Order dans le désordre

Un aller-retour dans les années 1980 à travers quinze classiques intemporels. Par Benoît Sabatier

01 "Your Silent Face" *(1983)*
Une mélodie inspirée par Kraftwerk, et cette idée de génie de mélanger synthé et hautbois, mélodica et boîte à rythmes. Avec ce final, *"Why don't you piss off"*, traduisible par *"Pourquoi n'irais-tu pas te faire foutre ?"*

02 "Sub-Culture" *(1985)*
Inspiré par leurs soirées dans un club SM. Hook : *"J'aimais bien la mode vestimentaire liée à ce milieu, j'étais moins fan du fouettage de cul. Gillian a fondu en larmes la fois où un type qui léchait les bottes d'une dominatrice lui a fourré son gros cul poilu dans le visage".*

03 "Blue Monday" *(1983)*
Eurythmics vient de finir son nouvel album, "Blue Monday" passe dans le taxi qui ramène le duo. Dave Stewart ordonne au chauffeur de faire demi-tour : *"Putain, on retourne au studio, il faut tout reprendre à zéro !"* Monsieur Quincy Jones lui-même en fait un remix en 1988.

04 "Bizarre Love Triangle" *(1986)*
Tour de force magistral : aucun changement de tonalité, mais un refrain qui ressort malgré tout, une mélodie sublimée.

05 "Round & Round" *(1989)*
Le synthé Prophet 5 produit un son acid-disco démoniaque : coups de soleil à l'Haçienda.

06 "Age Of Consent" *(1983)*
Inspiré par un article du Sunday Times sur l'âge du consentement sexuel. Barney force sur sa voix plaintive pour chercher la bonne note : dix ans plus tard, il chantera juste et dans sa tonalité, et ce sera bien moins déchirant.

07 "Weirdo" *(1986)*
Sur la face rock de "Brotherhood", l'album le plus sous-estimé du groupe — il contient aussi "Paradise", "Angel Dust", "All Day Long", un hommage à Ennio Morricone et Dolly Parton.

08 "1963" *(1987)*
Pour davantage s'éloigner de ses racines post-punk, le groupe fait appel au producteur des Pet Shop Boys, Stephen Hague : une chanson superpop.

09 "Love Vigilantes" *(1985)*
Ambiance redneck, final country-western, avec des paroles inspirées par la guerre des Malouines : *"Barney a même pensé s'engager, demandant si l'armée payait des indemnités journalières et si c'était gênant de se lever tard."*

10 "The Perfect Kiss" *(1985)*
D'après l'histoire d'un type que connaissait le groupe, flingué dans le quartier dur de Manchester, Moss Side. Clip de Jonathan Demme.

11 "True Faith" *(1987)*
Surgi dans le film "American Psycho". Clip de Philippe Decouflé. New Order fera appel à Kathryn Bigelow pour "Touched By The Hand Of God" — une parodie de Mötley Crüe.

12 "Every Little Counts" *(1986)*
Une ballade du Velvet Underground à l'ère synthétique, avec ligne de basse pompée sur le "Emma" de Hot Chocolate.

13 "Dream Attack" *(1989)*
Avec "All The Way", "Guilty Partner", etc. : derrière la production italo-electro de "Technique", que des grands morceaux pop rock.

14 "Temptation" *(1982)*
Utilisé dans "Trainspotting". Tous les singles des années 1981-1982 ("Ceremony", "Procession", "Everything's Gone Green") sont fantastiques, mais c'est avec celui-ci que New Order parvient à semer le fantôme de Ian Curtis.

15 "What Do You Want From Me?" *(1997)*
Après les années quatre-vingt, New Order cesse d'innover, perd son inspiration. Leur meilleur morceau post-années quatre-vingt ? Il est signé Monaco, projet de Peter Hook — une imitation au niveau des originaux.

"Blue Monday" deviendra le maxi 45 tours le plus vendu au monde

deviendra le maxi 45 tours le plus vendu au monde. Le groupe s'en frotte-t-il les mains ? Oui et non. A cause du prix de la pochette (l'imitation d'une disquette d'ordinateur), chaque exemplaire vendu coûte davantage qu'il ne rapporte.

Photo Renaud Montfourny/ Dalle

Les boissons Sunkist signent un chèque de trois cent cinquante mille dollars pour utiliser "Blue Monday". Au nom de leur "éthique punk" : *"Allez vous faire foutre"*. Ou comment un groupe à synthé parvient à faire tache dans les eighties pub, fric et toc, brushings et culte de la célébrité.

Refus des pubs et brushings

Post-punk et synthétique, gauche et bouleversant, avant-garde et pop, "Power, Corruption & Lies" est un chef-d'œuvre. Le groupe parcourt le monde pour le défendre sur scène. Ceux qui viennent voir du Joy Division ne comprennent pas. *"On jouait de tous les claviers et boîtes à rythmes en live. Parce qu'on était cinglés, et qu'on tenait à rester fidèles à nous-mêmes. Le matériel n'arrêtait pas de tomber en panne. Personne n'avait vraiment mis à l'épreuve cette technologie naissante conçue pour un studio de pointe, pas pour des scènes moites où des roadies encore plus moites bazardent le tout à l'arrière des camions. Les entreprises de matériel électronique auraient dû nous payer : on servait de cobayes."*

Le troisième album, "Low-Life", autre chef-d'œuvre, contient le hit "Sub-Culture" et des samples de grognements sexuels. Les remixes ont lieu dans le studio de Fleetwood Mac, à Santa Monica, l'occasion pour Hook de s'interroger : *"Stevie Nicks aurait embauché une nana pour lui souffler de la coke dans le cul parce qu'elle avait le nez complètement foutu : qu'est-ce que cette nana pouvait bien dire quand on la questionnait sur son boulot ?"* A propos de cocaïne : leur manager, Rob Gretton, profite de leur succès pour se mettre à l'aise. *"Il avait pris l'habitude de se déshabiller et se trimballer dans le studio ou en coulisses les couilles à l'air."* L'étape nudiste, c'est pittoresque, mais Gretton force la dose, passe à dix grammes de coke par jour et pète les plombs. Il faut huit policiers pour lui passer une camisole de force et l'emmener parmi les siens — chez les dingues. *"A l'hosto, il avait décidé qu'il aiderait Manchester City à remporter son prochain match, qu'il s'habillerait tout en vert pour que personne ne le voie sur le terrain, alors il a piqué toutes les fringues vertes disponibles. N'ayant pas réussi à trouver des chaussures de cette couleur, il a quitté l'asile en chaussettes, avant que le personnel ne le retrouve sur l'A34 et ne réussisse tant bien que mal à le ramener."*

Le quatrième album, "Brotherhood", se scinde en deux faces : une rock, l'autre électronique. Hook : *"L'éternel punk en moi adore les chansons à guitares, et préfère qu'on joue tous ensemble, mais les autres penchaient pour les titres à séquenceurs… Je n'avais qu'à prendre ma basse pour vider la régie."* Grâce au hit "Bizarre Love Triangle", nouveau succès. New Order est devenu un des plus gros indés planétaires. Reste à conquérir le mainstream. Ce qui va advenir grâce à l'achat par Tony Wilson, leur boss de label, d'une nouvelle Jaguar. Elle est dotée d'un lecteur CD. Il veut pouvoir y écouter les singles de New Order, jamais sortis sur ce format. Tony mène grand train, donne des rendez-vous à Los Angeles, fait l'aller-retour en classe affaires, il vient de dépenser dans l'année, juste en frais de déplacement, trois cent mille livres, rémunérant par ailleurs les membres du groupe au lance-pierres — et ce n'est pas leur club, l'Haçienda, qui va éponger les dettes, il ne cesse au contraire de les creuser. Bref, Tony veut pour sa Jaguar une compilation de New Order, qui permettra en outre de renflouer les caisses. D'où la sortie de "Substance", avec l'inédit "True Faith". Plus de dix millions de ventes. Les petits Mancuniens jouent dans la catégorie poids-lourds. Swatch leur propose trois cent mille dollars pour suspendre une montre géante lors de leurs concerts. Réponse : *"Allez vous faire foutre"*.

Et l'ecsta envahit Manchester

Après Hannett et Gretton, c'est Hook qui tombe dans la coke, alors que Barney se prend pour une diva : les relations au sein du groupe se dégradent. Histoire de resserrer les liens, pourquoi n'iraient-ils pas enregistrer, tous ensemble, l'album suivant à Ibiza ? Voilà le quatuor débarquant en mai 1988 dans une villa de San Lorenzo, avec un personnel de six employés, dont un cuisinier et Manuel, l'homme à tout faire. Piscine, bar ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre et room-service. Un endroit propice au travail, aucune raison de sortir. Mais des appels extérieurs leur parviennent, comme un chant de sirène, avec pour nom *"ecstasy"*. Qu'est-ce ? Une nouvelle drogue ? Hook teste l'affaire. *"Nom de Dieu. Jamais je n'oublierai cette première nuit, ni le premier matin, sur un banc du port de la vieille ville, à contempler le lever du soleil sans avoir la moindre idée de comment je m'étais retrouvé là."* Tout le groupe s'y met. *"Les aventures se sont enchaînées, des histoires inavouables, inimprimables, comprenant des travestis, des numéros d'acrobatie effectués au péril de nos ries sur des motos et des voitures de location. On a multiplié les accidents de bagnole jusqu'à ce que l'île n'ait plus une seule voiture à nous louer et doive en importer depuis le continent."* Et l'enregistrement ? New Order a une idée : faire venir leurs copains de Happy Mondays. Comme si ces rois de la défonce allaient les aider à s'y mettre. *"On sortait tous les soirs pour rentrer juste avant l'aube et rester couchés toute la journée, puis on se levait à seize heures, on se dorait la pilule jusqu'à ce que le soleil se couche, on mangeait un bout et on allait au studio pendant une heure avant de ressortir. C'était absolument génial. Enfin, sur le plan du train de vie, parce qu'en ce qui concernait le boulot, c'était une vraie catastrophe. Au bout de deux mois, on s'est mis à paniquer en se rendant compte qu'on n'avait rien enregistré, alors on a réservé le studio pour un troisième mois."* Fini les sorties, album bouclé ? *"Un soir de défonce à l'Amnesia, Barney a entendu une chanson qui lui plaisait et a réveillé notre ingé-son pour essayer de la refaire, c'est devenu 'Fine Time' : la seule compo de notre séjour."* Le vrai enregistrement de "Technique" aura lieu à leur retour en Angleterre, aux studios Real World. Mais c'est vraiment Ibiza, l'été de l'amour, l'acid-house, l'ecstasy, qui imprègnent l'album, pierre angulaire du mouvement Madchester — les Happy Mondays ayant abreuvé l'Haçienda et la ville d'ecstas à leur retour. "Technique", nouveau chef-d'œuvre, se classe directement à la première place des charts. Rien n'y fait : les dissensions sont devenues trop importantes. Tous les membres montent d'autres groupes, Electronic, Revenge, The Other Two. New Order appartient aux années quatre-vingt, une décennie durant laquelle ces Mancuniens synthétiques n'en ont fait qu'à leur tête. *"On était des punks, bordel, des rebelles, on créait le son qu'on voulait, quelque chose d'unique."* Le groupe enregistrera d'autres albums, mais le génie s'est fait la malle — en pilotage automatique, contrairement à l'époque où, armé d'un séquenceur prehistorique, New Order inventait des chansons à la fois futuristes, maladroites, bouleversantes, hors normes. *"Si quelqu'un nous avait dit* 'Vous n'avez pas le droit de faire ça', on lui aurait gueulé d'aller se faire foutre." ★

"Allô, je vais enregistrer un nouvel album avec Brian Eno, ça te branche de jouer dessus ?"

DAVID BOWIE

C'est sous papier toilé et orné d'une de ses peintures que paraît **"Brilliant Adventure (1992-2001)"**, le cinquième coffret rétrospectif de la discographie de David Bowie depuis 2015. Pour celui-là, le choix a été fait de donner la parole à **Sterling Campbell**, batteur de quatre des six disques studio que contient la boîte, et du live capté à la BBC deux jours après le fameux concert de l'artiste à Glastonbury. D'abord les faits et, en sus, le commentaire de ce partenaire de premier choix du Bowie des années quatre-vingt-dix.

RECUEILLI PAR JEROME SOLIGNY

UN TROU BÉANT DE 1988 À 1992. Les années, dans les titres des deux derniers coffrets, vinyles et CD, parlent d'elles-mêmes : la décision a été prise, par les gestionnaires de l'héritage musical de David Bowie, d'exclure Tin Machine de sa discographie. Il ne nous appartient pas, ici, de la commenter davantage (les goûts et les contrats…), mais arracher, en somme, ces pages de l'histoire de l'Anglais pour en faire des boulettes destinées à être balancées au visage de ceux qui appréhendent son œuvre dans son entièreté est un choix qu'on peut juger douteux, pour ne pas écrire offensant. Ceci s'ajoute au prix du coffret vinyle, prohibitif — même si, comme le CD, il est enrichi d'une désormais rituelle compilation de titres disponibles sur des singles (intitulée cette fois "Re: Call 5"), ainsi que d'un livre de textes, intéressants pour la plupart, abondamment illustré — et (crevons l'abcès) aux deux magasins éphémères (on y trouve des produits griffés Bowie de toutes sortes) qui ont ouvert, à Londres et New York, soixante-quinze jours avant le 8 janvier 2022. Cet anniversaire-là aurait dû être son… soixante-quinzième. De tout cœur, on espère que celui qui se voyait avant tout comme un artisan de la musique et refusait d'être considéré comme un produit n'a pas été inhumé. Sinon, et on n'en jettera pas plus, il y a fort à parier qu'il doit se retourner dans sa tombe.

“Lorsque je repense à ‘Outside’, j’ai cette image de David qui peignait”

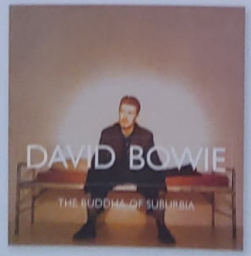
“Black Tie White Noise”

Après les années de pente plus ou moins douce qui ont suivi le succès planétaire de “Let’s Dance”, David Bowie a eu la mise sauvée par le guitariste Reeves Gabrels, tourneur de sangs avec lequel il a monté Tin Machine. Entre deux albums studio de ce groupe indie rock impossible à prendre autrement qu’avec des pincettes, à nouveau arc-bouté à son art mouvant, Bowie a toutefois participé à la revalorisation de son back-catalogue — par le label américain Rykodise — en jouant, dans le cadre de la tournée mondiale Sound+Vision, ses tubes *“pour la dernière fois”*. Il n’en fera évidemment rien et proposera beaucoup de ses chansons incontournables lors de son ultime périple, en 2003 et 2004. Si au début des années quatre-vingt-dix, il renoue avec Nile Rodgers en tant que coproducteur, c’est parce qu’il sait que l’Américain a un carnet de squales bien rempli et que la technologie musicale du moment n’a aucun secret pour lui. David Bowie vient de se marier pour la seconde fois, et le temps qu’il passe avec son épouse au printemps 1992 dans une Los Angeles embrasée par l’affaire Rodney King, sert de déclencheur à “Black Tie White Noise”. Plus pop que rock, et en partie régi par des machines, l’album a parfois des allures de grand déballage, mais “Jump They Say”, extraite en premier single en mars de l’année suivante, est une merveille traumatique. Quant aux retours de Mike Garson et surtout Mick Ronson (touché par le cancer), ils ne vont pas manquer d’exciter la curiosité des fans.

Sterling Campbell : “Je suis arrivé sur l’album ‘Black Tie White Noise’ grâce à Nile qui m’avait repéré lorsque j’avais travaillé avec Duran Duran à la fin des années quatre-vingt. Il m’a appelé un jour en me demandant si ça m’intéressait de jouer sur le prochain Bowie. J’ai bien sûr accepté, et ce qui m’a vraiment marqué lors de notre première rencontre, en studio, c’est à quel point il était cool et accueillant. On a commencé par parler de choses et d’autres, et puis on s’est mis au travail. On a fait le son de ma batterie, ils m’ont passé les morceaux en l’état et j’ai commencé à jouer dessus en essayant de trouver des plans intéressants. En général, alors que je cherchais encore, David faisait arrêter le magnéto et me disait : *‘Super, mec ! C’est génial, merci.’* Dans mon esprit, on était toujours en train de faire le son, mais lui enregistrait déjà et, si un truc lui plaisait, il le conservait. J’ai vite compris qu’il aimait que les musiciens aient une approche instinctive de sa musique. Ni Nile Rodgers ni lui ne m’ont donné la moindre indication, leur rôle n’était pas de diriger mais plutôt de mettre en confiance. Cette faculté à réveiller l’instinct créatif chez les musiciens était une composante essentielle du génie de Bowie. L’autre était sa témérité : ce son de synthé sur ‘Heroes’, la chanson, est un peu ringard, mais il est assumé au point que, dans le contexte, il fonctionne à mort. Les accidents et les trouvailles sur le vif font partie intégrante des arrangements tels que David les concevait. Et Prince était pareil. L’intelligence est une chose, mais elle est redoutable lorsqu’elle se double de courage.”

“The Buddha Of Suburbia” “Outside”

A la demande de l’auteur-réalisateur Hanif Kureishi, David Bowie a signé “The Buddha Of Suburbia”, la seule BO de sa vie. Plus exactement, l’album qui paraît également en 1993, enregistré à Montreux avec la complicité de l’excellent multi-instrumentiste Erdal Kizilcay, est une version étendue de ce qu’on entend dans cette adaptation télévisée. Déçu,



près de vingt ans plus tôt, que sa musique proposée pour “The Man Who Fell To Earth” ait été refusée, il va se rattraper en s’investissant énormément dans cette BO, et pestera quand on oubliera de la mentionner dans sa discographie. Ça ne risque pas d’être le cas de “Outside”, généralement considéré comme l’avant-dernier monument de la carrière de Bowie. Ce disque, sur lequel il va travailler pendant plus d’un an, sera différent, à l’arrivée, de ce qu’un de ses coproducteurs, Brian Eno (l’autre est David Richards) et lui avaient en tête à l’origine. Présenté lors de la promotion comme une réplique musicale de l’art brut, “Outside” est un modèle de pop rock déconstruite et dérangée, une œuvre voulue expérimentale (mais, au final, moins abrupte) financée à l’origine par l’artiste. Alors sans contrat, des studios où elle a été enregistrée, il appelait lui-même les maisons de disques pour les convaincre de le signer.

Sterling Campbell : “Lorsque je repense à ‘Outside’, j’ai cette image de David qui peignait, dans le studio en Suisse, alors que nous faisions de la musique (rires). Brian Eno nous imposait une sorte de cahier des charges un peu farfelu : on devait se glisser dans la peau de personnages, aborder notre instrument autrement. L’idée était qu’on sorte de notre zone de confort et, une fois encore, c’est au départ des musiciens que, pour David et Brian, le travail a véritablement commencé. A partir de ce matériau brut, des heures d’improvisation en fait, ils ont développé des chansons. C’est là où la magie est apparue, sans que personne ne sache exactement ce qu’ils ont trafiqué. Au mieux, on a une vague idée, mais ça devait être de la navigation en eau

“Avec David, les choses arrivaient sans qu’on s’en rende vraiment compte”

Photo DR

très profonde (rires). Nous, à partir d’un riff ou d’une séquence, on avait joué des plages d’une trentaine de minutes ; je crois d’ailleurs que c’était la durée des bandes que nous utilisions. Brian avait devant lui une feuille de papier et, chaque fois que son attention était retenue par un passage musical, il notait précisément le moment : minute sept, minute vingt-deux… Et bien sûr, je n’ai jamais su pourquoi il avait préféré tel ou tel passage. On jammait, on inventait et pour eux, c’était la création ultime. Bon, David a travaillé longtemps sur ce disque et à divers endroits… Je me souviens d’avoir rajouté quelque chose en studio, à Londres, mais ça n’était qu’une voix ; j’étais un personnage, je ne sais plus lequel *(rires)*. David avait prévenu qu’une tournée suivrait la parution de ‘Outside’, mais, sans nouvelles, j’ai finalement dû répondre favorablement à un autre engagement : lorsqu’il m’a demandé de le rejoindre, j’avais déjà dit oui à Soul Asylum. Je lui ai alors conseillé de prendre Zachary Alford, et c’est lui qui a joué sur la tournée. Aux USA, c’était une double affiche avec Nine Inch Nails…”

“Hours…”

Vital dans l’entourage musical de David Bowie dès 1988, Reeves Gabrels a renforcé son statut de partenaire en participant à la composition de plusieurs

titres de “Earthling”, publié en 1997. C’est également Gabrels qui a fait entrer le très doué Mark Plati dans la danse. Ce New-Yorkais va aussi contribuer à l’écriture, dompter les machines, mixer et coproduire le disque avec les deux autres. Constitué de neuf titres, “Earthling” est une sorte de décharge électronique aux accents drum’n’bass. Dans le clip de “Little Wonder” réalisé par Floria Sigismondi, Bowie continue d’enfoncer le clou rouillé de “Outside”, et les sculptures vidéo de Tony Oursler (recyclées dans “Where Are We Now?” en 2013) font leur apparition dans son univers visuel. Reeves Gabrels et Mark Plati seront aussi présents sur “Hours…”, en 1999 ; le premier, également coproducteur, va cosigner la musique de tous les titres. À la même époque, David Bowie a été sollicité par la société de jeux vidéo Eidos pour composer la BO de “The Nomad Soul”, dans lequel il apparaîtra également et, sur le plan de l’écriture, les deux projets vont être intimement liés. En vérité, plusieurs titres, mixés différemment, auront deux destinations. “Hours…” témoigne de la volonté de David Bowie de revenir à un songwriting classique et de mieux répondre, comme il l’a alors déclaré, aux attentes des gens de sa génération (il a eu cinquante ans en 1997). C’est un de ses albums dont une première version, inédite, plus sombre et absente de ce nouveau coffret, précède celle qu’on connaît. “Hours…” marque également la fin de la collaboration de Reeves et David. Le guitariste est un des rares musiciens cruciaux de la sphère bowienne à l’avoir quittée sans qu’on l’y invite.

Sterling Campbell : “Me retrouver sur ‘Hours…’ a été assez déconcertant car je venais donc de travailler avec Soul Asylum, un groupe vraiment rock, plutôt agressif, avec deux guitaristes, sur leur album ‘Candy From A Stranger’. Il m’a fallu un petit temps d’adaptation pour retrouver ma place dans la musique de David. Finalement, ça s’est très bien passé car les morceaux étaient francs du collier, les arrangements ne tournaient pas autour du pot. À vrai dire, j’ai été ravi qu’il me rappelle car ça n’est pas si fréquent dans ce milieu. Il y a souvent des promesses, mais ça s’arrête là. J’ai trouvé que l’association avec Reeves Gabrels, la coécriture des chansons, fonctionnait vraiment bien et j’ai pris énormément de plaisir sur des titres comme ‘Seven’. Curieusement, aujourd’hui, le public semble apprécier davantage ce disque alors qu’il comporte des morceaux que j’ai trouvés absolument sublimes dès le départ. Notamment ‘Thurday’s Child’, même si je ne joue pas dessus *(rires)*. Les années quatre-vingt-dix de Bowie sont parfois mal vues par la critique, moi je trouve qu’il a publié de purs joyaux durant cette décennie.”

“Toy”

L’envie de travailler en studio avec ses musiciens de scène ainsi que, suite à l’inclusion de “I Can’t Help Thinking About Me”, de 1966, dans la set-list du concert pour l’émission “Storytellers” de la chaîne VH1, celle de revisiter d’autres vieilles chansons, ont semé la graine de “Toy” dans l’esprit de David Bowie. En 2000, année de son retour triomphal à Glastonbury (en 1971, dans l’indifférence quasi générale, il avait participé, à la deuxième édition du festival) et aussi de la naissance de sa fille Alexandria, il pratique, efficacement épaulé par Mark Plati, le rétropédalage (seuls trois morceaux nouveaux ont été enregistrés durant les séances, dont deux seront retravaillés pour son album suivant en 2002). Mais lorsque Bowie manifeste le désir de publier un tel disque, il se heurte, de la part de son label, à une fin de non-recevoir. Blessé, il remisera ces bandes et préférera se consacrer à “Heathen”, coproduit par Tony Visconti (revu à l’occasion d’enregistrements de cordes sur “Toy”). David Bowie finira par rompre avec Virgin et publiera “Heathen” sur Iso Records, sa propre structure distribuée par Sony, et distillera de nombreux extraits des séances de “Toy” — officiellement “inédit” jusqu’à ce coffret — sur des faces B de singles ou des EP alors à paraître. En 2011, l’essentiel de “Toy” apparaîtra illégalement sur le Web ; penser que David Bowie aurait pu être à l’origine de cette fuite était très mal le connaître.

Sterling Campbell : “Ce que je peux dire de ‘Toy’, c’est que bien qu’aux premières loges, nous ne l’avons pas vu venir *(rires)*. Avec David, les choses arrivaient sans qu’on s’en rende vraiment compte. Oui, nous, ses musiciens, l’avons poussé à exhumer de son répertoire des titres auxquels il n’aurait peut-être pas songé, mais ensuite, il s’est pris au jeu et a commencé à suggérer lui-même d’en retravailler certains. On n’a pas eu besoin de se dire : *‘Ok, bossons sur un album de tes vieilles chansons remises au goût du jour.’* La vérité, c’est qu’à un moment, à force d’en enregistrer de plus en plus, on s’est retrouvés devant le fait accompli, avec de quoi remplir un disque. Il faut se souvenir que sur le plan personnel, le David Bowie de cette époque était quelqu’un d’apaisé. Et, père pour la seconde fois, il entendait jouer pleinement ce rôle. En studio, il était ouvert à nos propositions de chansons et, surtout, il tenait à ce qu’on travaille dans les conditions du live, qu’on enregistre les morceaux d’une traite. Et, je le précise car c’est important : on se marrait énormément. Les repas pris ensemble étaient prétextes à de franches parties de rigolade, et on pouvait voir sur son visage qu’il était heureux. Vous savez, quand les gens me demandent d’évoquer cette période, je suis à deux doigts de me pincer pour être sûr que je l’ai vraiment vécue. Lorsque je pense à mes années Bowie, quand on s’envoyait des SMS, des e-mails, j’y crois à peine. Aujourd’hui, il est entré au musée, il n’est plus là et notre relation avec lui se situe à un autre niveau. Mais c’est lui qui nous appelait, personne d’autre : *‘Allô, je vais enregistrer un nouvel album avec Brian Eno, ça te branche de jouer dessus ?’* Euh, attends, il faut que je consulte mon planning *(rires)*. Sincèrement, sa voix me manque et, comme je l’ai déjà dit, j’aurais très bien pu ne plus l’entendre après ‘Black Tie White Noise’. Et tourner avec lui procurait des sensations similaires. Je n’avais pas quinze ans lorsque je l’ai vu, la première fois, sur scène à New York. C’était durant la tournée Isolar 2 de 1978, et c’était tout simplement magique. Dennis Davis, qui habitait dans mon immeuble, était à la batterie et, dès lors, je n’ai eu qu’une seule envie : devenir batteur et me retrouver un jour à sa place. Avec son allure, la musique qu’il jouait, celui que j’ai vu sur les planches du Madison Square Garden, devant ces néons blancs, avait déjà un pied dans le futur. Et donc, avance rapide, je me retrouve à faire de la musique avec ce type. On déconne ensemble. Il me sourit… De mon point de vue, c’est une aventure extraordinaire. Aujourd’hui, tout le monde s’exprime à son sujet. Son histoire a un début et une fin, il y a eu l’exposition ‘David Bowie Is’… Mais moi, j’ai eu l’impression d’être sur des montagnes russes, sauf que tout coulait de source. Des gens qui ne l’ont pas connu croient tout savoir de lui, mais non ! Ils pensent que chez lui tout n’était que calcul, préparation minutieuse, alors que c’était tout le contraire. On ne lisait pas des passages de Nietzsche avant de monter sur scène, on se préparait à être soi-même et tout pouvait arriver ! Je n’étais pas en pâmoison devant lui, notre relation était cool. En fait, alors que tant de gens le voyaient, et le voient encore, comme une icône, le David Bowie que j’ai connu passait son temps à se démystifier. Je n’étais évidemment pas dans sa tête, mais il avait beau avoir ce côté Peter Pan sur les planches, ça s’arrêtait dès qu’il en descendait. Au tournant du siècle, il savait très bien à quoi s’en tenir avec lui-même. À la fois, je n’aurais voulu être à sa place pour rien au monde. Ce poids sur ses épaules, avoir à se justifier constamment… Des gens n’ont jamais cessé de théoriser à son propos et continuent de décortiquer ses personnages en le ramenant constamment à son passé… Quelle blague ! David et Prince sont partis la même année et il y a des jeunes aujourd’hui qui, prenant la mesure de leur talent, se demandent s’ils ont vraiment existé.” ★

Coffret “Brilliant Adventure (1992-2001)” (Warner)

MICK ROCK 1948-2021

Témoin privilégié de la vague glam, mais pas seulement, l'Anglais s'en est allé discrètement. Ce photographe de l'instinct qui capturait l'instant était aussi un homme cultivé, élégant et drôle. Ses clichés lui survivront.

IL EST LE DERNIER. À RESTER DEBOUT. Contre toute attente, des quatre icônes du rock sur la photo que Mick Rock a prise en 1972 à Londres, seul Iggy Pop est encore en vie. Lou Reed ? Parti au souterrain en 2013. Bowie ? Réduit en poussière trois ans plus tard. Marc Bolan (sur le t-shirt de l'Iguane) ? Mortellement accidenté dans une voiture à peine plus grande que lui en 1977. Pas de bol pour l'elfe, la mort d'Elvis, décédé un mois pile avant lui, allait faire de l'ombre à la sienne. Et comme si ça ne suffisait pas, Rock (son vrai nom, ça ne s'invente pas) a canné lui aussi, le 18 novembre dernier, en pleine remontée acide du Covid. La chute d'un géant. Car le bougre était haut. Portait de grandes lunettes fumées. Une chemise en jean délavé. Une belle gueule à peine marquée par le temps, mais en altitude, perchée sur un cou sanglé de foulards. Ex-hippie ayant vécu les grandes heures du psychédélisme anglais. La légende prétend qu'il était devenu le photographe attitré de Ziggy Stardust parce qu'Angie Bowie en pinçait pour les fesses de sa femme. Ce qui est certain, c'est qu'au-delà de cet *English cancan*, Mick Rock était avenant, plus que sympathique et bavard. Amusant en plus. Depuis deux décennies, en conférence, en dédicace, partout où ses photos étaient exposées et là où ses livres se vendaient, le grand bonhomme attirait des grappes et des files d'amateurs de rock marqués (aux sens figuré et propre, on a vu des fans lui demander de signer leurs tatouages, reproductions de ses pochettes de disques) par ses photos hallucinantes.

En rafales

Et comme tous les grands, Rock était d'une modestie tenace. Il aurait préféré mettre le feu au baldaquin plutôt que tirer la couverture à lui. Il était le premier à rappeler que, étudiant à Cambridge (*"l'université n'y accueillait que des types dérangés, comme moi…"*), il était venu à la photo un peu par accident, et que ses premiers appareils, il en était copropriétaire avec des potes. De là, les choses sont allées vite. Après avoir shooté un peu (notamment les Pretty Things, période Twink), Mick Rock a frappé fort et tôt : la pochette de "The Madcap Laughs" de Syd Barrett en 1970. Deux ans plus tard, il se frotte aux strass de David Bowie qu'il commence par interviewer et dont il va, officiellement, immortaliser la période glam. *High glam*. Au concert où Bowie tombe à genoux devant Mick Ronson, lui agrippe les fesses et simule une fellation, c'est Rock qui appuie sur le déclencheur de son appareil, en priant ce bon Eros. D'emblée, Rock et Bowie se sont appréciés et estimés. Pas très étonnant. Les clips de "Life On Mars?" et de "The Jean Genie", réalisés par le premier pour le second, révèlent leur connivence. Dans la foulée, le musicien, secouriste des carrières de ses héros, fait confiance au sex shooter qui signe trois pochettes de disques (dans lesquels le Zig s'implique) mortelles : la sauvage "Raw Power" pour Iggy And The Stooges, la surexposée "Transformer" pour Lou Reed et la surannée "All The Young Dudes" — une collaboration avec George Underwood — pour Mott The Hoople. Deux clichés et une illustration sépia, un brelan d'images fortes, indélébiles, révolutionnaires : des décolletés plongeant vers l'infini des

“J’ai mis des auras en bouteille”

fantasmes du rock des années soixante-dix. Le plus débridé, le plus sombre, le plus chatoyant. Mick Rock dira qu’il ne photographiait pas : “*J’ai mis des auras en bouteille*”. La suite se fera au pas de charge, en rafales. De fil (conducteur) en (talons) aiguille, New York Dolls et Wayne County. Et puis forcément Roxy Music (mais pas T. Rex), Queen (pour qui il sera également vidéaste), Thin Lizzy et les vagues d’après : la punk et la nouvelle. Mick Rock est là. Au concert, backstage, en studio. Blondie (“*Debbie, la Marilyn du rock !*”), Sex Pistols (une des premières images du groupe), Dead Boys, les Ramones, Talking Heads.

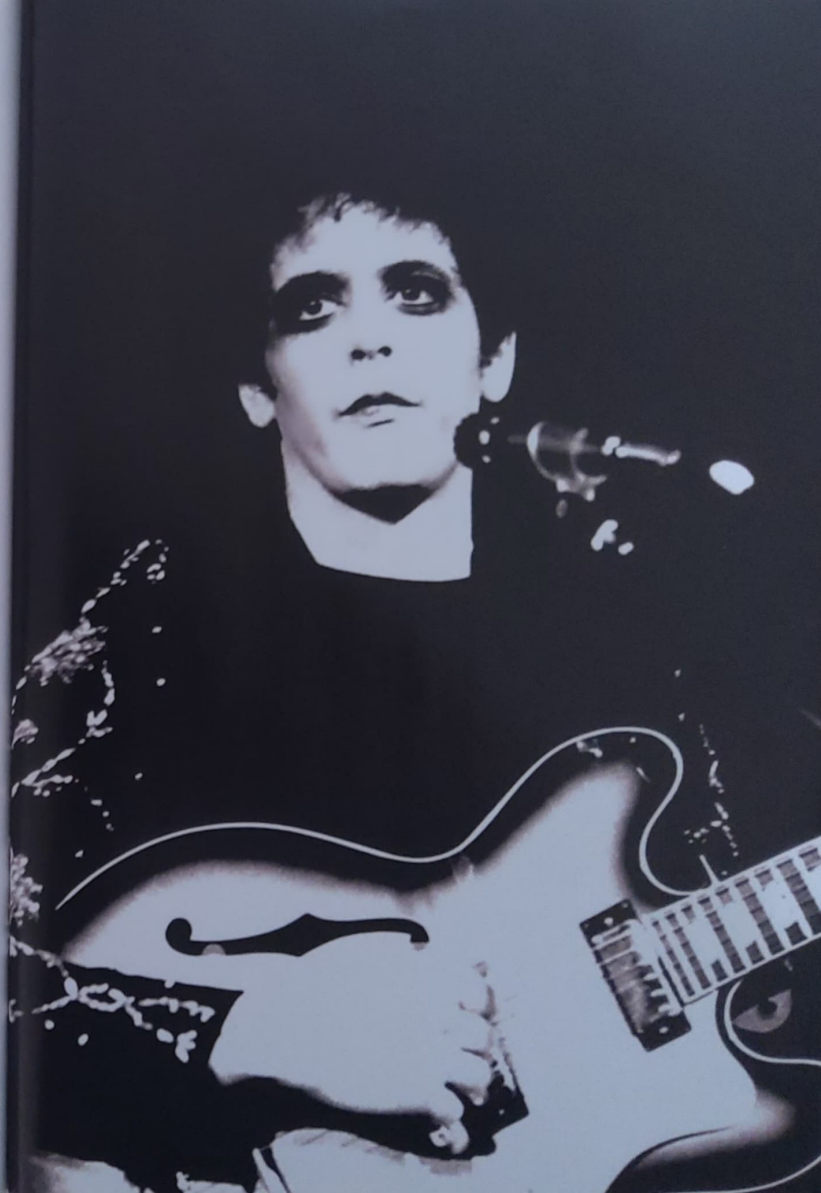
Il n’en loupe aucun. Ils lui doivent tous énormément. Et re-Lou, sans — “Coney Island Baby”, “Rock And Roll Heart”, le génie à répétition — ou avec sa bande : John Cale, Nico. Et d’autres femmes encore, plus sublimées les unes que les autres : Carly Simon, Siouxsie Sioux et la *runaway girl* Joan Jett qui insistait pour qu’on remette une pièce dans le juke-box.

Jour de cristal

Logiquement, avec le temps, Mick Rock a moins photographié et davantage exposé. Toutes les grandes villes lui ont consacré au moins une rétrospective, mais jamais Paris. Il en parlait souvent pourtant, des contacts ont été pris, mais rien ne s’est fait. Il a aussi publié des livres, et les plus beaux, les plus complets (consacrés à Syd Barrett, David Bowie et Lou Reed) et les plus chers sont parus chez Genesis et Taschen. En 2016, Barnaby Clay a réalisé le documentaire “Shot! The Psycho-Spiritual Mantra Of Rock”, puis rappelé aux clients de Netflix l’importance du photographe dans l’imagerie rock. Clay est le mari de Karen O, de Yeah Yeah Yeahs, qui, à l’instar de Bobby Gillespie ou Alex Kapranos, a eu l’honneur d’être prise dans les phares de Mick.

Il se tenait au jus, n’a jamais coupé le cordon. On l’a côtoyé, la dernière fois, à Miami après avoir interviewé Iggy Pop. Un jour de cristal. Il donnait du “*Darling !*” aux proches. On lui a demandé deux de ses photos de Bowie, prises à presque trois décennies d’intervalle, pour les couvertures de “Rainbowman”. Il se disait flatté d’avoir été sollicité. Le monde à l’envers. Il a fait un prix. D’ami. Il fallait que ça se sache. Comme l’a écrit Lou Reed dans sa préface de “A Photographic Report (1969-1980)” : “*On n’achète pas Mick Rock*”. En revanche, on le pleure. ★

PAR JEROME SOLIGNY



Photos Mick Rock

Photo Jacques Aubert - DR

Truffaut veut la faire chanter

JEANNE MOREAU

Si elle a joué dans plus d'une centaine de films, la défunte héroïne de "Jules Et Jim" a aussi enregistré quelques albums. Habituelle lubie de star ? Non, car sa discographie tout juste rééditée contient quelques splendeurs.

PAR PATRICK EUDELINE

JE LE CONNAIS BIEN CE RESTAURANT... En plein Pigalle, juste à coté du fameux "Mansart", la Cloche d'Or accueille jusqu'à cinq heures du matin les noctambules de toujours. C'était "A La Cloche d'Or" ou "Au Pied de Cochon". Pour finir la nuit. Manger pour ceux que cela intéresse, séduire ou ne surtout pas se coucher. Pour les insomniaques et les angoissés. Si aucune affiche ne le rappelle à l'intérieur, ce restaurant traditionnel (son tartare ! son foie gras aux figues ! son île flottante) a accueilli tout le monde, de Nancy Holloway avec son Nino Ferrer, jusqu'aux punks, Stinky Toys, Clash, Asphalt comme Sex Pistols. Oui, de Taxi Girl à François Truffaut et Louis Malle. Jean-Paul Belmondo avec Charles Gérard, comme Philippe Bouvard ou, jadis, le demi-frère Goldman, Mesrine et ses chouettes copains. C'est un sanctuaire aux souvenirs, cette Cloche d'Or. Un peu — beaucoup en fait — du Pigalle éternel. Hélas, même si la bio officielle de l'endroit sur Internet se garde bien de le dire... Il n'y aura jamais, rez-de-chaussée comme premier étage, "A La Cloche d'Or", aucune photographie de l'ange absolu des lieux. Celui qui le hante vraiment. Fondé par le père de Jeanne Moreau, l'endroit n'a jamais accueilli sa fille... Et pour cause ! Dès que le succès est venu, pour ne pas y foutre les pieds, elle était prête à se fâcher avec tout un chacun. Amis acteurs, Miles Davis, Louis Malle comme William Friedkin. Le lieu était pourtant un classique absolu des après-tournages. Une quasi-cantine pour ce François Truffaut obsédé de Pigalle, par exemple. Mais comment aurait-elle pu pardonner ? Sa mère était danseuse — aux "Folies Bergère" ! Avec Joséphine Baker ! —, son père, auvergnat, bougnat de pure souche et donc, tenait la Cloche d'Or. Pour une actrice, le background pouvait sembler après tout rêvé. Hélas. L'enfant de la balle dut apprendre le théâtre et les planches en cachette. Son père ne voulait pas en entendre parler... De toute façon, tu es bien trop moche ! La mère de Brigitte Bardot disait la même chose à sa fille.

Elle grandit à Vichy. Vichy, ses jardins, sa fontaine, son casino. Mais, bon... Et puis — coup de chance ou du destin —, ses parents montent à Paris ouvrir la Cloche d'Or. Elle a treize ou quatorze ans. La guerre se termine bientôt. Paris pétille dans la grisaille générale, danse le bop, rêve de cinéma et d'Amérique. En cachette, baby Jeanne descend à Saint-Germain-des-Prés (c'est direct en métro, Pigalle/ Sèvres-Babylone et retour. Je l'ai assez fait en sens inverse : je vois la gamine encore ingrate, assise sur les sièges cannelés d'alors, en jupe écossaise et pull marine). En cachette, elle prend des cours de théâtre, donc. En piquant, la nuit, quelques billets dans la caisse. Son vieux ne mérite pas mieux. *Fouchtra !* C'est pratique pour cela, le petit commerce. Une enfance marquée par la guerre, et puis Saint-Germain-des-Prés en rêve adolescent... Comme Serge Gainsbourg, Jean Yanne et tous les autres : elle est de cette exacte génération. C'est cela qui fit d'elle l'actrice la plus originale des années cinquante, la grande chanteuse, l'inoubliable d' "Ascenseur Pour L'Échafaud" ou de "La Baie Des Anges", ou du "Tourbillon". C'est dit, comme Juliette Gréco ou Brigitte Bardot, Jeanne Moreau se devait d'être unique.

Sa voix devient trop celle de la fumeuse qu'elle n'a jamais cessé d'être

Une actrice en France, c'est Martine Carol ! Et avant elle, Madeleine Sologne ou Ginette Garcin. Des jolies filles alanguies, des garces de théâtre. Toutes issues du *classique*. A la Louis Jouvet. Jeanne Moreau, a priori, c'est le même background. En 1947, elle entre même au Conservatoire. Ses premiers rôles ? Des utilités, des servantes, des prostituées. Ce qu'on lui trouve : *"Elle n'a pas le physique"* pour les grandes héroïnes du répertoire. Mais elle en finira avec tout cela. Les rôles s'enchaînent. Au point que son père la remarque sur une affiche. Furieux, le marchand d'andouillettes la vire de la maison familiale. Elle s'en fout quelque peu. Elle est désormais pensionnaire à la Comédie Française. Ce qui n'est pas rien. Et en 1950, déjà, c'est la couverture de Paris Match pour son rôle dans "Les Caves Du Vatican" d'André Gide. Elle rejoint alors le fort chic et mode Théâtre national populaire de Jean Vilar. Le must en ce temps. Voilà, elle a la carte. Mais la consécration, c'est le cinéma bien sûr ! Elle attend son heure. Et c'est enfin "Touchez Pas Au Grisbi" de Jacques Becker. Et puis une éblouissante "Reine Margot". Elle tourne avec Gérard Philipe. Mais surtout... grâce à Louis Malle et Roger Nimier, elle joue dans "Les Amants". Un rôle moderne, ô combien. En 1956. Elle choque... Et d'une manière plus *intellectuelle* que Brigitte Bardot dans "Et Dieu... Créa La Femme". Deux femmes différentes. Deux femmes libres. Elle se marie une première fois, enfante. Mais comme Bardot, elle ose confier : *"Cet enfant n'était pas désiré. Il m'ennuie profondément"*. Scandale. Mais les chefs-d'œuvre s'enchaînent. Pour Joseph Losey, Roger Vadim, Marguerite Duras, Peter Brook, Michelangelo Antonioni, Orson Welles... "Ascenseur Pour L'Echafaud", "Moderato Cantabile", "La Nuit". Trop pour les nommer. Elle enfonce ainsi la porte des sixties. Toutes les délurées à venir, les garces, les méchantes — de Françoise Dorléac à Bernadette Lafont, jusqu'à Mireille Darc — peuvent brûler l'écran à sa suite. Le monde change. De plus, elle sait enfin jouer avec son physique. "La Baie Des Anges" de Jacques Demy est un bijou absolu où elle apparaît en immortelle platine, accro au jeu et à l'argent. Comme Françoise Sagan, en somme.

Elle n'a encore rien vu. "Jules Et Jim" l'attend. Pour son insolent chef-d'œuvre, Truffaut veut la faire chanter. Ce qu'elle fait, en fait, depuis le tout début. Elle a même sorti dans les fifties "L'Amour S'en Vient, L'Amour S'en Va". Sur la pochette, une gamine. Avec des cheveux à la Jean Seberg dans "A Bout De Souffle", et déjà une cigarette au bec. Chanteuse, en modeste, elle adore ça mais ne se reconnaît pas la patte nécessaire. Et pourtant ! "Jules Et Jim" donc. A ses côtés à la guitare en bois, capodastre et deux accords paresseux (SOL et RE), l'auteur de la merveille : Serge Reggiani. "Le Tourbillon" apparaît dans le film. Rien qu'une séquence comme en passant... Comme Catherine Deneuve et Johnny Hallyday, tiens ! Pour "Retiens La Nuit". Jacques Canetti, le producteur des producteurs de chanson française, ne s'y trompe pas et veut sortir le disque immédiatement. Un tube. Un vrai. Façon "Tous Les Garçons Et Les Filles" ou "La Plus Belle Pour Aller Danser". Un machin imparable. Il n'y a pas grand-chose pourtant. Un arpège inaudible derrière un filet de voix. Ce n'est pas une chanteuse de jazz ou de blues, non, comme peuvent l'être Sarah Vaughan, Janis Joplin... Ou Aretha Franklin. Mais tout est dans la nuance et le dit. Comme Brigitte Bardot, France Gall, Jane Birkin, Françoise Hardy, Barbara peut-être. A l'étranger, on pense à Helen Merrill, Julie London, Peggy Lee : ce ne sont pas là des chanteuses à voix. Elles sont mieux encore. Parce que, après tout, les chanteuses à voix, d'Etta James à Céline Dion ou Lara Fabian (oui, je sais. Je fais exprès), ce n'est pas ce qui manque. Elle, mine de rien, chante plus juste que n'importe qui et swingue ; diaboliquement en place, mais sans jamais en avoir l'air. C'est ça, Jeanne Moreau. Trois ans auparavant, Gainsbourg a sorti son amer chef-d'œuvre. Un disque de jazz, exigeant, encore un, coécrit avec Elek Bacsik : le trop bien nommé : "Confidentiel" s'est peu vendu. Serge rêve désormais de pancouilles sonnantes et trébuchantes avec Claude François ou Dick Rivers. Mais l'amère merveille a fasciné Jeanne. Elek Bacsik, le cosmopolite, a joué avec les plus grands, tutoie Dizzy Gillespie et a même bien vendu son "Blue Rondo A La Turk". Pour Jeanne, il est désormais l'homme à la guitare. Avec elle, il fait "Le Blues Indolent". Tout un second album. Que demander de plus ? Une orchestration jazzy (cet orgue Hammond !), une mélodie bluesy, la guitare d'Elek et la voix de Jeanne. Ce deuxième album enfumé est sans doute son meilleur. Mais tout cela n'aura pas de suite. Ou guère ? Quelques chansons pour un film, deci de-là. "Les Chansons De Clarisse" en 1968 d'après un roman d'Elsa Triolet, et l'excellent "Jeanne Chante Jeanne" en 1970, où ses textes semblent irréprochables ("On Dit Que Je Ne Suis Pas Sage" et sa flûte indienne défoncée). Rien de tout cela ne rencontre de puissant écho. Et puis, c'est à peu près tout. Jeanne tourne trop. Jeanne, aussi, aime trop. Jeanne n'a pas le temps. C'est qu'elle enchaîne les classiques et les chefs-d'œuvre. "La Mariée Etait En Noir", "Viva Maria !", "Le Journal D'Une Femme De Chambre", que sais-je... "Les Valseuses" ? Du Techiné. Du Fassbinder. Il faudra attendre 1975 et "India Song". La mélodie de Carlos Alessio est imparable, Marguerite Duras, elle, est en trop. Sur "Rumba Des Iles", elle insupporte. Mais c'est un classique. Que Canetti fait suivre en 1981... d'un album avec des textes de Norge, poète et belge ("Chanson A Tuer", "La Peur"). Elégant. Mais sa voix devient par trop celle de la fumeuse qu'elle n'a jamais cessé d'être. A la cave ! Plus tard le duo avec Etienne Daho sur du Genet — "Le Condamné A Mort" — signe la fin.

Et puis Jeanne a d'autres priorités. Elle ne va plus très bien, en vérité. Elle devrait être plus qu'à l'aise. Elle est quasi à la rue. Comme si son personnage de "La Baie Des Anges" l'avait rattrapé. Une fable façon cigale et fourmi. Elle sera sauvée par sa très proche Josée Dayan. Et par un tardif César pour "La Vieille Qui Marche Sur L'Eau". Elle meurt en 2017. A Paris, bien sûr. Sort pour Noël l'intégrale de la Jeanne chez Universal. Un coffret de dix CD et deux DVD. Avec l'émission de Jean-Christophe Averty, celle de Denise Glaser, le portrait de François Reichenbach... Entre autres précisités sixties. Et puis bien sûr, la discographie originale, des inédits, des prises alternatives. Bref, une intégrale en jaune avec une Jeanne en blonde, intitulée sobrement "Je Suis Vous Tous Qui M'Ecoutez". Evidemment. ★

BONUS TRACK

L'émission musicale Bonus Track permet de découvrir tous les secrets de vos titres préférés. Grâce à des histoires parfois méconnues et des anecdotes, vous n'écouterez plus jamais ces tubes planétaires de la même façon.

ÉRIC JEAN-JEAN
DU LUNDI AU JEUDI
21H00 | 22H00
RTL
Retrouvez 2 fois par mois une émission spéciale de BONUS TRACK en partenariat avec rock&folk et la participation du journaliste Jérôme Soligny
RTL.FR

Des gosses de seulement dix-sept ans

Geese

"PROJECTOR"

PARTISAN RECORDS/ PIAS

Désignons l'océan Atlantique comme le filet. D'un côté les USA, de l'autre le Royaume-Uni. Les fonds de court respectif sont la Californie à gauche, l'Ecosse à droite. On joue son revers dans le Midwest, on lobe en Irlande et on monte au filet à New York. Voilà : l'histoire du rock pourrait s'écrire comme un match de tennis entre l'ancienne colonie et la toujours monarchie, deux peuples et deux pays qui se parlent par groupe interposé depuis presque soixante-dix ans. Dernier épisode de cette série de soixante-sept saisons, Geese. Parce que Geese est la dernière réponse américaine à une scène anglaise. Parce que Geese est composé de cinq garçons de Brooklyn s'étant emparés du revival post-punk britannique avec la ferme intention *"de le faire marcher"*. Les signes sont multiples : une arrivée subite dans le paysage, une signature express chez Partisan Records, maison des Fontaines DC, Idles, Cigarette After Sex — soit les quelques trucs qui marchent aujourd'hui — et un premier album produit et enregistré par des gosses de seulement dix-sept ans, supervisé par le mixage du parrain de la scène, Dan Carey. "Projector" donc, où, comme chantait Lou Reed, l'absurde côtoie le vulgaire. Ça commence comme cela : "Rain Dance", morceaux post-punk façon Omni, guitare carillonnante, jeune chanteur avec de la morgue, break à mesures impaires, solo en canons, urgent, déstructuré, blablabla. Mais la production ? Enorme. Difficile de croire qu'ils ont enregistré ça seuls ! Et surtout chez eux ! Ce son extrêmement clair, hi-fi, gonflé ? Deuxième morceau, "Low Era", et la messe est déjà dite. Un tube. De rock. Calibré pour les radios. Façon 2005. Les couplets avec seulement basse/ batterie, la voix de tête, les refrains "entraînants", le solo qui monte et la fin soudaine qui meurt dans la reverb. Aïe aïe aïe. Vraiment putassier, vraiment américain. Quand on aime ça, quel bonheur. Deuxième narration de l'histoire du rock : la guerre des générations. Cette musique a besoin d'attirer la nouvelle. Et Geese, avec ses gros filets, pourrait nous pêcher une bonne poignée de nouveaux groupes. Black Midi était là pour donner des idées, Geese fera les concessions. Sacrifice des jeunes oies sur l'autel de la réussite. Troisième morceau, "Fantasies/ Survival". C'est simple, on dirait les Strokes de la première période. Voilà, on a compris : ces cinq-là ne vont reculer devant rien. Ni les ballades taillées pour des boums — "First World Warrior" — ni l'autre single avec une introduction aussi mauvaise qu'un morceau des The Killers — "Disco". Il y a des moments où l'on a envie de débrancher la chaîne — le refrain de "Bottle" —, d'autres où l'on veut monter le son — "Projector". C'est un premier album bordélique, inégal, un peu illisible et réjouissant. Comme peuvent l'être des gosses. De dix-sept ans. Ils n'avaient même pas fait une douzaine de concerts avant la sortie de leur album. Ils aiment le prog et le post punk. Le confinement leur a permis de se mettre au travail. Ils ont aujourd'hui entre dix-neuf et vingt ans. Le chanteur est déprimé, le guitariste, arrivé il y a huit mois seulement, non binaire. La légende est-elle en marche ? Ils ont tout ce qu'il faut pour. *"L'essentiel, ce n'est pas d'être le premier, mais le deuxième"*, disait David Bowie. C'est aussi de partir à point ajoutait La Fontaine.

THOMAS E. FLORIN

PISTE AUX ÉTOILES INCONTOURNABLE EXCELLENT CONVAINCANT POSSIBLE DANS TES RÊVES

Disques classic rock

Neil Young

"Barn"

WARNER

Un an après la surprise "Homegrown", album inédit arraché aux années 1970, et deux ans après "Colorado", marquant le retour de Crazy Horse, son légendaire backing-band, le Loner persiste, et signe "Barn", collection de dix chansons, impeccablement troussées et arrangées ; ce qui, à soixante-seize ans, n'est pas si mal. Passé l'évocation bucolique du passage des saisons, depuis une maison au bord d'un lac, assortie de celle du *"vent dans les cheveux"* de la bien-aimée et des *"étoiles qui se penchent sur nous pour voir si tout va bien"*, c'est du monde comme il va bien mal que Neil Young, rescapé d'un AVC et qui ne reconnaît plus rien, nous entretient. Le folk du *"bon vieux temps"*, traversé d'accordéon, d'harmonica, de pedal-steel et de piano honky-tonk,

fait alors place à des guitares lancinantes, déchirées ou gondolantes, telles des signaux de détresse adressés au ciel, puis de franches déflagrations de colère à l'encontre de ceux qui nous ont *"vendu le changement"*, nous laissant récolter en retour *"des incendies et des inondations"* et qui, sous prétexte de lutter contre une pandémie, en profitent pour *"nous contrôler et voler nos pensées"*. Faut-il acheter ce CD ? Oui, car si la parenthèse avec le groupe Promise Of The Real n'était pas indigne, retrouver Neil Young avec Nils Lofgren, Billy Talbot et Ralph Molina pour la quatorzième fois depuis 1969 fait toujours plaisir, d'autant qu'ils sont parmi les derniers à jouer ce country-rock brinquebalant et étrangement attachant depuis que les Rolling Stones ont perdu Charlie Watts ; voire les seuls, sans doute, à chanter encore pour *"ceux qui se sont perdus"* et à nous enjoindre, au risque assumé du ridicule, à *"ne pas oublier l'amour"*.

●●●●

ERIC DAHAN

Chuck Berry

"Live From Blueberry Hill"

DUAL TONE

Originaire de St-Louis, Missouri, Chuck Berry (1926-2017) reste fidèle à cette ville où il compte de nombreux supporters dont Joe Edwards, patron d'un cabaret, le Blueberry Hill et son annexe, la Duck Room, nom qui fait référence au célèbre pas du canard *(duck walk)*, manière originale qu'a Chuck Berry de traverser la scène. Il s'y produit deux cent neuf fois, parfois rejoint par des partenaires historiques, le pianiste Johnnie Johnson, le guitariste Billy Peek (qui avait convaincu les fans français lors d'un Olympia mémorable)… Un groupe se stabilise avec Robert Lohr (piano), Jimmy Marsala (basse), Keith Robinson (batterie) et deux enfants Berry, Charles (guitare), Ingrid (harmonica). Des enregistrements effectués entre juillet 2005 et janvier 2006 constituent ce témoignage posthume. Comme Bob Dylan, Chuck Berry ne se gêne pas pour torturer ses œuvres que souvent le public ne reconnaît que grâce à des bribes de paroles. Heureusement, celles de "Roll Over Beethoven", "Sweet Little Sixteen" ou "Johnny B. Goode" sont solidement ancrées dans la culture populaire. Sur scène, introductions, tonalités, mélodies, rythmes se transforment suivant l'humeur du moment. Habitués aux détours et surprises du maître,

à son humour insolent, ses accompagnateurs, imperturbables, lui fournissent un cadre suffisamment lisse pour que sa fantaisie s'exprime librement. Convoquées, "Carol", "Little Queenie" et "Nadine" défilent toujours pimpantes. Voisinant avec "Rock And Roll Music", "Let It Rock" ou "Around And Around", odes au genre devenus des hymnes, "Mean Old World" d'après T-Bone Walker et "Bio", où Chuck Berry évoque ses premières années, mettent en évidence les racines blues de ce rocker génial.

●●●●½

JEAN-WILLIAM THOURY

Various artists

"Highway Butterfly – The Songs Of Neal Casal"

NEAL CASAL MUSIC FOUNDATION

L'annonce de ce projet, peu de temps après la disparition de Neal Casal, en août 2019, mit un peu de baume au cœur. Rarement avait-on réuni tel casting pour un album-hommage, indication, au passage, du fossé entre la notoriété de Casal, relativement faible, et la reconnaissance, massive, dont il jouissait auprès de ses pairs. Aujourd'hui finalisée, la chose fait davantage que tenir ses promesses : "Highway Butterfly" est une invitation à repenser la place d'une œuvre riche à bien des égards. Comme le montre la liste des protagonistes, Casal évoluait à la confluence de plusieurs mondes — americana, jambands, un zeste de psychédélisme, un autre de soul. Ses chansons, mélancoliques, sensibles,

pudiques, témoignent avant tout d'un art de l'écriture : mélodiste éminemment subtil, Casal, comme tous ceux qui brillent dans cet exercice (la mélodie), troussait des merveilles de refrains, bien sûr, mais surtout de ponts, souvent déchirants. Voir celui de "Grand Island", magnifiquement chanté ici par Courtney Jaye. On retrouve nombre de ses compagnons de route, les membres du Chris Robinson Brotherhood (à la notable exception de leur leader…), de Hard Working Americans, de Hazy Malaze, de Beachwood Sparks, les musiciens de ses albums solos, d'autres qu'il accompagna, et des figures tutélaires (Phil Lesh et Bob Weir, ce dernier pour une version tout en délicatesse de "Time And Trouble"). Quelques invités inattendus, aussi, comme J Mascis, Norah Jones (via Puss'N Boots), ou Warren Haynes, dont la reprise de "Free To Go" coupera la respiration des plus endurcis. Au milieu du troisième CD, difficile de ne pas être saisi par les paroles de "These Days With You" : "So Long May You Run/ May Your Song Be Sung/ And May You Never Go/ Before Your Time Has Come". Si seulement.

●●●●

BERTRAND BOUARD

Excitements

"Keepin' On"

SATELITE K

Formés à Barcelone en 2010, les Excitements s'adonnent au style R'n'B/ soul tel que pratiqué dans les années 1960. Ils doivent leur bonne réputation à des prestations scéniques pleines d'entrain, six simples (label Penniman, clin d'œil à Little Richard ?) et les albums "The Excitements", "Sometimes Too Much Ain't Enough" et "Breaking The Rule" (2011-2016). Après une pause, ils reviennent avec une nouvelle chanteuse, la Franco-Somalienne Kissia San (remplaçant Koko Jean Davis). Toujours menés par Adrià Gual (guitare rythmique) et Marc Tena (claviers), les Excitements reçoivent ici l'aide de Neal Sugarman (Daptone), coproducteur du disque, et de James Graham (Hannah Williams & The Affirmations), signataire de sept des quatorze titres. Albert Greenlight (guitare solo) est mis à l'honneur dans "The Crab", chaleureux instrumental dans l'esprit MG's/ Meters. La bonne entente entre les soufflants — Martí Carrasco (ténor), Carlos Santos (baryton) —, et la rythmique — Alvaro Taborda (basse), Marc Gòmez (batterie) —, permet à Kissia San de s'exprimer pleinement. A l'aise dans les pièces au rythme soutenu ("Walk That Bridge", "The Well Runs Dry"), hargneuse quand le propos l'exige ("Carry On"),

elle convainc particulièrement dans les chansons demandant un supplément d'émotion, "On My Way", "Wait For Me" ou, tentative réussie de southern soul, le déchirant "Just Loving You" et son irrésistible crescendo. Un savoir-faire consolidé par des années de pratique permet aux Excitements de jouer une musique dont ils savent pertinemment que l'âge d'or est passé depuis cinq décennies mais à laquelle ils offrent une fraîcheur nouvelle grâce à leur sincérité enthousiaste.

●●●

JEAN-WILLIAM THOURY

Michael Hurley

"The Time Of The Foxgloves"

NO QUARTER/ MODULOR

Michael Hurley est un original absolu. Un *maverick*, comme disent ses compatriotes, mot qui implique une certaine solitude. Disons que c'est un secret bien gardé. Il aura quatre-vingts ans quand sortira cet album, son premier en douze ans, mais ce n'est pas un nom établi de la musique américaine, même s'il est apparu à Greenwich Village en même temps que les *usual suspects* — son premier disque, "First Songs", est sorti en 1964 ! De quelle musique parle-t-on, d'ailleurs ? Les critiques ont été obligés d'inventer des noms : outsider folk, freak folk… Rien que pour lui ! Pourtant, pour certains artistes, et non des moindres, c'est un héros. Des gens comme Cat Power, Yo La Tengo et Cass McCombs, qui ont repris

ses chansons, mais aussi Jesse Colin Young ou Devendra Banhart, qui l'ont signé sur leurs labels pour qu'il puisse sortir ses disques foutraques et géniaux. A côté des productions de Hurley, celles de Jonathan Richman, c'est du Phil Spector. Ce dernier album ne déroge pas à la règle, rempli de chansons formidables enregistrées sur un coin de table, seul ou avec ses amis. Ça racle, ça gratte… Avec de vrais moments de grâce, quand des instruments aussi inattendus que la clarinette basse, le violon ou la guitare acoustique slide se marient magiquement, comme sur la superbe "Are You Here For The Festival" d'ouverture. Une chanson plus arrangée qu'à l'habitude, parfaite pour entrer dans cet univers brinquebalant, lumineux et terriblement attachant. Sur un autre titre, on retrouve la voix étrange de Josephine Foster, et ce n'est pas une surprise. Ces gens sont de vrais originaux, pas des poseurs faisant semblant pour se faire remarquer. Outsider du mois.

●●●

STAN CUESTA

The Wild Feathers

"Alvarado"

NEW WEST

Quatre hommes attablés dans un bar aux murs lambrissés en regardent un cinquième en train de se verser un verre de bière. T-shirts, casquettes, barbes, quelques tatouages, des lunettes de soleil. La photo d'intérieur du quatrième album des Wild Feathers ne ment pas, comme dirait l'autre : douze chansons d'une Amérique rustique, sans prétention. Basé à Nashville, le groupe s'est formé voici dix ans autour de trois chanteurs-songwriters : Joel King, Ricky Young et Taylor Burns. Lesquels écrivent séparément, par paire ou en trio, et savent ciseler intro, couplet, pré-refrain, etc. Leur terrain de jeu est celui d'un country-rock mélodique, parfois résolument rock ("Side Street Shakedown"), ou ouvertement country ("Out On The Road"), mais le plus souvent entre les deux. Deux excellents titres ouvrent et referment ce disque, "Alvarado", parfaite *road song* de virée nocturne, et "Another Sunny Day", au diapason de son titre. De jolis solos de guitare ici et là, quelques tourbillons d'orgue, une section rythmique qui met la chanson en valeur comme il se doit. Si le groupe s'est formé dans une volonté de marcher sur les traces de CSN&Y ou du Band, c'est plutôt les Eagles que les Wild Feathers évoquent.

Pour le meilleur (les morceaux précités, plus "Top Of The World", "Off Your Shoulders"), mais aussi, parfois, pour une propension à la mélodie un tantinet FM ("Over The Edge", morceau sur les tensions raciales aux Etats-Unis qui ne convainc pas tout à fait, "Long Shot", "Flashback", trois titres de Joel King). Parmi leurs contemporains, on les rangera pas très loin des Dawes ou de Beachwood Sparks, autres héritiers d'une americana finement ouvragée, qui, à défaut de renverser les tables (de la loi), donnent envie de s'y installer et de siroter une bière dans un bar lambrissé.

●●●½

BERTRAND BOUARD

L'ALBUM INÉDIT DE
DAVID BOWIE
INCLUS :"YOU'VE GOT THE HABIT OF LEAVING" & "SHADOW MAN"

TOY:BOX
EN ÉDITION 3CD, 6 VINYLES (25 CM) ET DIGITAL

Inclus :

• L'album « Toy »

• Des mixes alternatifs, des faces-B (versions du premier single de David Bowie, 'Liza Jane', et de 'In the heat of the morning' de 1967), des mixages ultérieurs de Tony Visconti et la 'Tibet version' de 'Silly Boy Blue' avec Philip Glass au piano et Moby à la guitare.

• Des mixes "unplugged & somewhat slightly electric" de treize titres de Toy.

SORTIE LE 7 JANVIER
WWW.DAVIDBOWIE.COM

GROOVE ! PRODUCTION PRÉSENTE

THE KINGS OF DISCO FUNK

TOURNÉE JUIN 2022

KOOL & the GANG

EARTH WIND & FIRE

EXPERIENCE FEAT AL MCKAY

THE JACKSONS

TF1 rockfolk RFM

Disques pop rock

Asia Argento

"Music From My Bed"

ARMONIA RECORDS/ HIGH GRADE

Drôle de disque que ce LP d'Asia Argento, qui vient par ailleurs de sortir une autobiographie au lance-flammes où elle carbonise de nombreux collègues de l'industrie cinématographique sans omettre de les nommer. Sous une couverture intime, qui illustre le titre à la perfection, treize morceaux majoritairement chantés en italien et produits par Holly (Miguel Oliveira de son vrai nom), résultat d'un confinement dû non pas au virus qui a dominé les charts mondiaux en 2020 et 2021 mais à un accident qui lui a brisé la jambe et l'a obligé à rester dans sa chambre. Si "Venerdì" (featuring Luca D'Aversa) sonne hip-hop old school avec ses scratches qui semblent enregistrés en 1995, "Me Potevi Sparà" semble plutôt techno, tandis que "Love Me Obscene"

est une composition nostalgique électronique. DJ Gruff, présent sur trois morceaux, coécrit l'étrange "The Exterminating Angel", dont le tempo répétitif est surmonté d'un texte qui démarre avec les lignes : *"Papa vendait des fourrures/ Et maman a sombré dans la dépression"*, ce qui surprend quand on sait qu'Asia est la fille du réalisateur Dario Argento et de l'actrice Daria Nicolodi. Parmi les meilleurs titres, on trouve ce "Super Natural" à la rythmique liquide et entêtante, synthétique et fluide. Tout n'est pas au niveau, et il aurait fallu qu'un producteur exigeant pousse Asia dans ses retranchements. Vers la fin du disque, "Forte Come La Morte", techno rock rehaussé par la voix de Young Signorino, révèle la punk qui sommeille en Asia, et "Te Possino", featuring Vera Gemma, fait dans la chanson populaire à boire. "My A", ballade sans beat, dévoile une fragilité touchante qu'on aurait aimée plus présente sur cet album puzzle qui part dans tous les sens.

○○○

OLIVIER CACHIN

Neal Francis

"In Plain Sight"

ATO/ PIAS

Après avoir enregistré en 2019 un remarquable premier album teinté d'influences jazz et R&B façon New Orleans ("Changes"), le chanteur et pianiste prodige Neal Francis revient avec un album de rupture où il soigne son tourment dans le groove. Sans domicile après sa séparation, le musicien a trouvé refuge dans le presbytère d'une église de Chicago et a choisi ce site pour y enregistrer l'album — ce qu'on n'a aucun mal à croire à l'écoute de le reverb naturelle présente sur chaque note de piano — en compagnie d'un groupe de musiciens qui impressionnent par leur virtuosité. Si Francis se réclame du ragtime et du gospel, il livre ici un album de pop comme on l'envisageait en 1974. L'ouverture "Alameda Apartment", avec son piano primesautier, ses synthés space et sa production emphatique, donne le ton de l'album à suivre et rappelle les belles heures du soft-rock rêveur, quelque part entre les mille-feuilles pop d'Electric Light Orchestra et les big bands de Leon Russell. Avec son piano funky, son orgue en contrepoint et sa métaphore sur les emmerdes qui tombent comme la pluie, "Can't Stop The Rain" sonne comme un inédit de Dr. John et a tout d'un tube en puissance. Il y a quelque chose d'aventureux

dans la pop de Neal Francis, avec sa production sophistiquée d'un autre temps qui tient plus de Toto que d'Allen Toussaint ("Prometheus"). On est dans une recherche de spiritualité, une quête du beau et du lumineux. La machine de Neal Francis a dans le moteur des rythmes funk rétrofuturistes ("BNVL"), des chansons soul-pop mélancoliques ("Asleep") et des envolées planantes presque floydiennes ("Sentimental Garbage") qui font de ce "In Plain Sight" une belle réussite.

○○○1/2

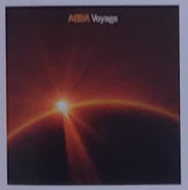
ERIC DELSART

Abba

"Voyage"

POLAR/ POLYDOR/ UNIVERSAL

Pour les vieux boxeurs, il y a parfois le combat de trop, celui qui laisse un goût de défaite malgré une carrière flamboyante. "Voyage" sera-t-il l'album de trop pour les quatre Suédois d'Abba dont la brève carrière, sept ans et huit albums studio de 1974 à 1981, a marqué au fer rouge les pop charts du monde entier ? Ce court recueil (trente-sept minutes) de dix chansons s'ouvre avec "I Still Have Faith In You", au titre en forme de prophétie autoréalisatrice, nouvel arrangement d'un instrumental écrit en 2015 par Benny Andersson. Ce single un peu pompeux, qui se réveille au bout de deux minutes pour s'achever en pudding trop sucré, peine à convaincre. Pourtant, il donne le ton de l'album, largement dominé par les slows à l'ancienne.



Un peu plus dynamique, "Don't Shut Me Down", sorti en single (à ce jour quatre titres ont été extraits de l'album), tient la route. Et si "Just A Notion" sonne à l'ancienne, c'est parce qu'il s'agit d'une chute de l'album "Voulez-Vous", avec les vocaux originaux de 1978 enrobés d'une nouvelle instrumentation. La chorale enfantine apporte une touche gnangnan à "Little Things", chanson de Noël en forme de hold-up sentimental. "When You Dance With Me", entre bourrée électronique et chansonnette à la rythmique monolithique, semble surgi des années 1970, comme un "Mull Of Kintyre" encore plus balourd que le hit régressif de Paul McCartney. "Keep An Eye On Dan", le récit d'un couple séparé et de leur fils en garde partagée, retrouve un peu de la brillance d'antan, malgré un synthé discordant. Bref, un come-back prétexte pour justifier les prochains concerts de leurs (jeunes) avatars de 1979. *Fun Fact* : les vingt-quatre portraits des quatre Abba sont réalisés par ILM, le studio de George Lucas.

○○

OLIVIER CACHIN

Can

"Live In Brighton 1975"

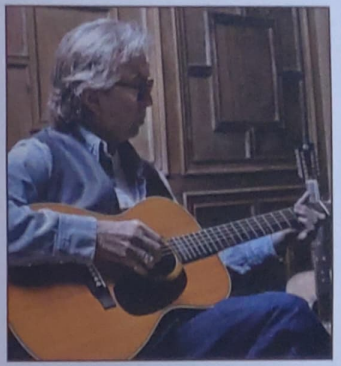
MUTE/ PIAS

Commencée par une dizaine de dates françaises, la tournée de 1975 passe par l'Allemagne et par l'Angleterre où Can vient de signer avec Virgin. Le 19 novembre, sans le chanteur Damo Suzuki parti fin 1973, Michael Karoli (guitares, chant), Irmin Schmidt (claviers), Jaki Liebezeit (percussions) et Holger Czukay (basse) se produisent à l'université du Sussex, à Brighton. Ce concert a lieu peu de temps après la sortie de "Landed" en septembre, "Vernal Equinox", mais il s'inscrit surtout dans la continuité de "Soon Over Babaluma" (1974), "Dizzy Dizzy", "Splash", et de titres plus anciens tels que "Vitamin C", "Bel Air", auxquels se rajoutent des morceaux inédits. Les versions de "Vernal Equinox" et "Dizzy Dizzy" étaient déjà parues en 1998 sur la compilation "Can Box". Après "Live In Stuttgart 1975" en mai, "Live In Brighton 1975" est le deuxième album supervisé par Irmin Schmidt, le dernier survivant, et le producteur ingénieur du son René Tinner. Les morceaux ont perdu leur intitulé, et portent un simple numéro de un à sept, de "Eins" à "Sieben". Premier constat, les bandes ont parfaitement été remises en état et remasterisées pour offrir un son d'une incroyable qualité. La puissance des rythmes imprimés par les percussions forme

le socle des sept plages essentiellement instrumentales, que les tempos soient rapides ou ralentis, "Fünf". Avec le soutien de Holger Czukay, Jaki Liebezeit est au sommet de son art, s'affirmant une nouvelle fois comme un des très grands batteurs de rock tous styles confondus. La guitare de Michael Karoli et l'orgue d'Irmin Schmidt peuvent alors s'exprimer pleinement dans des improvisations inventives, "Drei", "Vier", "Sechs", "Sieben", tout au long des quatre-vingt-dix minutes. Un parfait complément à la production studio.

○○○○

PHILIPPE THIEYRE



ERIC CLAPTON

THE LADY IN THE BALCONY: LOCKDOWN SESSIONS

Nouvel unplugged ! Un des concerts les plus intimes et authentiques de la carrière d'Eric Clapton.

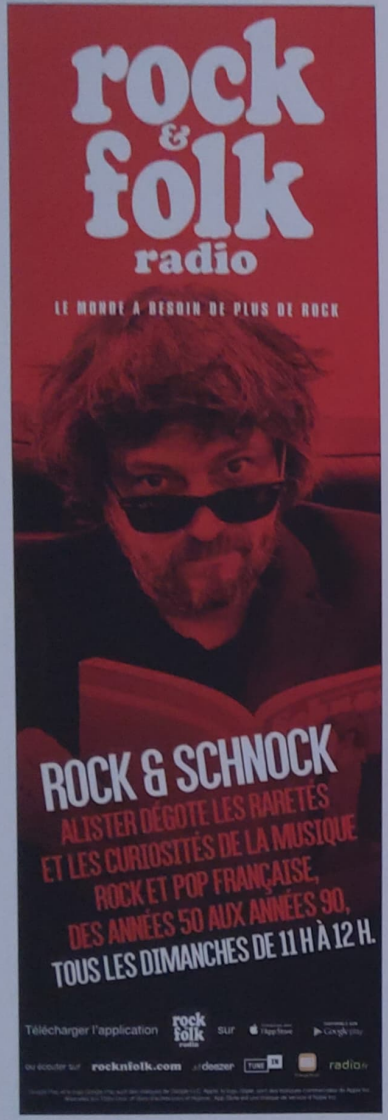
17 titres en acoustique avec Nathan East (basse et chœurs), Steve Gadd (batterie) et Chris Stainton (claviers), enregistrés en février 2021 dans le cadre feutré d'un manoir anglais.

Inclus *Layla, Black Magic Woman, Tears in Heaven*…

Déjà disponible en physique et en digital.
Disponible en 4K UHD & Blu-ray / Son Dolby Atmos.

www.ericclapton.com
www.wheresetc.com
www.mercurystudios.co

rockfolk RTL2



Disques pop rock

Adele
"30"
COLUMBIA/SONY MUSIC

Titré comme ses trois prédécesseurs avec l'âge de la chanteuse anglaise (enfin presque : Adele a trente-trois ans…), "30" fonctionne sur deux niveaux. Ces douze nouveaux morceaux sont une nouvelle démonstration de la capacité vocale de la chanteuse, qui confirme son talent pour les *torch songs* et les chansons pop émotionnelles, mais ils sont aussi l'occasion pour l'artiste de se livrer à un exercice d'autocritique et de révéler ses blessures intimes, évoquant pêle-mêle divorce, dépression, peines de cœur et maternité. L'album débute avec une ligne superbe et sinistre : "*J'amènerai des fleurs dans le cimetière de mon cœur*". Présentée comme un hommage à Judy Garland, cette ouverture est produite par Ludwig Göransson, hitmaker suédois

qui travailla avec Childish Gambino et gagna l'Oscar pour la BO du film "Black Panther". Passons rapidement sur "My Little Love", titre dégoulinant de bons sentiments sur lequel apparaît son fils de neuf ans, pour se concentrer sur les réussites comme "Can I Get It", à la production musicale signée Max Martin et Shellback, avec un sifflet irrésistible, ou encore le très Aretha-esque "I Drink Wine", réflexion sur les médias avec cette ligne maligne "*Pourquoi donc est-ce que je recherche l'approbation de gens que je ne connais pas ?*" et une mélodie époustouflante. Adele n'est pas du genre à chanter la colère, pourtant "Woman Like Me" est ce qui se rapproche le plus du clash, s'adressant à son ex-geignard et paresseux ("*You ain't never had a woman like me*"). On aurait aimé plus d'audace musicale, mais force est de constater que l'album est plutôt solide, un bel écrin pour une voix largement à la hauteur de ses influences, qui vont de la comédie musicale à la soul sixties.
○○○
OLIVIER CACHIN

Dummy
"Mandatory Enjoyment"
DOUBLE IN MIND

Dummy voulant dire débile, nous avons fait écouter le premier album du groupe à la personne "la plus bête" de notre entourage. C'est un enfant et il était tout d'abord heureux. Assis face aux enceintes, ce qui sortait de la chaîne lui faisait penser qu'il allait atteindre l'espace, s'attarder au-dessus du soleil, voir la Terre du bon côté du télescope. Car "Mandatory Enjoyment" commence ainsi : un décollage, quelque chose en fusion et qui mijote. Peu de temps après, peut-être vingt-six secondes de "Fissured Ceramic", le deuxième morceau de l'album, il commença à se fouiller le nez, regarda la glue verte coller entre ses doigts et préféra finalement accompagner sa mère chez le coiffeur. Force est de reconnaître que c'est un peu ce qui se passe avec cet album : on croit d'abord aller dans l'espace mais on se retrouve dans un salon de coiffure avec notre mère : tout y est terriblement familier, pas désagréable, mais est-ce véritablement nécessaire ? Seuls les gens patients connaîtront la réponse. Dans ce flot ininterrompu de musique oscillant entre Stereolab et un Spacemen 3 bricolé (on pense aussi à En Attendant Ana, mais peut-être est-ce parce que les deux groupes partagent le même label), on tombe sur quelques pépites. "Cloud Pleasure"

qu'on verrait bien sortie en flexi par le fanzine Tea Time, le solo de "H.V.A.C." partant dans une étrange improvisation à la Steve Reich, "X-Static Blanket" qui semble tomber dans un trou noir, puis le tapis sonore pour spa "Unremarkable Wildness", un genre pas assez exploré par l'indie rock. Leur avant-dernier morceau met le cap sur la musique brésilienne et le dernier ressemble à une sonnerie d'iPhone. Alors, on coupe plus court sur le dessus ?
○○○
THOMAS E. FLORIN

A Certain Ratio
"Loco Remezclada"
MUTE/PIAS

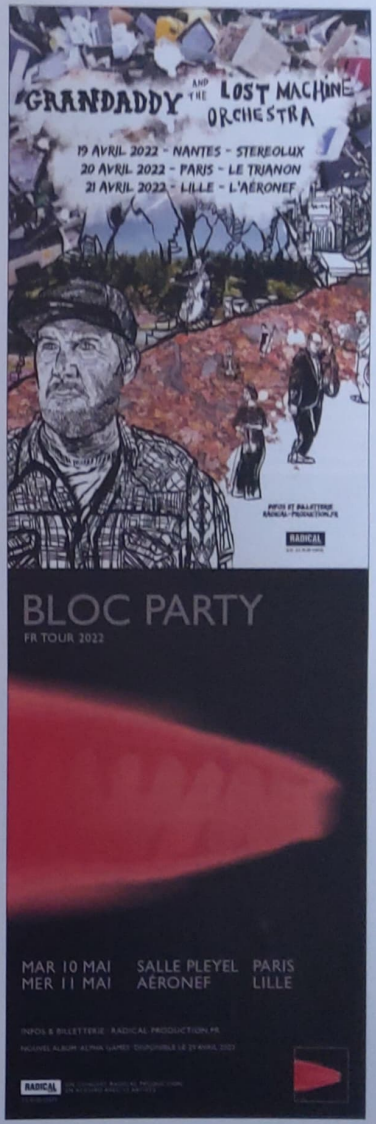
Toujours aussi prolifique depuis ses premiers pas voilà plus de quarante ans sur le label mancunien Factory Records, ACR offre ici un panorama de ses dernières œuvres en version remix. Le disque s'ouvre avec "Down & Dirty", une chanson qui met à l'honneur leur chanteuse de cœur, Denise Johnson, morte le 27 juillet 2020, à qui le groupe rend hommage sur scène comme sur disque. La version de Dan Carey reste assez fidèle à celle contenue dans le récent EP "EPA", d'ailleurs l'ensemble des treize morceaux ici rassemblés ne fait pas dans la réécriture radicale mais propose plutôt des versions alternatives de ses titres les plus récents, comme ce remix de Paul Massey du très groovy "Supafreak", ou cette longue promenade électronique séquencée par Cosmodelica

de "Berlin" à la durée doublée (plus de 7 minutes), aux vocaux éthérés et au beat métronomique. On retrouve à la fois la modernité qui a toujours caractérisé A Certain Ratio, dont le funk blanc pulse sur les dance floors électro depuis cinq décennies, et une nostalgie mécanique, comme un New Order qui n'aurait pas cédé aux sirènes d'un certain conformisme. Austère, voire ascétique, "Taxi Boy (Number Rework)" tourne sur un groove immuable, tandis que "Always In Love (Muddy Feet Remix)" a des échos kraftwerkiens et des programmations remarquables. "Get A Grip", que le groupe joue en concert, devient avec le remix de Maps une pop song torturée où la voix féminine de Maria Uzor (du groupe Sink Ya Teeth) domine. La passion d'ACR pour les percussions brésiliennes est toujours là, sous une épaisse couche électronique synthétique. Bref, un bon résumé des récentes créations de ce groupe inaltérable.
○○○
OLIVIER CACHIN

Magon
"In The Blue"
DISTANCE SQUARE/ MODULOR

Musicien israélien exilé à Paris depuis le début du siècle, Magon vient coup sur coup de publier deux albums d'excellente facture. "Into The Blue", qui sort quelques mois à peine après "Hour After Hour", montre même une réelle progression. Menant son projet de A à Z (en dehors de la batterie et de quelques guitares) dans son studio de Montmorency, Magon livre ici dix chansons pop enrobées d'un léger vernis lo-fi. L'accent est porté sur les mélodies, mises en avant par une production épurée (voire minimaliste), tout en touches subtiles qui subliment les morceaux : les guitares plaintives de "Forever", la ligne de basse de "The Willow", cette phrase de guitare en escalier sur "Words", cette accélération subtile qui lance le refrain de "In The Blue". Plus poète et parleur que véritable chanteur, Magon narre à la façon d'un Lou Reed ses mots sur des motifs mélodiques qui tournent en boucle. L'influence formelle du Velvet Underground se ressent parfois, on est sur une école d'écriture qui évoque les singer-songwriters désargentés des années 1990 américaines, chantres de cette pop indé qui poétisait les banlieues désabusées. On pense aussi à d'autres artistes contemporains tels que Mike Krol ("With Your Man"), Kelley Stoltz ("Maharishi Mahesh Yogi"

aurait pu figurer sur la récent "Ah! (etc)" du Californien), voire Mac Demarco (en particulier sur "1000 Years"). "In The Blue" est ainsi un disque décontracté qui brille par la qualité de chansons qui restent en tête et invitent à la réécoute.
○○○○
ERIC DELSART



Disques français

Johnny Hallyday
"Les Raretés Warner"
WARNER

Johnny Hallyday (1943-2017) reste le chanteur français le plus collectionné. De son vivant, Warner sortait chaque album dans une version augmentée dite *collector*, alléchante par l'inclusion de titres supplémentaires. Une sélection de ces bonus publiés entre 2006 et 2015 constitue ce qui, finalement, sonne comme une véritable nouveauté. Écrire pour ce monstre sacré équivalait à se faire confier un Stradivarius, d'où l'obligation de donner le meilleur. Il en résulte un répertoire d'une richesse telle que ces plages sont restées quasiment inexploitées malgré leur qualité. Et même quand parfois l'écriture peut sembler discutable, l'interprétation pulvérise tout éventuel atermoiement. Quelle voix ! Quelle puissance ! Une riche palette de sentiments, de nuances,

fait que, simples exemples, "Croire En L'Homme", solidement charpenté, ou "Vent De Panique", au riff musclé, contrastent avec la délicatesse de "Jalousie", la finesse de "Quatre Murs". Orchestrations, arrangements et production sont millimétrés pour constituer ici un tremplin, là un écrin à cet interprète hors normes. Ainsi, dans "Le Blues Maudit", le chant pleine voix, d'une honnêteté désarmante, prend-il une beauté singulière grâce à l'instrumentation intimiste. C'est à l'écoute de réussites de ce calibre qu'on se sent en présence d'orfèvres motivés par leur collaboration avec un vrai phénomène. Ont également été regroupés quelques documents jusqu'ici épars, dont une version a cappella de "Seul" ; des reprises — "Et Maintenant" (hommage à Gilbert Bécaud) ; "Imagine" (John Lennon) avec Laëticia pour l'Unicef — ; puis, dans le second volet du CD double, des captations en radio (RTL, 2011) et en concerts.

●●●

JEAN-WILLIAM THOURY

Lowland Brothers
"Lowland Brothers"
RITA RECORDS/ BAZO

Quand on a dit country soul, a-t-on tout dit ? Déjà, country, pas celle des cow-boys. Et soul, pas celle des shouters de Stax. On peut toujours ajouter une brise louisianaise là-dessus, convoquer les mânes de Roy Orbison et d'Al Green, on aura encore du mal à cerner le bouquet capiteux de cet album. Qu'écoute-t-on ? Une longue extase sentimentale brodée de mélodies raffinées, de chants caressants, orgue, chœurs et trémolos d'amplis surpiqués de coutures twangy, autant de lignes qui cherchent et trouvent toujours, à un moment, le nœud stratégique de la chanson, une sorte de point G mélodique, aussitôt suivi d'un genre de félicité, bonheur un peu mélancolique qui imprègne l'ensemble de l'œuvre. Contrairement à ce que semble suggérer ce préambule, le premier album des Lowland Brothers n'est pas mielleux du tout, même quand il frôle la variété, car ceux qui l'ont composé et arrangé ont beaucoup de goût. Il n'est pas non plus évanescent, mais charpenté avec beaucoup de caractère. Et il est intemporel, les cinq musiciens et leurs trois choristes lui donnant cette patine flambant neuve, ce chic paradoxal qui en fait tout le style. Nico Duportal, car c'est entre autres de lui qu'il s'agit, paraît en avoir terminé avec

les expériences vintage du temps de Rosebud et des Rhythm Dudes. Pour leur première salve, les Brothers se limitent à huit titres, comme un 33 tours d'antan. C'est bien tout ce qu'il y a de vintage sous cette pochette rétro. Ah oui, la pochette aussi. Duportal a turbiné dans le jump, le R&B, le bon vieux rock'n'roll de l'ancien temps, et maintenant dans cette soul voluptueuse… A-t-il déjà enregistré un mauvais album ? Jamais !

●●●½

CHRISTIAN CASONI

Lavilliers
"Sous Un Soleil Enorme"
ROMANCE/ UNIVERSAL

Premier motif de satisfaction : le baroudeur de la chanson française n'a rien perdu de ses capacités vocales, bien au contraire. Il fait partie de ces exceptions dont la voix s'est bonifiée avec le temps : son chant velouté, chaleureux, profond et nuancé contribue pour beaucoup au charme des mélodies et des ambiances qui parent ses morceaux. Seconde raison pour plébisciter son nouvel album qui s'inscrit dans la lignée des précédents : son assimilation de toutes ces musiques venues des quatre coins du monde et avec lesquelles il est beaucoup plus crédible et pertinent que lorsqu'il jouait les rockers dans les années quatre-vingt. Ces musiques mielleuses conviennent parfaitement à des textes acérés mais nimbés de nostalgie,

à l'instar de l'introduction du disque ("Le Cœur Du Monde") qui constitue un constat désabusé de la mondialisation. Heureusement, il n'abuse pas de charges politiques que leur facilité rend agaçantes : *"Le Président est sur les dents/ Et malgré tout il ment, dément effrontément"* ("Beautiful Days"). Il se rattrape avec des ballades dépouillées ("L'Ailleurs", "Je Tiens D'Elle"), et n'est jamais meilleur que lorsqu'il célèbre le voyage et concocte de petites cartes postales sonores où l'exotisme ne cache pas les réalités sociales : "Les Portenos Sont Fatigués" et "Le Piéton De Buenos Aires". Et, anticipant peut-être ce qui serait la réhabilitation justifiée de notre meilleur chanteur folk des années soixante et soixante-dix, Graeme Allwright, il reprend l'une de ses adaptations futées, celle de "Davy Moore", de Bob Dylan : il opte pour la manière chorale en invitant pour l'occasion Gaëtan Roussel, Izia et Eric Cantona, et la surprise n'en est que plus convaincante.

●●●

H.M.

Alicia F
"Welcome To My F… World !"
DAMNATION RECORDS/ BIGCARTEL

C'est du gros calibre. Un coup de semonce pour l'intro, après c'est *"crossfire hurricane"*. Le rock s'était arrêté dans les jabots psychédéliques et les brandebourgs arty, quand une amazone surgit hors de la nuit, chargée de tous les mythes qui exaltaient son *"F… world"* depuis qu'elle avait l'usage de ses oreilles : la chair, le cuir et l'encre des aiguilles. Alicia jette tout dans la bataille de son premier album, et crève ses chevaux : Tony Marlow, Fredo Lherm, Fred Kolinski. Pas besoin d'être cinquante pour tomber les plafonds. Globalement, c'est du punk enrichi par toutes sortes de proximités, un peu de rockabilly, un peu de glam, un peu de heavy metal, le patrimoine d'Alicia la parolière et celui de Marlow, compositeur et grand guitariste. La jeune Alicia est un personnage anachronique, et son album revendique un âge d'or du siècle dernier. "Welcome To My F… World" rappelle "Welcome To My Nightmare". Le logo en fil de fer barbelé (cette épée plantée dans un cœur) fait penser au logo de "School's Out". D'ailleurs, l'amazone, c'est quoi son prénom déjà ? Elle raconte des histoires intimes de filles ("Monthly Visitors") pleines de doigts d'honneur, avec un féminisme agressif de rockeuse, qui trouve son apothéose dans "Aileen", en mémoire de la tueuse américaine

Aileen Wuornos. Ce gros bouillon de rock'n'roll juvénile poussé à feu vif pourrait laisser croire qu'il a jailli dans l'urgence, mais non. L'album a été léché pendant deux ans, soigneusement mis à l'équerre. Les chants belliqueux, la boxe des riffs, les solos brillants comme des soudures à l'arc, l'émulsion des chœurs dans les refrains… Notre-Dame du Rock !

●●●

CHRISTIAN CASONI

Les Sheriff
"Grand Bombardement Tardif"
KICKING/ INTEGRAL

Dissous depuis vingt ans, Les Sheriff s'étaient réactivés à l'occasion d'un concert événementiel dans leur fief. Dans la foulée, ils ont entrepris une longue tournée d'adieu qui leur a donné envie d'enregistrer un nouvel album. Le résultat ? Les fougueux quinquas (avec deux rhabillages) n'ont rien abandonné de leurs émois de jeunesse et, loin de mettre de l'eau dans leur vin, ils ont au contraire durci le ton. Dans leur discographie, les albums studio se distinguaient par des tendances pop, alors que les prestations live étaient nettement plus offensives. Ce n'est plus le cas et l'on croirait entendre le groupe tel qu'il est sur scène : les riffs de guitares et les rythmiques trépidantes sont à l'honneur, tout en préservant la voix et les chœurs.

Le quintette ne manifeste pas la moindre volonté de ralentir le tempo, enchaînant les brûlots punk-rock dans une veine qui le rapproche plus que jamais des Ramones. Seuls les textes traduisent une évolution dans l'inspiration, délaissant naïveté et fraîcheur sauf à de rares occasions ("Du Rock'n'Roll Dans Ma Bagnole") pour aborder des thèmes plus graves ("Le Temps Est Elastique"), côtoyer la nostalgie ("Enfants Du Passé") et dresser des bilans sans illusions : *"On peut passer sa vie/ A se faire une raison/ On n'est pas des génies/ Faut se faire une raison"*. Ils ont conservé intact le secret de ces hymnes indémodables avec leurs refrains irrésistibles et leur énergie incandescente pour célébrer leur testament ("Requiem 5 Etoiles") ou leur ville chérie ("A Montpellier"). A tous ceux qui les avaient catalogués comme un honnête groupe de série B, ils prouvent qu'ils demeurent l'un des plus beaux fleurons du rock français.

●●●●

H.M.

Cheval Fou
"Couteau Calme"
MARELLE MUSIC/ L'AUTRE DISTRIBUTION

Assurément l'album OVNI du mois. Le truc venu d'on ne sait où, rescapé d'une faille spatio-temporelle. Et pourquoi pas, puisque tout se mélange aujourd'hui, dans le rock comme ailleurs : passé, présent, futur, tout n'est plus qu'un grand melting-pot, le temps a été aboli. Cheval Fou est un groupe mythique, c'est-à-dire inconnu d'à peu près tout le monde, formé vers… 1971. Et dont voici le premier album ! Enfin, pas tout à fait. Un CD compilant des démos de la première incarnation de cet étrange trio était sorti, relativement confidentiellement, dans les années 1990, à titre posthume puisque la formation n'existait plus. Cheval Fou était un des fers de lance de ce qu'on appelait, au début des seventies, l'underground. Des musiciens plutôt hippies, dans la lignée de Gong et Crium Delirium, partis s'établir en pleine nature déserte et jammer face à la montagne pour leur seul plaisir et celui de quelques animaux sauvages. Sans aucune notion de choses vulgaires telles que faire carrière, gagner de l'argent, devenir célèbre, ou même laisser une trace enregistrée quelconque. Autrement dit, des gens d'une tout autre époque. Quelles musiques improvisaient-ils alors ? Une sorte de free rock psychédélique, évoquant aussi bien Pink Floyd

que Can, et d'autres encore. Mais en 2021 ? Cinquante ans plus tard ? Eh bien, le guitariste rescapé, Michel Peteau reforme un nouveau trio avec deux musiciens plus jeunes, et nous offre ce disque, fidèle à l'esprit d'origine, c'est-à-dire un mélange de rock planant et de chants d'Indiens (Cheval Fou, Crazy Horse, vous y êtes ?). C'est pour le moins… surprenant. Mais c'est aussi très bon. Onirique, hallucinatoire, et carrément agréable à écouter. Dingue.

●●●

STAN CUESTA

The Sore Losers
"Ultra Elektric"
SUBURBAN

Les Sore Losers, nos bien-aimés rockeurs venus du Plat Pays, reviennent avec une certaine envie d'en découdre. Nous les avions quittés avec "Gracias Señor", excellent disque hélas un peu passé inaperçu : James Petralli et Steve Terebecki (White Denim), avaient guidé les Flamands vers un style plus aventureux et mélodieux, des grooves plus relâchés, avec des pépites comme "Dark Ride" ou "Denim On Denim". Loin de pousser la bande menée par Jan Straetemans à l'introspection, le confinement lui a laissé le temps d'aménager son propre studio et, surtout, d'imaginer un retour sur scène espéré des plus flamboyants. Cet "Ultra Elektric", réalisé en totale autarcie, signe donc un retour dans

la direction ébauchée par Dave Cobb sur "Skydogs" : des morceaux garage-rock bruts, échevelés, nantis de refrains entêtants, parfaits pour faire gigoter les foules. Dans cette mouvance, on trouve l'explosive "Tightrope", "Amy" (qui rappelle les Queens Of The Stone Age), et surtout deux tubes à l'immédiateté rare, "Yeah Yeah Yeah" et "Heavyweight Champion". Cédric Maes s'y révèle comme un soliste furieux, innovant. Le quartette, inspiré, aborde aussi des rivages différents : pop sous haute influence de Paul McCartney ("Magnum Epos"), progressisme zeppelinien ("Birds Of A Feather") et enfin ces deux historiettes étranges, orageuses : "How You Win", narrant une baston de bar sur fond de guitare vibrionnant comme un saxophone, et "Shareek The Greek", qui met en scène un dieseur de bonne aventure bien particulier. Une écriture affûtée qui pourrait être la voie à suivre pour ces Mauvais Perdants, qui démontrent ici un savoir-faire sans faille, tendu vers une redoutable efficacité.

●●●½

JONATHAN WITT

Malka Family
"Superlune"
SAINT PAUL FORCE/ SPINNUP

Bonne nouvelle : pour braver les rigueurs de l'hiver et de la pandémie, le funk déjanté revient en force ! Dans les années quatre-vingt-dix, Malka Family fut la figure de proue et le plus beau fleuron d'une offensive funky-reggae-soul qui réactivait l'esprit de George Clinton et de son P-Funk. Le big band de dix à quatorze musiciens (dont trois cuivres) associait danse et délire, et ses concerts étaient de véritables fêtes. Dissous en 1997, il s'est réactivé dix-huit ans plus tard, et le second album depuis cette reformation prouve qu'il n'a rien perdu de son énergie et de sa volonté à promouvoir un funk qui résiste à l'air du temps et aux sirènes electro pour demeurer viscéralement organique. Bien sûr, du côté des textes francophones, le message demeure simple et basique en célébrant la lune, le funk, le kif, l'imagination, et son mot d'ordre est résumé par l'un des morceaux phares : "Vive La Teuf". Mais l'essentiel est au-delà des mots, dans ces rythmiques qui mettent des fourmis dans les jambes, dans ces vocaux pétillants, dans ces cuivres rutilants, et dans la cohésion sans faille d'une véritable machine à danser qui n'a plus rien à envier à ses prestigieux modèles américains. La famille Malka maîtrise parfaitement

les ambiances cool et moelleuses où l'on peut chalouper avec nonchalance et décontraction, mais son point fort reste ses hausses de tension, quand le groove devient ravageur et que les rythmiques entraînent dans une spirale irrésistible, par exemple avec "Passe Passe" ou "Blue Funk" qui constituent les démonstrations éclatantes d'un savoir-faire imparable mis au service d'une énergie trépidante.

●●●

H.M.

Photo Roberta Bayley/Redferns/ Getty Images

Heartbreakers

"L.A.M.F – THE FOUND '77 MASTERS"

Jungle Records (Import Gibert Joseph)

A ce stade, ce n'est plus une histoire à rebondissements, mais une intrigue archéologique : Indiana Jones au pays du punk rock. Tout le monde pensait en avoir fini avec les mutations de "L.A.M.F", classique de 1977, mais non, voici que contre toute attente, l'album est disponible tel qu'il aurait dû sortir, et ce n'est pas de la flûte. Retour sur les méandres chaotiques d'un disque a priori condamné. Peu après leur arrivée en décembre 1976 à Londres, les Heartbreakers de Johnny Thunders, Jerry Nolan, Walter Lure et Billy Rath sont signés sur Track Records, label tenu par deux anciens mods qui avaient managé les Who à leurs débuts, Chris Stamp (frère de l'acteur mythique du Swinging London, Terence) et Kit Lambert. Ils ne sont pas très en forme, et les Who sont en guerre contre eux.

Des choses jamais entendues

Qu'importe, les Heartbreakers jouissent de la réputation de Thunders et Nolan : à Londres, tous les punks ont adoré les New York Dolls, et Steve Jones a raconté cent fois qu'il avait appris la guitare en écoutant non-stop les deux albums du groupe. Apportant avec eux un blizzard d'héroïne et la pétasse Nancy Spungen ("*Une truie*", selon l'un des membres de la formation), les Heartbreakers enregistrent leur album dans différents studios. Il y a au répertoire d'anciennes chansons "Pirate Love", "Chinese Rocks" (coécrite par Richard Hell dans la première mouture du groupe, avec l'aide de Dee Dee Ramone), de nouvelles, tout semble bien se passer, mais le mix prend six mois. Six mois pour un album punk, du jamais vu. Dans le studio, les Américains adorent le résultat, même si Walter Lure a expliqué que le son des Pistols les rendait jaloux, surtout lorsque sort le disque au son notoirement foireux. Il est généralement admis qu'il y a eu un problème au moment du mastering du vinyle, puisque les cassettes du même album sonnaient nettement mieux au même moment. Thunders a précisé qu'il détestait le résultat, après quoi Lure a remixé à l'infini les bandes finales, suivi de Nolan, qui a quitté le groupe tant le résultat le dégoûtait. Comme l'a dit leur manager Leee Black Childers : "*Si nous n'arrêtez jamais de remixer, tout en étant de plus en plus défoncé, vous obtenez de la boue, et c'est ce que nous avons eu.*" Le tas de boue en question n'est vendu à plus de vingt mille exemplaires en Angleterre durant la première semaine suivant sa sortie, mais il était évident que le disque, d'un point de vue sonore, ne pouvait entrer en compétition avec ceux des Pistols ou des Buzzcocks. Childers a décidé d'agir, a envoyé deux jeunes truands cambrioler les locaux de Track Records, fermés, qui ont récupéré ce qu'ils pouvaient : des mixes alternatifs. Thunders a révisé le tout dans les années quatre-vingt, puis en 1994, toujours à partir de ces mêmes bandes, est sorti "L.A.M.F – The Lost '77 Mixes", mieux que l'original, mais pas franchement satisfaisant. Et voici qu'après la mort du producteur Daniel Secunda à l'âge de quatre-vingt-huit ans, on a trouvé dans ses archives deux boîtes sans aucune autre mention que "Copy Master 12.7.77". Les bandes master de "L.A.M.F". Le Graal. Le disque éclate, la musique devient cristalline. Tout sonne parfaitement, on entend des choses jamais entendues, certains morceaux sont plus longs, les instruments étincellent, c'est une merveille. Pourquoi ? Parce que les Heartbreakers jouaient bien, soudés, et que les compositions étaient bonnes et ajoutaient cet ADN américain au punk anglais, tout en restant radicalement différentes de ce que faisaient les Ramones, les Dictators ou Television à l'époque. Il y a des bonus bien connus ("Do You Love Me" des Contours, "Can't Keep My Eyes On You"), un CD de démos, un livret palpitant, et chaque titre est un hit : "All By Myself", "Chinese Rocks", "Pirate Love", "One Track Mind", sans oublier le classique, bizarrement orthographié – jeu de mots oblige – "Born Too Loose". Nés pour perdre, plutôt que trop détendus, les Heartbreakers l'étaient : tous les membres du groupe sont morts, et n'auront par conséquent jamais eu la chance d'écouter ce disque comme ils en avaient toujours rêvé. Mauvaise nouvelle pour les fans : ils vont devoir repasser à la caisse. Bonne nouvelle pour les néophytes : ils vont découvrir un chef-d'œuvre dans la bonne version.

NICOLAS UNGEMUTH

"BB King, c'est un peu pour les touristes"

Christophe

"LE BEAU BIZARRE"

Universal

L'objet est imposant et impressionnant : dix-huit CD réunissant tous les albums du chanteur blond, de ses débuts aux derniers en passant par la période Dreyfus/ Motors, avec, en plus, faces B, musiques de films, concerts, duos, etc. Pour près de cent euros, certes, mais les maniaques casseront le cochonnet car tout cela est remasterisé, et les "Intégrales" sorties précédemment ne l'étaient pas. Christophe était à part, le coffret l'est donc aussi, en toute logique... Ceux qui l'ont connu, les journalistes qui avaient rendez-vous après minuit pour leurs interviews, se souviennent d'un homme-enfant humble, rêveur, naïf au bon sens du terme, hors du monde. Relativement taiseux, il écoutait, puis répondait dans son propre langage, imagé, concis, décalé mais toujours juste pour qui savait décrypter. On a dit qu'il était un dandy, mot tellement galvaudé, alors qu'il avait un look qui piquait les yeux : pantalons en cuir à pinces, santiags affreuses, gel dans les cheveux. Peu importe. Il évoquait aisément ses passions, dégainait volontiers son scrapbook dans lequel il avait collé les images qu'il avait précédemment découpées : Clovis Trouille — tellement kitsch — des femmes qu'il trouvait belles, des acteurs, des actrices (grand cinéphile il a longtemps collectionné les bobines originales, souvent tombées du camion, qu'il regardait seul ou avec des amis dans son propre studio de projection), etc. Et puis apparaissaient ses idoles musicales : le blues primitif d'avant-guerre ("*BB King, c'est un peu pour les touristes*", disait-il), Charley Patton, Robert Johnson, etc., mais aussi Eddie Cochran, Gene Vincent, Suicide, Nine Inch Nails, Depeche Mode période froide. Il s'était même rendu à un concert des nazebroques de Christian Death, qu'il trouvait extraordinaires. Bizarrement, la somme de ses influences n'a jamais rejailli sur sa musique, sauf, éventuellement, à la fin de sa carrière. Christophe est aujourd'hui déifié au même titre que Gainsbourg, qui a fait un paquet de choses atroces, mais en réalité, il a surtout chanté de la variété. "Señorita" ou "Les Mots Bleus", il faut supporter, tout de même. Sans parler de "Aline" et des "Marionnettes". Mais sa variété ne ressemblait aucunement à celle des autres, on n'est pas chez Gérard Lenorman ou Claude François.

Sa singularité le sauve, comme le montre cette rétrospective. De sa collaboration avec Jean-Michel Jarre, bizarrement parolier lorsqu'on sait qu'il a éclaté en faisant de la musique électronique instrumentale, aux derniers rebonds plus intéressants ("Bevilacqua", "Comm'si La Terre Penchait") car plus aventureux, sa carrière est intrigante, même s'il n'évite pas les écueils désespérants de ringardises et d'arrangements datés, de collaborations ratées (Julien Doré, merci bien). Mais on pourrait en dire autant de tous ceux qui ont travaillé cinq décennies. Et puis il reste cette voix fragile, pure, enfantine une fois encore. Le coffret résume tout cela à la perfection.

Reggae Fever

"THE INSPIRATIONS"

Doctor Bird/ Sanctuary/ BMG

(Import Gibert Joseph)

Oh, la merveille. Deux CD, cinquante-cinq titres de boss reggae sublime. Voici le programme. Les productions du génial Joe Gibbs qui s'est mis au travail à partir de 1969, cette période bénie où la musique jamaïcaine abandonnait le rock steady adorable pour se lancer dans cette première version du reggae vénérée par les premiers skinheads. Les voix étaient toujours aussi géniales qu'auparavant, les musiciens aussi, mais Jah ne venait pas embrouiller le tout. C'est encore une musique mélodique globalement joyeuse

Rééditions

et sexy, avec une surdose de musiciens et de chanteurs exceptionnels. Ici, les Inspirations sont à la fête, mais il y a les autres : Ken Parker, The Versatiles, The Destroyers, Johnny Moore & The Supersonics, The Slickers, Ernest Wilson, The Young Souls, Ansel Collins & The Hippy Boys, etc. Avec un haut taux de consanguinité : souvent les uns jouaient ou chantaient sur les disques des autres. Le son cogne, les chœurs ensorcellent, la batterie, l'orgue et la basse fascinent. La compilation idéale pour survivre à l'hiver. Idéal pour réaliser la grandeur de l'ensemble : "Why Do You Laugh At My Calamities".

Johnny Cash

"AT THE CAROUSEL BALLROOM – APRIL 24, 1968"

Owley Stanley Foundation/ BMG

L'homme en noir débarque chez les hippies peu de temps après l'été de l'amour. La salle n'est pas grande, mais le concert fabuleux. Owsley Stanley enregistre le tout à merveille. Cash assure la guitare acoustique, Luther Perkins exécute son fameux "tic-toc-tic-toc" sur sa Telecaster. Sa femme June ne tarde pas à prendre le micro pour ces duos dont le couple avait le secret. Le répertoire est fabuleux, car Johnny est alors au summum de son art : "Long Black Veil", "Cocaine Blues", "One Too Many Mornings" (Bob Dylan), "Old Apache Squaw", "Ring Of Fire", "I Walk The Line", "The Ballad Of Ira Hayes", "Give My Love To Rose", "Don't Take Your Guns To Town". Dans ce beau CD cartonné, le livret est assez instructif : Bob Weir, du Grateful Dead, présent au concert, explique à quel point les hippies adoraient Cash. Son propre groupe a repris pas moins de quatre cents fois "Big River". Un complément incontournable aux live à Folsom et San Quentin. C'est réellement Noël.

Strum & Thrum

"THE AMERICAN JANGLE UNDERGROUND 1983-1987"

Captured Tracks (Import Gibert Joseph)

C'est une jolie découverte. Cette adorable compilation se veut comme une réponse américaine à la mythique compilation "C-86" du NME évidemment britannique. Inspirés par les DB's et les débuts de REM, les groupes ici présents font carillonner des guitares claires sous forte influence Byrds. Qui, sérieusement, a déjà entendu parler de The Reverbs, les Riff Doctors, The Strand, The White Sisters, Absolute Grey, Pop Art, les Primitions, les Bangatalis ou The Love In ? Il ne s'agit ni de power pop ni de Paisley Underground, mais d'indie rock très marqué par le groupe de Roger McGuinn et Gene Clark. L'ensemble, parfaitement remasterisé, permet de découvrir ces héros éphémères d'une scène totalement oubliée, toujours rigoureusement mélodique. La découverte du mois.

Ike & Tina Turner

"THE BOLIC SOUND SESSIONS"

Sunset Brd (Import Gibert Joseph)

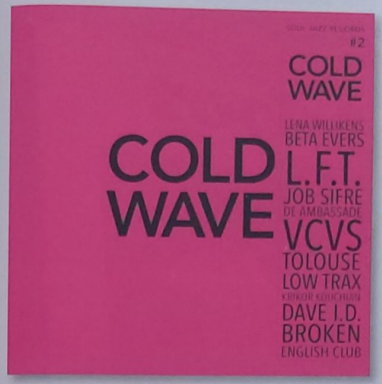
Au cas où la discographie d'Ike & Tina ne semblerait pas assez bordélique pour les fans, voici deux CD enregistrés entre le milieu des années 60 et le début des années 70, mélangeant enregistrements studio et titres live. De la soul éruptive débordant sur le funk, reprenant des titres anciens ("I Idolize You") complètement revisités, et des versions très étonnantes de certains de leurs contemporains à l'époque : "Gimme Some Lovin'", "She Came In Through The Bathroom Window", "Honky Tonk Woman", "She Belongs To Me", etc. Tina est grandiose, Ike, qui produit le tout à la perfection, n'oublie pas de montrer quel grand guitariste il était. Si l'ensemble est moins essentiel que "Workin' Together" ou "'Nuff Said", les dingues du groupe soul le plus explosif de son temps arriveront en courant.

Can I Be A Witness

"STAX SOUTHERN GROOVE"

Kent (Import Gibert Joseph)

Tous les deux mois en moyenne, c'est le même évanouissement : des féeries inédites ou rarissimes de grands labels spécialisés dans la soul refont surface : à chaque fois, c'est la même perplexité… Que vont donner ces fonds de tiroirs ? A chaque fois, c'est la même jouissance : une vingtaine de titres inconnus qui méritent de figurer en bonne compagnie à côté des classiques. Cette fois-ci, c'est de chez Stax que le bon génie sort de la lampe. Dès les deux premiers morceaux, "Bad Water" de Little Milton, et "Can We Talk This Over" d'Eddie Floyd ("Big Bird", c'est lui), c'est une évidence : la bonne maison Kent n'enfume pas ses clients, comme toujours. La déferlante soul plutôt up tempo n'arrête pas de meurtrir les chairs. Comment ces gens pouvaient-ils mettre en boîte autant de perfections en si peu d'années ?



"Cold Wave #2"

Soul Jazz (Import Gibert Joseph)

Tout est dans le titre. Soul Jazz poursuit son exploration de la *vague froide* européenne, cette fois-ci des années 2000, soit longtemps après l'originelle apparue juste à la suite du punk. Synthés, boîtes à rythmes, avec parfois des gens signés sur des labels connus comme Warp. Les influences sont variées : les uns aiment l'electro glaciale pure et dure, d'autres citent Napalm Death et la musique industrielle, d'autres encore évoquent pêle-mêle Joy Division, Aphex Twin, Dieter Möbius, le Philly Sound etc. Le pot-pourri fonctionne bien pour ceux qui ont en permanence des problèmes de sudation.

Dickie Bishop

"NO OTHER BABY -THE DICKIE BISHOP STORY 1955-1961"

Jasmine (Import Gibert Joseph)

Dans un registre un peu plus rustique, il faut signaler cette compilation dédiée à Dickie Bishop, héros du skiffle anglais, marqué par la country américaine, avec crincrin et guitare assez réjouissante. Devoir de mémoire : n'oublions jamais que le skiffle, loin d'être nul, a influencé tous les futurs héros de la pop et du rock britannique.

The Vapors

"WAITING FOR THE WEEKEND – THE UNITED ARTISTS & LIBERTY RECORDS RECORDINGS"

Cherry Red (Import Gibert Joseph)

Les Vapors resteront dans l'histoire — en supposant que certains s'en souviennent — pour trois raisons : leurs coupes de cheveux affreuses (Mullet rules, OK !), leur petit tube "Turning Japanese", et le fait que Bruce Foxton, bassiste des Jam, les a fait tourner en première partie de son groupe durant la riche année 1979, avant de les manager. Mais les Vapors n'avaient rien à voir avec le mod revival, et leur musique est une sorte de power pop new wave typique de l'époque, pas nulle mais jamais géniale. Le premier album s'écoute agréablement, mais un coffret de quatre CD avec versions alternatives et un live au Rainbow, c'est sans doute un peu trop pour le commun des mortels. ❑

Réhab'

PAR BENOIT SABATIER

Ignorés ou injuriés à leur sortie, certains albums méritent une bonne réhabilitation. Méconnus au bataillon ? Place à la défense.

Le pousse-boutons doit rester à sa place, derrière les consoles

Rupert Hine

"IMMUNITY"

A&M

AU SECOURS : ON PARLE BIEN DU SAGOUIN QUI A PRODUIT SAGA ? Et Rush ? Et les pires chansons de Tina Turner, Stevie Nicks et Chris de Burgh ? Celui qui a collaboré avec des artistes aussi éculés que Thompson Twins, The Fixx, Camel, Howard Jones, Eric Serra ? Le mercenaire responsable du lancement de Milla Jovovich dans la "musique" ? Oui, c'est de ce Rupert dont il est question. On part de loin ! Pourtant… Hine ne fut pas que le producteur eighties capable de surgonfler et rendre bling-bling n'importe quelle pauvre démo.

À dix-sept ans, en 1965, il enregistre une reprise de "TheSoundOfSilence", avec Jimmy Page à la guitare. Bide : le gamin disparaît pendant six ans, le temps de prendre un peu de poil au menton. Il amasse de nombreuses chansons qu'un vieux copain l'encourage à sortir — Roger Glover, dont le groupe, Deep Purple, cartonne désormais. Roger a monté un label, il signe et produit le premier album de Rupert, "Pick Up A Bone" (1971). Rien à voir avec le hard des *Violet Fosse* : c'est du folk à la Nick Drake, Donovan, Van Morrison — avec participation de Paul Buckmaster (aux arrangements) et Simon Jeffes (futur Penguin Cafe Orchestra). Bel album, comme le suivant, "Unfinished Picture" (1973), avec le splendide "On The Waterline". Glover, trop occupé, ne produit plus. *"Il m'a téléphoné, un appel longue distance depuis le Japon, me disant :* Rupert, les démos que tu composes à la maison sur tous ces magnétophones et gadgets, fais exactement la même chose en studio, cherche juste à agrandir le son.' *Voilà comment je suis devenu producteur".* Il adore cette idée, *"Peindre des images avec du son"*, alors Hine se met au service des autres — pas que des horreurs, puisque dans le lot il y a deux génies : Kevin Ayers et Jona Lewie. Il vit planqué, même quand il compose, enregistrant avec un groupe jazz-rock, Quantum Jump, deux albums — et un super hit : "The Lone Ranger".

Voilà les années quatre-vingt, et le producteur surbooké décide de relancer sa carrière solo. *"J'aimais la new wave, une version plus musicale du punk — la pop sixties rafraîchie et modernisée grâce au boom de l'électronique. Il n'y avait plus de limites pour créer un son sorti de votre imagination. Et pourtant, la superficialité et le radotage se sont mis à régner — musique ou ampoule électrique, même fonction : on entre dans une pièce, on allume. Mais le côté déchirant ou dérangeant ? Une approche complètement nouvelle de la 'peinture sonore' était nécessaire".* Hine s'enferme cinq semaines aux Farmyard Studios, armé de son Minimoog et autres machines, Roland Dimension D et TR-808. Brian Eno a ses *"stratégies obliques"*, Rupert d'autres cartes en main. *"Je me suis imposé ce concept : trouver, grâce aux nouvelles technologies, une alternative à toute méthodologie déjà usitée. J'avais composé au piano les chansons, Jeannette-Thérèse Obsty m'avait fourni les textes, il ne me restait plus qu'à les peindre : place à une pure exaltation."* Ce qui rend "Immunity" si singulier, et des chansons comme "I Hang On To My Vertigo", "Surface Tension", "Another Stranger", "Make A Wish", "Scratching At Success" si étonnantes, c'est le background de son auteur. Hine est de la même génération que Peter Gabriel, pas de Japan. Sa new wave prend donc des formes étranges, empruntant parfois des structures prog (Phil Collins joue sur deux morceaux), pour élaborer une pop synthétique reposant sur un élément essentiel : la paranoïa — les textes ne traitent que de ça, sentiment renforcé par le chant. *"J'ai traité ma voix avec divers effets, pour me créer un* alter ego *désincarné. Le thème central, c'est la lutte contre l'apathie. Toutes les chansons disent : n'acceptez pas comme vérité tout ce qu'on vous raconte !"* Plus anxiogène que complotiste, "Immunity" renvoie à "Zero Zero" (Mike Batt), "Station To Station" ou "Broken English", Marianne Faithfull chantant d'ailleurs sur le sublime "Misplaced Love". Le disque préfigure également un album comme "Some Great Reward" pour son mix d'analogique et musique concrète, industrielle : *"J'ai utilisé des sons de couteaux, fourchettes, de bâillements, de trafic routier… Je ne suis pas intéressé par les instruments en tant que tels, d'autres appareils peuvent atteindre des objectifs plus passionnants. Si vous travaillez sur cinq pistes de bruits abstraits, elles sonneront encore plus originales si vous les opposez à une guitare acoustique : tout à coup, les sons perdus dans un monde bizarre ont un but et un genre."* Rupert enchaîne alors les hits. Mais pour les autres — les ignominies citées au début. "Immunity", comme les deux albums solos suivants, les excellents "Waving Not Drowning" (avec le démentiel "The Set Up") et "The Wildest Wish To Fly", n'intéresse personne — message : le pousse-boutons doit rester à sa place, derrière des consoles. "Immunity" le prouve pourtant magistralement : Rupert Hine n'est pas un sagouin. ★

Première parution : 1981

rock&folk
HORS-SERIE

Bonus : 80 disques fantastiques

EN KIOSQUE
et sur BOUTIQUELARIVIERE.FR

Une image de ringards en jeans moule-burnes

Rééditions, nouveautés et 45 tours : le point sur les meilleurs microsillons du moment.

Rééditions

The Black Keys
"El Camino"
Warner

Il y a dix ans, les Black Keys réalisaient un des braquages les plus improbables de mémoire récente. Les deux mecs austères qui faisaient du blues rêche au début des années 2000, sont devenus le plus grand groupe rock du monde avec "El Camino", successeur testostéroné de "Brothers" qui les avait placés en orbite. Album fun gavé de tubes ("Lonely Boy", "Gold On The Ceiling") aussi acceptables pour les kids en quête de frissons rock que pour leurs darons toujours scotchés sur Led Zeppelin, le disque a aidé à redéfinir le concept de classic rock pour les années 2010. Le retour en vinyle de cet album se fait dans un package robuste et contient trois disques, dont deux bonus qui permettent d'écouter la version live du groupe à l'époque, avec un concert enregistré à Portland et une longue (et magnifique) session saisie à la BBC.

Nirvana
"Nevermind"
Geffen/ Sub Pop

Trente ans après sa sortie, "Nevermind" est plus que jamais un des monuments du rock du vingtième siècle. S'il est réédité sous divers formats plus ou moins riches en bonus, l'album bénéficie pour sa version vinyle d'un traitement idéal : remasterisation de rigueur à partir des bandes d'origine, jolie pochette (non censurée malgré l'absurde campagne du modèle) qui s'ouvre façon livret, et dans laquelle on trouve un 45 tours bonus contenant les faces B de l'époque ("Even In His Youth", "Aneurysm", issues de "Smells Like Teen Spirit" et "Endless, Nameless", tirée de "Come As You Are"). Une belle façon d'écouter ces titres, certes mineurs, mais liés à l'histoire de ce chef-d'œuvre, pour une réédition exemplaire.

Status Quo
"Masters Collection (The Pye Years)"
Music On Vinyl

Groupe emblématique des années 1970 avec son hard rock carburant au boogie, Status Quo trimballe depuis cinquante ans une image de ringards en jeans moule-burnes. Ce double vinyle documente les débuts modestes de ce groupe immensément populaire outre-Manche, par le versant sixties. La première face propose des titres des Spectres et Traffic Jam, premières incarnations *beat* du groupe (avec notamment une belle reprise du "We Ain't Got Nothing Yet" des Blues Magoos), puis la face B présente la formidable période psychédélique du groupe (1967-1968) avec ses classiques ("Pictures Of Matchstick Men", "Ice In The Sun"), avant un deuxième disque qui met l'accent sur la mue heavy du groupe. Bref, c'est Status Quo à son plus pop et à son meilleur, si on préfère les délires multicolores des années soixante au boogie de stade de la décennie suivante, ça va de soi.

The West Coast Pop Art Experimental Band
"Vol 3 A Child's Guide To Good & Evil"
Music On Vinyl

Jamais cité dans les anthologies, souvent raillé pour son nom à rallonge et sa genèse problématique (un jeune groupe californien est sponsorisé par un riche héritier à condition que ce dernier devienne membre et leader du groupe), The West Coast Pop Art Experimental Band est pourtant une bonne adresse que se refilent les amateurs de chansons pop parées d'arrangements psychédéliques singuliers. Des touches de sitar de-ci de-là ("Ritual#1"), une fuzz qui vrombit superbement ("In The Country"), des harmonies hantées : leur troisième album chez Reprise est une réussite, et le son du groupe a bien mieux vieilli que nombre de ses contemporains. Il mérite l'achat, ne serait-ce pour la pochette emblématique de Jon Van Hamersveld.

Photo Bruno Bartocci

Gérard Manset
"La Mort D'Orion"
Parlophone

C'est le chef-d'œuvre de Gérard Manset, sa marque dans l'histoire de la musique pop française. Pendant longtemps, le poème symphonique de ce musicien qui exerce son art à la marge des médias a été indisponible en vinyle. Or, depuis 2016 et "Mansetlandia", la réédition CD de dix-neuf de ses albums, Manset semble enfin ouvert à revisiter son passé, même s'il n'hésite pas à refaire l'histoire et à écarter les morceaux qui ne lui plaisent plus aujourd'hui. "La Mort D'Orion" revient heureusement sous sa forme initiale, remasterisé à partir des bandes originales. Ce disque de pop progressive aux violons intrigants ("Vivent Les Hommes") demeure aussi fascinant aujourd'hui qu'à sa sortie. Il était grand temps qu'il soit à nouveau disponible afin que les nouvelles générations puissent s'en saisir et s'en inspirer. Et tant qu'à faire, on aimerait aussi que le premier album de l'artiste (renié par son concepteur !) bénéficie du même traitement.

Pink Floyd
"A Momentary Lapse Of Reason"
Pink Floyd

Alors qu'il avait déjà fait son retour en vinyle dans le cadre des rééditions du catalogue de Pink Floyd en 2016, "A Momentary Lapse Of Reason" revient dans une version *"remixed & updated"*. Sorti en 1987, le premier disque de Pink Floyd post-Roger Waters n'a jamais été un grand disque, et on sent ici le désir de sauver cet album avec un nouveau mix plus aéré, une gravure à deml-vitesse qui flatte les audiophiles et un packaging superbe avec un beau livret. Malheureusement, tout cela ne parvient pas à sauver des chansons telles que "One Slip" ou "Learning To Fly" de la médiocrité. Cette réédition, si réussie soit-elle, reste un objet pour complétistes, et on préférerait que le groupe se penche sur le cas "Animals", à vrai dire.

Nouveautés

Elastic Heads
"Elastic Heads"
Echo Canyon

On le sait depuis quelques années, Charles Rowell, du duo américain Crocodiles, est francophile. Alors qu'il résidait à Lyon, il s'est associé à trois membres des excellents Horsebites pour fonder Elastic Heads, groupe garage-punk qui se réclame des Wipers et Hex Dispensers. A l'écoute, on pense à Brimstone Howl, pour l'énergie punk associée aux racines bluesy (sous influence Gun Club, comme sur "Dream Escape") et un sens mélodique certain ("Mohair"), le tout baignant dans une distorsion de tous les instants. C'est rapide, débridé, ça fait du bien.

Wangs
"Halloween Party"
Banana Juice

Un peu de surf music pour conclure l'année ! Les Wangs ont été les fers de lance de ce mouvement musical en France au tournant des années 1990-2000, et voici qu'un excellent live enregistré lors de leur passage à Rennes le soir d'Halloween de l'an 2000 refait surface. Enregistré à L'Ubu, c'est un disque fun, dansant, idéal pour se déhancher en fin d'année après quelques coupes de champagne.

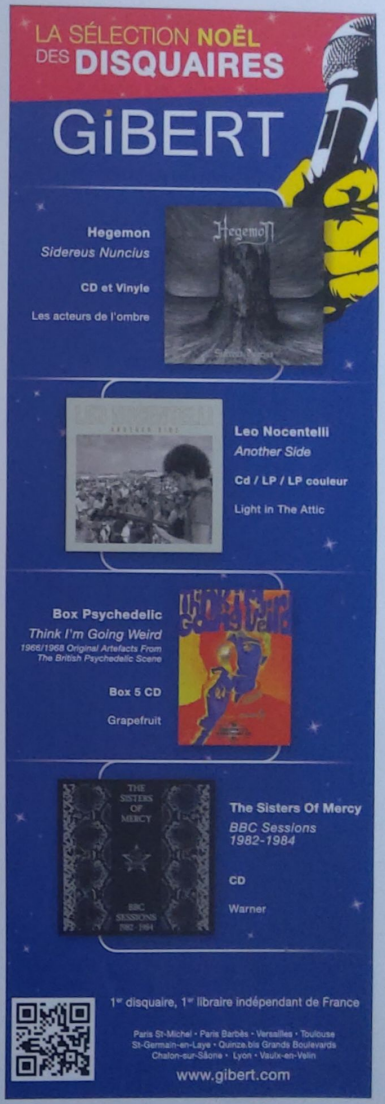
45 tours

Ghost Woman
"Last Echo's"
Full Time Hobby

Il s'appelle Evan Uschenko et vient d'Alberta, en Arizona. Sur son premier EP sous le nom de Ghost Woman, il envoie trois morceaux nerveux entre freakbeat ("Dead & Gone") et punk garage ("Demons") qui devraient plaire aux amateurs d'étrangetés psychédéliques. Un album est annoncé pour 2022.

Wet Leg
"Chaise Longue"
Domino

C'est le single qui fait le buzz, par le groupe le plus cool du moment. Les Anglaises de Wet Leg ont fait exploser les compteurs YouTube avec "Chaise Longue", hymne post-punk aux paroles salaces. Il n'en manquait plus que la manifestation physique sur 45 tours. Single de l'année, haut la main ! 2022 leur appartient déjà. ❑



Discographisme_51

PAR PATRICK BOUDET

On ne juge pas un livre à sa couverture. Et un album ? Chaque mois, notre spécialiste retrace l'histoire visuelle d'un disque, célèbre ou non.

"American Life"

Madonna

Première parution : 2003

Les événements du 11 septembre, la politique de George Bush, et notamment l'invasion de l'Irak par l'armée américaine, incitent Madonna à composer un album d'orientation contestataire. Elle y questionne son rêve américain de célébrité, de pouvoir et de richesse sur fond de dance music ("American Life", "Hollywood"). Pour la pochette, Madonna souhaite rompre avec son image sexuée peu adéquate avec l'orientation de l'album. Aussi, elle interroge son entourage, Arianne Phillips, sa styliste, Mirwais, son producteur... et un nom susceptible de relever le défi émerge ou plutôt un duo de designers français : M/M (Mathias Augustyniak et Michaël Amzalag). Créateurs de pubs, de décors de théâtre et d'opéra, de chartes graphiques, d'objets, de clips… et de pochettes de disques (Björk, Etienne Daho…), Mathias et Michaël proposent la référence à Patty Hearst pour composer une image révolutionnaire.
Petite fille du magnat de la presse Randolph Hearst, Patricia a une vie de gosse de riche jusqu'à son enlèvement par l'Armée de libération symbionaise, un groupuscule d'extrême gauche de la côte Ouest. Au bout de plusieurs mois de captivité, elle est gagnée par le syndrome de Stockholm et rejoint la cause de ses ravisseurs, attaquant des banques à leur côté. Retournement d'un pur produit du capitalisme américain, elle pose devant le drapeau de l'ALS, béret à la Bonnie Parker et mitraillette en bandoulière. Le cliché fait le tour du monde.
Le photographe de mode Craig McDean, vieux complice de M/M et Madonna, est désigné pour capturer le nouvel avatar de la star. Mais au dernier moment, la manageuse Caresse Henry annule le déplacement de M/M sur le shooting et laisse McDean en apesanteur totale. Pas de webcam, ni de FaceTime à cette époque...
Alors, McDean mitraille Madonna en mode *guérilleros* à LA, dans une tenue paramilitaire chic : béret noir, pantalon militaire, Uzi en main, mais petit blouson cintré de cuir Dior et bottines à talons aiguilles Stella McCartney. Pour la circonstance, délaissant sa blondeur sauvage, Madonna s'est teint les cheveux en brun.
Quelques jours plus tard, plusieurs milliers de photos sur planches-contact arrivent à l'atelier de M/M. Dans cet océan de poses, Mathias et Michaël sont convaincus que l'accessoire "mitraillette" risque de faire glisser la bonne idée du côté de la caricature et affaiblir le concept. Ils resserrent un portrait pris de trois quarts pour ne conserver que son visage, et sur lequel la chanteuse toise son spectateur. Dès lors, une autre référence remonte, celle de la fameuse photo d'Ernesto Guevara réalisée par Alberto Korda en mars 1960, qui fit elle aussi le tour du monde. Mais, l'étoile présente sur le béret du Che a migré vers l'arrière-fond, car le propos n'est pas d'épouser la cause extrémiste ou de faire l'apologie de la révolution castriste, mais plutôt de jouer sur des références iconiques pour annoncer un soupçon d'esprit critique. La référence pesante et encombrante de Hearst laisse la place à une nouvelle image de propagande jouant sur un inconscient de la posture révolutionnaire. La littéralité de la violence des premières poses est devenue une construction subtile au carrefour de plusieurs imaginaires.
La figure du Che, largement présente sur les murs dans les quartiers hispaniques des grandes villes américaines, permet d'inscrire également le portrait de Madonna dans la sous-culture latino et de renouer avec la culture hispanique délaissée depuis "La Isla Bonita" et "Evita".
Pour éviter le portrait photographique, le visage est coupé au niveau du cou et le buste découpé, puis comme collé. Les blancs saturés font disparaître les traits du visage et donnent un effet pochoir proche du street art, mais on peut aussi y voir une sérigraphie tirée à plusieurs exemplaires pour un tract, ou encore un photomontage dégradé pour un manifeste politique.
Cette même idée préside au choix de la police de caractères pour le nom et le titre de l'album. Lettrage militaire, couleur rouge comme un avertissement, peinture qui dégouline d'un tag encore frais, mais laissant entendre, si on l'identifie à du sang, que le rêve américain possède une cruelle et dommageable contrepartie. Les coulures sont uniformes, répétitives comme les samples de Mirwais émaillant l'album.
Derrière le portrait de Madonna, les bandes de l'étendard américain sont brisées et les étoiles, juste quatre, désunies. Cet éparpillement raconte la désillusion, voire l'échec, du rêve américain *("I'm so stupid/ 'Cause I used to live/ In a fuzzy dream")*. Cette prise de conscience se formule aussi en paroles crues qui valent à l'album un Parental Advisory, le deuxième pour Madonna après "Erotica". Mais finalement, cet avertissement crédibilise l'album plus qu'il ne le sanctionne.
Les bandes fracassées du drapeau se colorent de rouge pour marquer l'arcade sourcilière gauche. Sparadrap, coup porté ou baiser de rouge à lèvres : gras à la Marilyn, on est entre le lipstick et le sang, et plus largement entre l'image et le signe. Ce n'est plus une photo, mais une représentation reproduite à plusieurs millions d'exemplaires ; on le sait, mais là, c'est dit et érigé en totem.
Grâce au traitement de Mathias Augustyniak et Michaël Amzalag, Madonna dépasse le piège rétro et nostalgique d'un cliché qui s'agrippe à l'histoire pour en imprimer une nouvelle entre héritage et modernité. Elle ne retrouvera pas de sitôt une telle intensité iconographique. ❑

COLLECTION
rock&folk

PLONGER DANS L'UNIVERS DE 10 GENRES MUSICAUX
AVEC LEURS SÉLECTIONS CULTES
DANS UNE COLLECTION VINYLE COLLECTOR !

DÉCOUVREZ L'HISTOIRE DE CES MOUVEMENTS MAJEURS
ET LEURS ANECDOTES LES PLUS FOLLES RACONTÉES
PAR LES JOURNALISTES DE ROCK&FOLK !

DISPONIBLE PARTOUT DANS LES BACS ET EN DIGITAL !

WAGRAM MUSIC

LE JEU DE SOCIÉTÉ DU SUPERSONIC!

MONTE TON GROUPE!

900 QUESTIONS SUR LA MUSIQUE INDÉ, POP, ROCK DES ANNÉES 60'S AUX ANNÉES 2010'S!

MONTE LE GROUPE DE TES RÊVES EN RECRUTANT DES MUSICIENS ET MUSICIENNES QUI ONT MARQUÉ L'HISTOIRE DU ROCK, ET VIENS JOUER SUR LA SCÈNE DU SUPERSONIC.

DISPONIBLE AU DISQUAIRE SUPERSONIC RECORDS OU SUR : WWW.SUPERSONIC-RECORDS.FR

Qualité France

PAR H.M.

Une fine brochette

Le premier problème qui se pose à tout adepte de l'autoproduction est celui du financement. Si les frais d'enregistrement peuvent être réduits grâce aux home-studios, les frais d'impression des CD sont incompressibles. Beaucoup cassent leur tirelire ou font appel à leurs connaissances, mais il existe une autre possibilité : trouver des donateurs via un site participatif. Cette stratégie fait de plus en plus d'émules et ce mois-ci, plusieurs des huit sélectionnés (sur les trente-trois arrivages à la rédaction) ont ainsi obtenu les fonds nécessaires grâce au site Ulule.

Originaires de l'Oise, les **Stubborn Trees** étaient originellement un duo formé par une batteuse et un guitariste-chanteur, avant de s'étoffer pour devenir un quartette placé sous l'influence revendiquée d'un rock alternatif qui plonge ses racines du côté de Nirvana et des Pixies. Après un single introductif en 2020, ce nouvel EP prend de l'ampleur puisqu'il regroupe huit titres anglophones. L'équilibre est maintenu entre volonté d'en découdre, à grand renfort de guitares intenses, de vocaux musclés ou de rythmiques sous tension, et ambitions mélodiques avec des harmonies pop qui viennent égayer les charges convulsives *("Roots", Stubborn Trees, stubborntrees.com)*.

Au départ, en 2014, **Monokini** était une récréation pour ses cinq membres qui évoluaient entre Paris, Nantes et Amiens : musiciens officiant dans d'autres formations, ils prenaient plaisir à célébrer les pétulantes années yé-yé avec des morceaux choisis des années soixante francophones. Et puis ils se sont pris au jeu, d'où ce premier EP six titres à partir de leurs propres compositions. Le parti pris vintage s'appuie sur une solide maîtrise musicale et sur la grâce naïve de réussites comme "Quand C'Est Non, C'Est Non" et ses effluves surf, ou "Le Temps Du Rock'n'Roll" qui évoque irrésistiblement les premiers essais de Françoise Hardy *("Merci Bisous", Sire Bernard Productions, facebook.com/MonokiniOfficiel, distribution Idol)*.

Basé sur l'île d'Oléron, **Archi Deep** a vu le jour en 2017, quand le groupe Archi Deep And The Monkeyshakers s'est réduit pour devenir un duo, le chanteur-guitariste-auteur-compositeur au centre du projet (et responsable de l'enregistrement et du mixage) n'étant plus accompagné que par un batteur. Après deux EP, le premier album donne la mesure d'une power pop qui apprécie les charges impulsives ("Speak") mais sait aussi calmer le jeu pour explorer des climats apaisés ("Don't Look Back") ou suggestifs ("At Least You Liked It Like That"), au fil de quinze morceaux anglophones portés par des mélodies variées et une voix au registre étendu *("Lightning Concept", archideep.com)*.

Originaire de Marseille mais résidant à Nancy, **Mister Fuzzy B** est un exemple accompli d'homme-orchestre doublé d'un adepte du home-studio. Après avoir fait ses armes au sein de groupes pendant dix ans, notamment avec le cover band "Thy're Red Hot" (qui a beaucoup tourné), il s'est lancé en solo et a autoproduit son premier album en 2018. Pour son nouvel essai anglophone, il plonge du côté de la power pop des années quatre-vingt-dix en ne comptant que sur lui-même : il chante, joue des guitares et de la basse, programme ses batteries, enregistre, mixe et masterise. Et le résultat ne manque pas de panache entre climats nébuleux, guitares habitées et voix assurée *("Pain & Euphoria", M&O Music, misterfuzzyb.com, distribution Differ-Ant / Believe)*.

Sous le nom de **Sweet Gum Tree** officie depuis plus de dix ans le multi-instrumentiste angevin Arno Sojo, qui a acquis une renommée internationale et collaboré avec des musiciens de The Church et REM. Pour son nouvel album anglophone, il s'est entouré d'une fine brochette de cinq complices, parmi lesquels le batteur de Tindersticks et le saxophone de Zenzile. Ses dix compositions s'illustrent par leur élégance et leur musicalité, par leur cheminement entre un rock romantique et une pop atmosphérique, et par leur coloration psyché avec l'intervention d'un mellotron ou d'une cithare *("Silvatica", Cargo Records / Dreamy Bird / Microcultures, facebook.com/SweetGumTree, distribution Kuroneko)*.

Quintette parisien en piste depuis 2013, **Penny Was Right** a fait allégeance à un punk rock teinté de pop, dans la lignée de Offspring ou Blink-182 qui figurent en bonne place dans son Panthéon musical depuis l'adolescence. Après un changement de batteur, ce second album anglophone cultive cette énergie originelle en refusant les artifices et ajouts technologiques pour rester focalisé sur un son brut et immédiat qui fait la part belle aux rythmiques entraînantes et à la voix offensive de la chanteuse, mais qui n'oublie pas de soigner les mélodies et de concocter des refrains entêtants *("Happy Machine", Upstartz Records, pennywasright.com)*.

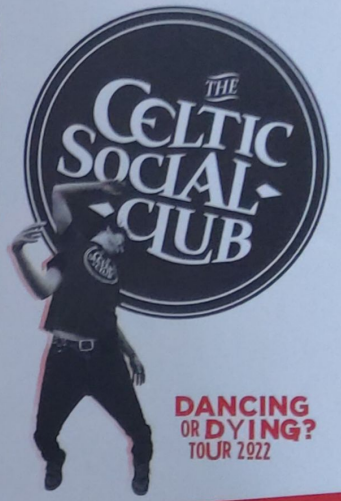
LES DUPONTS ÉLECTRIQUES

Echaudé par le nom clownesque du duo **Les Duponts Electriques** (basé du côté de Toulouse), on ne prend son second album qu'avec des pincettes, et la surprise de l'écoute n'en est que plus agréable. Là où l'on redoutait gros gags et calembours, on rencontre mélodies addictives, humour décalé et références qui font mouche : Robert Wyatt, Syd Barret, Serge Gainsbourg, ou encore Frank Zappa à qui est dédié un morceau. Les onze chansons concises peaufinent un pop-rock psyché résolument francophone, et la voix désabusée narre des textes caustiques d'une fantaisie débridée. Comme quoi le délire et la grâce peuvent faire bon ménage *("Les Duponts Electriques", Willing Productions, lesdupontselectriques.fr)*.

SCHVÉDRANNE
meets Jack Hirschman

Projet hors-normes, **Schvédranne Meets Jack Hirschman** offre une plongée dans l'œuvre de Jack Hirschman, poète américain de la beat generation qui a côtoyé Walt Whitman, Allen Ginsberg et Jim Morrison. Le producteur et multi-instrumentiste lyonnais Schvédranne l'avait rencontré avant son décès pour travailler avec lui sur cet album-concept qui retrace les grandes étapes de sa vie et dont la force réside dans son caractère transculturel et transgénérationnel : les textes sont baignés de musiques variées, entre blues, electro et influences latino, et la voix rauque du poète en VO est jouxtée à celle d'interprètes plus jeunes qui en proposent des traductions en français *("Vanity Vanity All Is Vanity", Jarring Effects/ Salamah Productions, distribution L'Autre Production)*. ❑

GÉRARD DROUOT PRODUCTIONS PRÉSENTE



La musique celte secouée à grands coups d'énergie rock, d'harmonie pop et de mélodie folk !

20.01	NIORT	LE MOULIN DU ROC
5.03	MARSEILLE	ESPACE JULIEN
6.03	LYON	LE TRANSBORDEUR
8.03	TOURS (ST-CYR-SUR-LOIRE)	L'ESCALE
9.03	LILLE	LE SPLENDID
11.03	CLEON	LA TRAVERSE
12.03	PARIS	CAFÉ DE LA DANSE
14.03	TOULOUSE	LE REX
15.03	LA ROCHELLE	LA SIRÈNE
16.03	GUYANCOURT	LA BATTERIE
17.03	GRANDE-SYNTHE	PALAIS DU LITTORAL
18.03	VITTEL	PALAIS DES CONGRÈS
19.03	NIEDERBRONN	MOULIN 9

INFOS & RÉSERVATIONS SUR GDP.FR

WWW.CELTICSOCIALCLUB.COM

Rolling Stone rock·folk Gérard Drouot Productions S.A.

Highway 666 revisited

PAR JONATHAN WITT

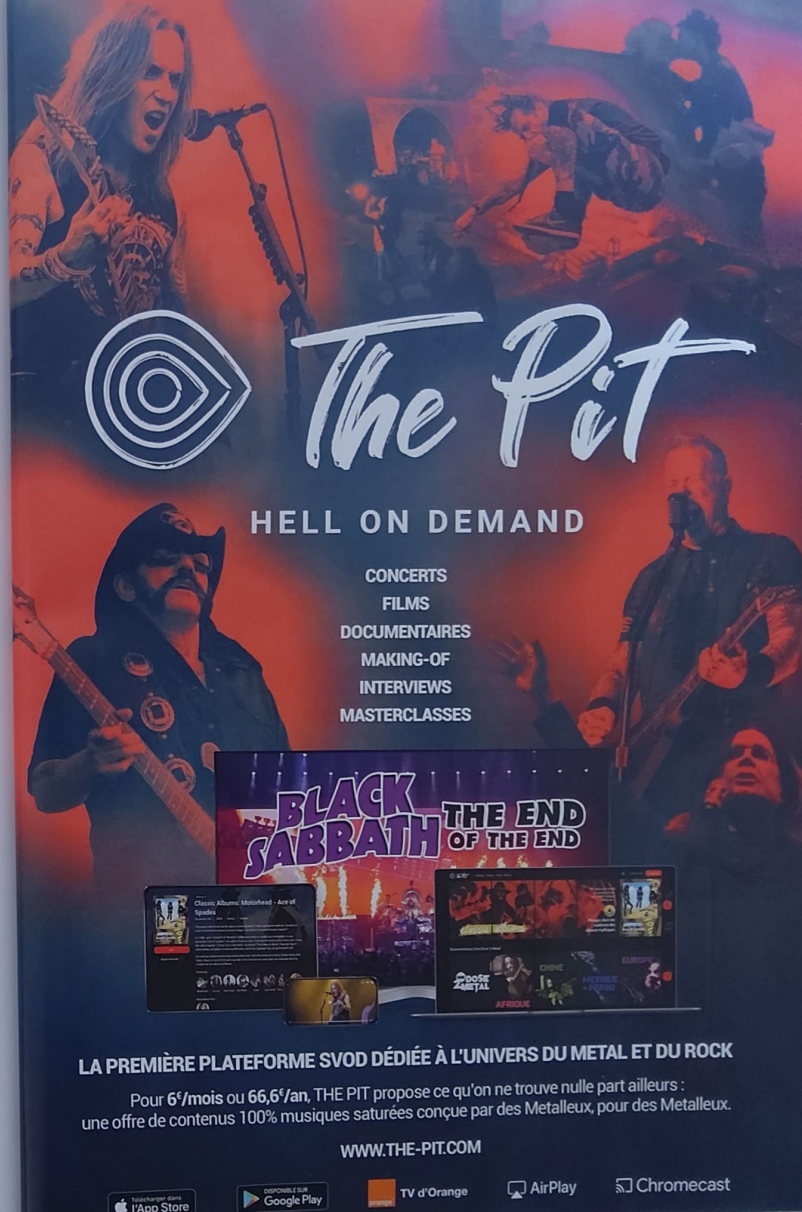
Groupes hard rock, groupes cultes

Cinq concerts par nuit

DUFFY

PARMI LA PLÉTHORE DE FORMATIONS QUI N'ONT JAMAIS PERCÉ durant les très concurrentielles seventies, Duffy est un cas particulier : il a fallu que ce courageux quintette britannique émigre en Suisse pour connaître un meilleur sort. Avec, à la clé, deux opus roboratifs, entre hard rock malicieux, folk élégant et captivantes épopées progressives, comme la magistrale "St John's".

Duffy s'agrège du côté de la paisible cité de Guildford, dans le verdoyant Surrey, au sud-ouest de Londres. Stuart Reffold s'époumonait au sein de Switch, avant d'être débauché par le claviériste Joe Nanson et le guitariste Barry Coote. Les trois chevelus décident de s'allier, tenant des auditions pour dénicher une section rythmique. Le bassiste Patrick Sarjeant et le batteur Will Wright, venus d'un groupe répondant au doux nom de Mr Lucifer, traversent le pays depuis le Lincolnshire pour y participer, avec succès. Le quintette bataille en Angleterre, mais la concurrence y est rude : les musiciens peinent à gagner leur croûte sur le circuit des universités, malgré des dates au Marquee de Londres. Joe et Barry ont alors une idée : pourquoi ne pas tenter leur chance en Europe ? Les deux compères ont déjà écumé les bases américaines en Allemagne, et en connaissent l'aspect rude, mais lucratif. Duffy échoue finalement à Zurich, prenant une résidence dans un hôtel avec une cadence tout à fait infernale : cinq concerts par nuit dans la semaine, et sept (!) le week-end. Ce faisant, nos gaillards impressionnent un producteur local : Stephan Sulke. L'homme mène une carrière de chanteur depuis 1963 et vient de publier en 1970, sous le sobriquet de Kiss Inc, un trippant single, "Hey Mr Holy Man", curieuse rumination sur fond de guitares fuzz et de cuivres. Consciencieux, il écoute attentivement l'intégralité du répertoire avant de piocher "Rock Solid" et "Tell Me", qui vont composer le premier simple de Duffy. Le premier est un morceau hard rock bien troussé avec un riff efficace doublé par un orgue, orné d'un solo virevoltant, tandis que le second est une ballade soyeuse. On y remarque la voix rocailleuse de Reffold, dans la mouvance de Rod Stewart et Steve Marriott. On retrouve ces deux titres sur un premier album capté par Sulke dans ses propres studios à Bienne, dans le canton de Berne. Celui-ci s'ouvre sur l'efficace "Matchmaker", rengaine pop emmenée par une guitare lysergique et un martèlement explosif. "Long Lost Friend" est une ballade folk qui met en valeur l'organe soul de Reffold. "Judgment Day" démarre comme un titre de "Deep Purple In Rock", avec un orgue Hammond omniprésent, avant d'embrayer sur un riff sinistre, puis un final apaisé. La chaloupée "Riverside", sur laquelle Coote écrase furieusement sa pédale wah wah, se détache, mais moins que la relecture épique de "Don't Let Me Be Misunderstood", croisement entre Led Zeppelin et Vanilla Fudge. "Just In Case You're Interested…" sort en 1971 dans plusieurs pays sous différents macarons : en Allemagne (Mabel Records), en France (Soul Records) et au Brésil (Central Park Records), mais pas au Royaume-Uni. "Rock Solid" marche bien en Suisse, ce qui permet à Duffy d'être convié en première partie de tous les poids lourds en goguette de l'autre côté des Alpes, notamment Deep Purple et Mott The Hoople, d'être invité à des festivals (comme le Pop-Monster 71) et de parcourir l'Europe continentale, du Portugal à l'Allemagne de l'Est, en passant par l'Espagne et la France. Au Midem de Cannes, Sulke rencontre des intermédiaires qui lui permettent d'obtenir un nouveau contrat avec Chapter One Records, un label plutôt orienté pop commerciale distribué par Decca. Bien que sceptique, Stephen Duffy s'attelle à la composition d'un second opus. Sulke prend une nouvelle fois place dans la chaise du producteur. L'enregistrement dure un certain temps puisque Duffy n'est convoqué que lorsque le studio est libre, tantôt à minuit, tantôt à six heures du matin. "Scruffy Duffy" paraît en 1973 et obtient un succès d'estime puisque plusieurs de ses morceaux passent sur Radio One ou Radio Luxembourg. Cette deuxième galette s'élance sur la cowbell de "Running Away", blues rock rêche mené par un harmonica espiègle. Une veine creusée avec l'ébouriffée "Banker". Autres titres marquants : le heavy prog de "Changing My Ways" et "Joker", presque funk. Le sommet du disque est cette fois "St John's", morceau aérien et solennel de neuf minutes sublimé par la guitare mélodieuse de Coote, sur fond de chœurs mystiques. Le proverbial tube n'est hélas pas au rendez-vous, et c'est à ce stade que le déjà fragile édifice explose de toutes parts : Sulke se brouille avec Chapter One, puis avec Duffy lorsque le quintette a l'audace de lui réclamer des comptes, n'ayant pas vu poindre le moindre centime. Cet épisode malheureux, et hélas fréquent dans le milieu musical de l'époque, précipite le retour de Duffy sur ses terres natales. Le quintette vivote quelque temps, puis décide de se séparer, à contrecœur. Reffold poursuivra une carrière sans relief, tout comme ses camarades : un vrai gâchis, car le talent était bien présent. ❑



Erudit rock

PAR PHILIPPE THIEYRE

Menaces de procès de la maison de disques Verve

Cher Erudit, au moment où RICHARD ASHCROFT sort un nouveau disque avec des versions acoustiques de morceaux de THE VERVE et d'albums solos, pourriez-vous nous rappeler le parcours et la discographie du groupe et de son chanteur ?
Juliette *(courriel)*

Photo Gie Knaepen/ Getty Images

Souvent considéré à la marge de la britpop, The Verve est une composante importante de la scène néo-psychédélique britannique au début des années quatre-vingt-dix, à la suite des House Of Love et autres Stone Roses. À la High School de Up Holland, une banlieue de Wigan à vingt-cinq kilomètres de Manchester, Richard Ashcroft, né le 11 septembre 1971 à Wigan, a pour condisciples Simon Jones, né le 29 juillet 1972 à Liverpool, Peter Salisbury, né le 24 septembre 1971 à Chippenham, et Simon Tong, né le 9 juillet 1972 à Farnworth. Un peu plus tard, au collège, il rencontre Nick McCabe, né le 14 juillet 1971 à Haydock. Avant de s'investir à fond dans la musique, Ashcroft envisage une carrière de footballeur professionnel à l'image de son idole George Best, le flamboyant joueur de Manchester United et idole des sixties. Richard Ashcroft, au chant, Peter Salisbury, batterie, et Simon Jones, basse, forment Verve avec Nick McCabe, guitares et claviers, et donnent un premier concert en août 1990. Combinant improvisations psychédéliques s'étirant parfois sur vingt-cinq minutes en une spirale hypnotique et chansons pop portées par la présence charismatique d'un chanteur imprévisible et par les nombreux effets sonores du guitariste, leurs prestations scéniques se font vite remarquer par plusieurs labels. Ayant signé avec Hut Records, une filiale de Virgin, en 1991, un premier single, "All The Mind"/ "One Way To Go", paraît en avril 1992. "Man Called Sun", influencé par les Doors, est ajouté sur le maxi. Si "All The Mind", pourtant plébiscité par les critiques, passe inaperçu du public, l'épique "Superstar", en juin, entre à une modeste soixante-sixième place dans les charts. Il est suivi par "Gravity Grave" en octobre et le EP "The Verve" qui regroupe cinq des titres parus en singles. Précédé par "Blue" et l'EP live "Voyager 1", l'album "A Storm In Heaven" est mis en vente en juin 1993. Sans les singles, la plupart des morceaux sont improvisés lors de séances nocturnes où le groupe, à qui sont attribuées les dix compositions, fume et avale tout ce qui est possible. Produit par John Leckie, connu pour son travail avec les Stones Roses et XTC, il atteint la vingt-septième position dans le hit-parade UK. En mai 1994, suite à des menaces de procès de la part de la maison de disques Verve, la formation de Wigan devient The Verve pour la sortie de la compilation américaine "No Come Down". Pendant la tournée US de 1994, les concerts sont, en général, acclamés, mais Peter Salisbury est arrêté pour avoir détruit une chambre d'hôtel, pourtant une pratique courante à l'époque de Keith Moon ou de Led Zeppelin, et Richard Ashcroft embarqué pour l'hôpital, paradoxalement en état de déshydratation après une cuite carabinée. En Suède, ils doivent payer mille livres de dégâts après une bagarre dans le bar d'un hôtel. L'année suivante, à l'affiche à Paris avec Oasis, un vigile casse un doigt à McCabe. Les sessions de "A Northern Soul", paru en juin 1995, sont chaotiques, émaillées de nombreux incidents, mais l'album, dont trois chansons entrent dans le Top 40, marque un pas en avant vers le succès en atteignant la treizième place au Royaume-Uni. Au moment de la sortie du single "History", The Verve s'est séparé à l'initiative de Richard Ashcroft. Il se reforme quelques semaines plus tard, après un court intérim de Bernard Butler de Suede, avec Simon Tong remplaçant Nick McCabe. Finalement, McCabe ayant rejoint The Verve, "Urban Hymns", coproduit par Martin Youth Glover de Killing Joke et Chris Potter, est enregistré entre octobre 1996 et mai 1997 avec deux guitaristes. Dès sa parution, c'est un énorme succès international se vendant à plusieurs millions d'exemplaires, porté par deux hits majeurs, "The Drugs Don't Work" et "Bitter Sweet Symphony". Sur des paroles d'Ashcroft, le thème musical de ce dernier est samplé à partir d'une version instrumentale de "The Last Time" des Rolling Stones par l'orchestre d'Andrew Loog Oldham, leur producteur. Devant le succès, gérante des droits des Stones, la société ABKCO, créée par Allen Klein, un des grands escrocs du rock, intente un procès et obtient le versement des droits d'auteur, la chanson étant attribuée à Ashcroft, à Jagger & Richards. En 2019, ces deux derniers cèdent finalement leurs droits à Ashcroft. Les concerts de 1997 et 1998 sont la source de multiples problèmes, notamment en juin 1998 quand McCabe se casse une main et décide d'arrêter les tournées. Grand spécialiste de la pedal steel guitar, BJ Cole est recruté. Le groupe annonce sa dissolution en avril 1999. Cette fois-ci, la séparation dure jusqu'en 2007, année où, mettant de côté leurs antagonismes passés, Ashcroft, McCabe, Jones et Salisbury reforment une troisième fois The Verve. À l'annonce des concerts, les salles se remplissent instantanément et l'accueil aux festivals de 2008 est enthousiaste. Une semaine après sa sortie le 25 août 2008, l'album "Forth" se classe en tête des charts britanniques, mais en août 2009, une nouvelle séparation est actée, Jones et McCabe estimant que Ashcroft n'a provoqué cette troisième reformation que dans le but de relancer sa carrière solo. Assez discret, Nick McCabe a joué avec John Martyn, Faufline et les Twilight Sisters, et a fondé Black Ships, puis Black Submarine avec Simon Jones, "New Shores" (2014). Ce dernier avait auparavant retrouvé Simon Tong dans The Shining, "True Skies" (2002). Tong est choisi par Damon Albarn pour la tournée 2003 de Blur, avant de participer à deux albums de Gorillaz, puis d'intégrer The Good, The Bad & The Queen. En 2009, il forme Erland And The Carnival et, parallèlement en 2012, The Magnetic North. De son côté, outre son implication avec les Charlatans depuis 2010, Peter Salisbury accompagne régulièrement Richard Ashcroft. En solo, Ashcroft connaît un succès critique et commercial en 2000 avec l'album "Alone With Everybody", et le single "A Song For The Lovers" écrit à l'origine pour "Urban Hymns". À ses côtés, on retrouve BJ Cole, Peter Salisbury, Chris Potter et Wil Malone aux arrangements de cordes et de cuivres. "Human Conditions" (2002) et "Keys To The World" (2006) se vendent bien, mais les critiques sont de moins en moins favorables. Dans un style assez différent de The Verve, "United Nations Of Sound" est enregistré dans cinq studios différents à New York, Los Angeles et Londres avec le producteur de hip-hop No ID et des musiciens américains. Mettant fin à une absence discographique de six ans, Ashcroft revient en 2016 avec "These People", puis "Natural Rebel" aux réussites mitigées. En octobre 2021, "Acoustic Hymns, Vol 1" revisite en acoustique huit chansons de "Urban Hymns", et quatre de ses albums solos avec la collaboration de Liam Gallagher sur "C'mon On People (We're Making It Now)" et une imposante section de cordes. ❑

Top 5

"A Storm In Heaven" *(1993)*
Le titre de l'album est tiré du livre "Storming Heaven: LSD And The American Dream" de Jay Stevens. L'imprégnation de la musique psychédélique est évidente tout au long du disque. Portés par le chant rageur d'Ashcroft, l'écho et la réverb des guitares de McCabe, les morceaux alternent entre ambiances atmosphériques influencées par Pink Floyd, "Beautiful Mind", acid folk, "Virtual World", "Butterfly", "Make It 'Til Monday" et rock épique, "The Sun, The Sea" et "Blue".

"A Northern Soul" *(1995)*
Malgré la référence à un style de musique soul américaine adoptée par les mods du nord de l'Angleterre dans les années soixante, "A Northern Soul" n'est pas du tout un album de soul. Les douze longs morceaux associent ballades, "On Your Own", "Drive You Home", cordes ("History") et brûlots rock traversés de stridences psychédéliques, parfois jusqu'au paroxysme, "Brainstorm Interlude", "(Reprise)". Moins atmosphériques que "A Storm In Heaven", ils évoquent par moments les Stooges de "Fun House" avec "So It Goes", "A Northern Soul" et "No Knock On My Door".

"Urban Hymns" *(1997)*
Neuf compositions sont signées par Ashcroft et seulement quatre par le groupe. Les cordes dirigées et arrangées par Wil Malone sont très présentes, soulignant les tempos de chansons aussi brillantes l'une que l'autre. Le chant à la morgue toute britpop d'Ashcroft rend irrésistible les hits "Bitter Sweet Symphony" et "The Drugs Don't Work", mais aussi, associé à une rythmique d'acier et à des guitares tournoyantes, "Sonnet", "The Rolling People", "Catching The Butterfly", "Velvet Morning", sans oublier une touche de psychédélisme, "Neon Wilderness", "Space And Time" et le stonien "Come On".

"Forth" *(2008)*
Onze plus tard, The Verve retrouve Chris Potter pour un album se situant dans la continuité de leurs productions passées entre "A Northern Soul" et "Urban Hymns" dans le style lyrique qui les caractérise. Les cordes, arrangées cette fois par Davide Rossi, sont plus discrètes, laissant la primauté aux guitares de Nick McCabe, "Sit And Wonder", "Numbness", le space rock de "Noise Epic". Le single à succès "Love Of Noise" allie beat funky, effets et bruitages. "Rather Be", "I See Houses", "Valium Skies" et "Appalachian Springs" sont de magnifiques ballades comme sait les composer Richard Ashcroft.

"Human Conditions" *(2002)*
Plus encore que "Alone With Everybody", "Human Conditions" est symptomatique du parcours solo de Richard Ashcroft. S'il est parfois emphatique dans ses intitulés et l'expression de ses concepts, l'excellent "God In The Numbers", Ashcroft possède un talent singulier pour écrire des chansons au fort pouvoir d'attraction. Trois d'entre elles, "Check The Meaning", "Buy It In The Bottle" et "Science Of Silence" dans des versions abrégées, entrent ainsi dans le Top 30. Outre Wil Malone, y collaborent entre autres sa femme Kate Radley de Spiritualized, et Chuck Leavell des Allman Brothers aux claviers, Talvin Singh, tablas, beats, et Brian Wilson aux chœurs sur "Nature Is The Law".

DISCOGRAPHIE : Verve : "A Storm In Heaven" *(1993)*, **The Verve : "A Northern Soul"** *(1995)*, **"Urban Hymns"** *(1997)*, **"Forth"** *(2008)*. **Compilations : "No Come Down"** *(1994, face B des singles et inédits)*, **"This Is Music: The Singles 92-08"** *(2007)*. **Richard Ashcroft : "Alone With Everybody"** *(2000)*, **"Human Conditions"** *(2002)*, **"Keys To The World"** *(2006)*. **Avec RPA & The United Nations Of Sound : "United Nations Of Sound"** *(2010)*, **"These People"** *(2016)*, **"Natural Rebel"** *(2018)*, **"Acoustic Hymns, Vol. 1"** *(2021)*

Et justice pour tous

PAR FABRICE EPSTEIN

Crimes, affaires de mœurs, de plagiat ou de gros sous... Les rockers aussi ont droit à leur chronique judiciaire.

Affaire numéro 24
Jeff Beck contre Perry Margouleff

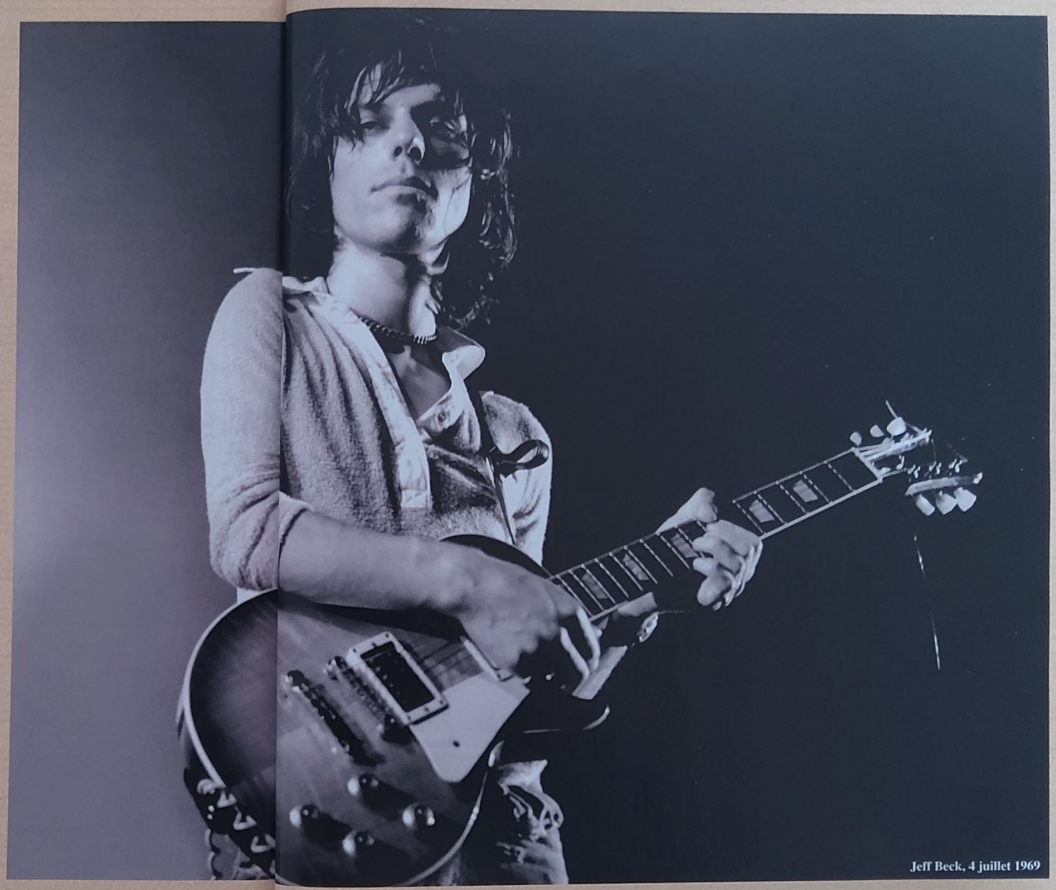
Le holà de Beck

L'HOMME A BESOIN DE S'APPROPRIER LE MONDE, SON MONDE. Il lui faut son médecin, son professeur, son éditeur. Et comme ce n'est jamais assez, son médecin est toujours meilleur que celui des autres. Comme si ces derniers ne prescrivaient que des tic-tac pour soigner une maladie incurable. Dès lors, que dire d'une guitare, *sa* guitare, le prolongement de son bras, sa deuxième voix. Et des sons qu'elle produit et offre au monde de la musique. Depuis que la guitare s'accorde au son de la voix ou des doigts des musiciens, elle n'en finit pas de se décliner. Féminine, masculine, désormais non genrée, elle comporte un millésime, un style, une attitude. Certaines ont été volées. Les fans les plus chevronnés sont à leur recherche. Les indices sont minces. Le sujet est si fécond que les journalistes se sont emparés de ces mystères. Qui possède les six guitares volées ? Pourquoi Interpol n'est-elle pas sur le coup ? Un département spécialisé ne serait pas inutile. Les guitares dont nous nous apprêtons à parler sont des œuvres d'art. Les disparues ne peuvent remplir un mur, mais les quelques doigts d'une main polydactyle. Jouxtant la Les Paul Standard 59 d'Eric Clapton, la basse Hofner de 1962 de Paul McCartney et la Rickenbacker de 1965 du plus grand guitariste rythmique de tous les temps (George Harrison), la guitare de Jeff Beck serait l'auriculaire. C'est vrai qu'il y a de quoi *se* mettre un doigt dans le nez ! La guitare n'est plus depuis 1969. Jeff Beck, guitariste de studio, professionnel de la profession, ancien Yardbirds, est à la tête d'un groupe sobrement baptisé Jeff Beck Group. Si Jeff tient le haut de la chaire, son meilleur choriste n'est nul autre que Rod Stewart. Ron Wood est dans les parages. L'été 1969 annonce la fin d'année et la catastrophe d'Altamont. Le groupe de Beck se produit au Tamarack Lounge, à Ellenville, dans l'Etat de New York. Subrepticement, tout dégénère. Beck aurait aspergé la foule à l'aide d'un extincteur, le personnel de sécurité évacue d'urgence le groupe. Les instruments sont laissés sur scène.

L'instrument de Beck (une Les Paul Standard de 1959) disparaît pour laisser place à la légende. On connaît la personne qui a vendu la chose qui résonne à l'Anglais. Il s'agit de Rick Nielsen, il deviendra guitariste de Cheap Trick. Mais la guitare ne pleure plus. Elle est dans les limbes. Avec le temps et le mystère, elle prend de la valeur. Moyen de transport de la musique devenu objet de collection. Les loups sont dans la bergerie. Qui dit valeur dit voyou, à tout le moins homme ou femme d'affaires. C'est ainsi que soudainement, à l'aube des années 2000, un musicien et collectionneur (plus de trois cents instruments à cordes à son actif), Perry Margouleff, semble savoir qu'une guitare ayant appartenu à Jeff Beck est à vendre. Le vendeur doit rester anonyme. Pour éviter toute ambiguïté ou problèmes légaux à venir, Margouleff entre en contact avec le manager de Beck. Ici, les points de vue divergent. Selon Margouleff, Beck aurait pris le combiné pour donner sa bénédiction, déclarant qu'il n'était pas intéressé par l'achat de ladite guitare. Selon Beck (plutôt son représentant, *te* son cher avocat), Beck ne s'est aucunement entretenu avec Margouleff. Nous n'y étions pas. Guitare au centre. Margouleff achète la six-cordes. Il débourse soixante-quinze mille dollars et prétend avoir recontacté le manager de Beck, qui à son tour, lui aurait donné blanc-seing.

En 2018, Jeff Beck, par l'intermédiaire d'un nouvel homme de main (comprendre manager) s'abouche avec Margouleff. Il l'informe que la guitare en cause a été volée en 1969 et que son employeur veut la voir revenir dans son patrimoine. D'ailleurs, lui appartient-elle ? Les parties ont un problème, elles prennent un avocat, elles ont toujours un problème, mais elles ont un avocat. Les hommes de loi ne trouvent pas le bon chiffre. Autrement dit, *no deal*. L'avocat de Margouleff saisit un tribunal new-yorkais afin que ce dernier reconnaisse la propriété de la guitare à son client.

Mais les choses ne sont pas si simples.



Jeff Beck, 4 juillet 1969

Photo: David Redfern/ Redferns/ Getty Images

Pourquoi Beck devrait-il s'engager dans une procédure longue et coûteuse et payer un avocat au prix d'une entreprise de démolition du bâtiment ? David Baum, avocat des champions de l'art, n'a pas l'intention de se laisser faire. Il compte bien opposer la finesse de son raisonnement aux arguments-massues des conseils de Margouleff. Du côté du dealer de guitares, tout a été étudié. Pour attraire Beck devant les tribunaux new-yorkais, il faut qu'à tout le moins il ait reçu la plainte en mains (propres ou sales, peu importe) dans l'Etat de New York. Dès lors, les avocats du margoulin dépêchent un *process server* (sorte d'huissier) dont le rôle est de s'assurer de la bonne remise du document. Beck se produit à Port Chester, New York. L'huissier suit Beck, elle est à une distance de trois ou quatre mètres, hurle à son attention qu'elle compte lui remettre une assignation, lance la documentation à ses pieds, et conclut à voix haute que Beck a été "servi". Topique manifestation de l'hystérisation de la société américaine. L'avocat du guitariste conteste. Existe une vidéo, mais elle n'est pas concluante.

Cela étant, d'autres arguments sont avancés par la défense de Margouleff. Pas forcément plus solides. Car pour les requins du maquignon collectionneur, Beck s'est placé sous la protection des lois de New York en faisant, il y a près de soixante ans, une apparition musicale à Ellenville dans l'Etat de New York. Aussi, les avocats considèrent que le fait que Beck ait aspergé la foule avec un extincteur d'incendie est un indice complémentaire de l'attribution du litige aux juridictions new-yorkaises. Lien de cause à effet entre cet acte (putatif) et le vol de la guitare. Mais le juge Abrams, suivant en cela les arguments de la défense de Beck, n'est pas sensible aux sirènes de Margouleff. Ce n'est pas le concert de 1969 qui est au centre du débat, fait remarquer le juge, mais la transaction conclue entre Margouleff et un vendeur inconnu, à laquelle Beck, également, est étranger. De plus, puisque le vendeur est (cela en fait beaucoup) inconnu, il n'est pas certain que le *deal* ait eu lieu à New York. Le simple fait qu'une guitare ait été volée dans un Etat donné ne permet pas à celui-ci d'alléguer la compétence de ses tribunaux.

L'allusion à l'extincteur d'incendie ne tient pas non plus la route pour l'Honorable Juge Ronnie Abrams. Si bien que l'action de Margouleff semble inefficace. Mais le juge laisse un mince espoir au demandeur, en ordonnant une audience pour savoir si Beck a été bien ou mal touché par la plainte de Margouleff. Tout cela n'ira pas bien loin, et Baum, en bon avocat, en appelle à la morale : "*Margouleff se dit fan de rock'n'roll, qu'il rende sa guitare à Jeff Beck.*" Mais, allons bon, possession ne vaut-elle pas titre pour les fanas de guitare ? C'est que, peut-être, le fin mot de l'histoire revient à un illustre pianiste, Frédéric Chopin : "*Rien n'est plus beau qu'une guitare, sauf peut-être deux.*" Plus pertinent que Rochi Voisine : "*Une guitare, c'est bien, mais ça ne remplace pas une femme.*" ❑

Le film du mois

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

"Comment peut-on oser refaire ce chef-d'œuvre ?"

West Side Story

DE STEVEN SPIELBERG

D'un côté le classique absolu du cinéma musical des sixties. De l'autre, la plus grande légende du cinéma contemporain.

Comment résister à ça ? Beaucoup de cinéphiles, pourtant, se sont offusqués du projet : *"Mais comment peut-on oser refaire ce chef-d'œuvre ?"* Ou … *"Pourquoi Spielberg, bardé d'autres envies qu'il ne pourrait accomplir en vingt-huit vies, perd-il son temps à refaire ce classique ?"* A cela une première réponse : ce "West Side Story" n'est pas le remake du film aux dix Oscars de Robert Wise, mais une revisite nostalgique du musical créé à Broadway en 1957. Un peu comme si un spectateur qui avait découvert la pièce à l'époque disait : *"Mais comment peut-on faire un film de ce chef-d'œuvre scénique ?"* Et puis Spielberg s'offre aussi (vu qu'il en a les droits et les moyens) un de ses grands chocs musicaux d'enfance lorsqu'il écouta en boucle, à l'âge de dix ans, la B.O. du musical avant, cinq ans plus tard, de découvrir le film de Robert Wise. Qui, curieusement, est absent de la liste de ses dix-neuf pellicules préférées comme "Lawrence D'Arabie", "Les 400 Coups", "Psychose", "2001, L'Odyssée De L'Espace", "Le Parrain" et, mais oui… "Intouchables" (là, il exagère). Et aussi "La Guerre Des Mondes" version 1953, le seul de sa liste qu'il se soit permis de refaire. Son re-"West Side Story" est aussi l'occasion de se frotter pour la première fois au genre musical. Et surtout, comme à son habitude, Spielberg nous offre encore un film *old school*. Sans effets numériques visibles (alors qu'il en est le vrai précurseur depuis "Jurassic Park"), et filmé à l'ancienne façon David Lean ou John Ford. Avec des plans composés et des couleurs pétantes proches du regretté Technicolor. Et sans l'ombre d'un montage hystériquement haché comme les films d'action brise-crâne de Michael Bay ou de n'importe quel Marvel antipoétique. Malgré le côté rebelle qu'ils partagent à travers leur animosité, leurs fringues post-James Dean, leur look rock et leurs tignasses gominées, on arrive donc toujours à faire la distinction entre les membres des Portoricains, les Sharks, et ceux des Italo-Irlando-Polonais, les Jets. Deux gangs rivaux qui s'affrontent en permanence dans les bas-fonds de l'Upper West Side du New York des années cinquante jusqu'à provoquer le drame… Spielberg, tout en gardant l'esprit vintage de la pièce et du film (costumes, décors, époque) modernise tout de même "West Side Story" en ne se limitant plus à une confrontation de territoires mais en donnant davantage d'importance aux tensions résultantes de l'immigration et du communautarisme. Comme un sacré reflet de l'air du temps. Les rixes et la love story impossible entre Maria, jeune Portoricaine dont le frangin sympa est affilié aux Sharks, et Tony, le plus cool et le plus romantique des Jets, se font à travers des séquences musicales d'une telle ampleur qu'elles en lavent nos iris. Si bien que le spectateur a constamment l'impression de s'envoler dans les airs au rythme des danses, des notes et, bien sûr, des mythiques chansons reprises de la pièce et du film original. De l'entraînant "America" au poétique "Tonight", jusqu'au romantique "Maria". Des chansons qui accompagnent tous les personnages, de l'espoir au drame, quand les conflits grandissants entre Jets et Sharks finissent par briser le coup de foudre amoureux entre Maria et Tony. On comprend que Spielberg, au lieu de s'attaquer au cinquième volet d' "Indiana Jones", a préféré rendre son hommage personnel à "West Side Story". Lui qui, depuis quelques années déjà, tourne des films plus engagés comme "Pentagon Papers" sur l'implication douteuse des Etats-Unis dans la guerre du Vietnam, "Lincoln" sur les derniers mois du Président le moins trumpesque des Etats Unis, voire "Ready Player One" qui, sous couvert d'un pur pop-corn movie, dénonce les déviances totalitaires de la distraction de masse qu'il a pourtant contribué à créer. Avec "West Side Story", Spielberg s'inquiète (les méfaits de la violence, du racisme et de l'entre-soi) tout en distrayant majestueusement (musique, chansons, danses) et en n'oubliant jamais que le cinéma peut — et surtout doit — rester un art (le septième, pour mémoire). Bien sûr, "West Side Story" est un des rares films de cette année à découvrir (au moins la première fois) absolument sur un grand écran. Avant qu'il ne soit gobé par Netflix, Disney, Apple ou Amazon… *(actuellement en salles).* ❑

Un corps d'enfant, des pieds de bouc et une tête d'agneau

The Beta Test

The Beta Test

Acteur et réalisateur de curieux films indépendants au ton décalé (dont "Thunder Road", sorti en France), Jim Cummings récidive dans l'humour mi-zinzin, mi-dramatique avec son nouveau long-métrage produit en financement participatif. Soit le parcours d'un agent à la ramasse engoncé dans une histoire de secte, de sexe, de sang et de chantage. Cummings superpose différentes histoires qui s'interpénètrent pour former une charge ironique (voire gentiment énervée) sur l'industrialisation à outrance d'Hollywood. Lui-même incarnant cet agent qui condense de nombreuses tares : il est froid, insensible, intérieurement paumé, parano et totalement à l'ouest. Son cerveau n'arrêtant pas de bouillir alors qu'il ne laisse rien paraître. Plus bizarre et intrigant que franchement compréhensible et distrayant, "The Beta Test" semble marcher volontairement à côté de ses chaussures. Enfin, si les films avaient des chaussures ! Le moins que l'on puisse dire est que Jim Cummings a su se créer un style identifiable qui n'appartient qu'à lui. Il faut juste qu'il réussisse maintenant à partager ses intentions un poil ésotériques avec un maximum de spectateurs *(actuellement en salles).*

The Card Counter

Scénariste de génie ("Taxi Driver" et "Raging Bull" de Martin Scorsese, quand même !), Paul Schrader a eu sa période vista quand il passa derrière la camera à la fin des années soixante-dix via le drame syndical "Blue Collar" et "American Gigolo", qui révéla Richard Gere. Mais ses vingt dernières années, ses films, un peu bâtards, n'attirèrent pas vraiment la considération totale du public et/ ou de la critique. Avec "The Card Counter", il fait un effort (presque) digne de ses débuts de carrière en contant l'odyssée terne d'un joueur de poker errant de casino en casino pour atteindre un semblant de rédemption. Celle d'un homme (joué en émotion entrée par l'excellent Oscar Isaac) qui, ombre de lui-même, semble naviguer dans un monde qu'il ne perçoit plus. Comme s'il attendait gentiment la mort entre deux abattages de cartes. Jusqu'au jour où il rencontre un jeune chien fou qui veut absolument qu'il l'aide à tuer un ennemi commun. Ce qui permettrait au passage à Poker-man de se débarrasser de son douteux passé. Filmé très posément avec plus de dialogues que d'action, "The Card Counter" enferme le spectateur dans une sorte de transe hypnotique où Schrader, une fois encore, pose plus largement un regard nihiliste sur les tares d'une Amérique délétère *(en salles le 22 décembre).*

The Card Counter

Next Door

Next Door

Le germano-espagnol Daniel Brühl est un acteur si discret qu'on oublierait presque qu'il apparaît dans la franchise des "Captain America". Mais Brühl, comme tout bon comédien qui se respecte, préfère interpréter des rôles plus consistants plutôt que d'aller errer dans des blockbusters sans goût. Il était ainsi formidable dans le rôle d'un homme faisant croire à sa mère qu'elle vit toujours dans la RDA des années quatre-vingt après un long coma dans "Good Bye, Lenin!", le film qui le révéla. Ou encore quand il personnifia le pilote automobile Niki Lauda dans "Rush" de Ron Howard. Après soixante-dix rôles en deux décennies, Brühl fait le point sur son statut de comédien dans "Next Door" qu'il réalise. Et où il interprète un acteur à la mode qui, dans un bar, fait ami/ ennemi avec un client qui sait tout de sa vie et de son intimité. S'ensuit une longue confrontation en huis clos, entre des demis pression et le comptoir en zinc, qui va amener son personnage à douter de son métier, de sa thune et de ses comportements amoureux. Brühl se met donc à nu en se moquant de lui-même, tout en se posant des questions existentielles : qu'est-ce qu'être un acteur ? La célébrité est-elle un réel aboutissement ? Continue-t-il à jouer un rôle dès qu'il n'est plus devant un objectif ? Une belle mise en abyme ironique et touchante dans laquelle Daniel Brühl s'autoanalyse comme pour mieux se débarrasser des côtés obsolètes d'un métier qu'il adore *(en salles le 29 décembre)*.

Lamb

La première partie de "Lamb" de Valdimar Jóhannsson peut laisser croire à un quasi-documentaire sur la vie d'un couple d'agriculteurs élevant des moutons dans une ferme paumée de la campagne islandaise. Au moment où vient poindre un certain ennui (visiblement voulu par le metteur en scène), le film bifurque vers l'étrangeté lorsque l'homme et sa compagne trouvent un étrange bébé dans la grange. Un être hybride qui, en grandissant, se retrouve avec un corps d'enfant, des pieds de bouc et une tête d'agneau. Un film d'horreur pour le coup ? Pas vraiment... Le couple, qui n'a jamais pu procréer, élève ce mutant comme s'il s'agissait de son enfant. Il s'habille normalement, comprend ce qu'on lui dit, mais ne peut pas parler. "Lamb" devenant une sorte de fable où le besoin de maternité et la solitude du couple se mêlent à des questionnements sur la différence — voire la non-différence — entre l'homme et l'animal. Porté par un duo d'acteur-trice (dont l'excellente Noomi Rapace) au diapason de cette métaphore sur l'existence, "Lamb" fascine *(en salles le 29 décembre)*. ❑

Lamb

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Pas du tout le bienvenu

Chapelwaite

On ne compte plus le nombre d'adaptations filmiques des centaines de romans et autres nouvelles de Stephen King. Mais les meilleures pellicules inspirées par son monde d'effroi et de terreur sont désormais bien loin. Du temps de "Carrie" de Brian De Palma, "Shining" de Stanley Kubrick ou "Les Vampires De Salem" de Tobe Hooper. Epoque, années 1970/ 1980, où le cinéma fantastique savait encore honorer le genre dans son entier. Pour montrer sa générosité (vu qu'il est riche à millions), Stephen King a même monté le projet Dollars Babies. Soit, contre un dollar symbolique, la possibilité pour de jeunes réalisateurs en herbe d'adapter certains de ses textes en toute liberté. A condition d'avoir un script correct et que le résultat ne soit pas commercialisé. On a ainsi vu fleurir des tonnes de courts-métrages venus se rajouter à la très longue filmographie kinguesque avec pas moins de trois cent trente-cinq films tournés sous toutes les formes. Longs-métrages, courts-métrages et, évidemment, séries. Avec la multiplication des sites de streaming, l'univers de Stephen King débarque désormais directement chez chacun de nous. Avec, rien que pour ces trois dernières années, "Histoire De Lisey" sur Apple TV, "The Mist" sur Netflix, "The Stand" sur Canal +, "The Outsider" sur OCS. Et maintenant "Chapelwaite" sur Amazon Prime. "Chapelwaite", publié sous le titre "Celui Qui Garde Le Ver", fait partie d'une vingtaine de nouvelles que King a réunies en 1978 dans son mythique recueil "Danse Macabre". Une histoire ténébreuse qui rend hommage à l'univers de Lovecraft et au mythe de Cthulhu, ainsi qu'au "Repaire Du Ver Blanc" que Bram Stoker écrivit quatorze ans après "Dracula". "Chapelwaite" ("Jerusalem's Lot", en anglais) réussit à retranscrire l'ambiance poisseuse, gothique, noire et sans lendemain voulue par Stephen King dans son roman, même si la série en est une adaptation assez libre. Dès le premier épisode, le ton mortifère est donné lorsqu'on s'attache au mélancolique Charles Boone, excellemment joué par Adrian Brody. Un capitaine de marine récemment devenu veuf, qui vient s'installer dans le Maine avec ses trois enfants, dans le manoir dont il vient d'hériter. Sauf qu'il n'est pas du tout le bienvenu, les habitants reprochant à ses aïeux d'avoir apporté une terrible malédiction qui se transmet de génération en génération, jusqu'à gangrener la contrée. Les neuf épisodes suivants tiennent alors d'une longue descente aux enfers. Des secrets de famille enfouis depuis la nuit des temps vont ressurgir pour perturber le mental de Charles Boone, prêt à flirter avec le mal absolu pour sauver ses enfants. Notamment avec la découverte d'un bouquin maudit, "Le Livre Des Vers", sorte de "Necronomicon" puissance mille, qui ferait basculer l'humanité dans les abîmes du mal. Du moins s'il était récupéré par une horde de goules au service d'un démon suprême. Et c'est là que la série devient franchement horrifique. Les créatures, bien qu'elles ne soient jamais nommées comme telles, sont en fait des vampires. Dont le chef, réellement hideux et effrayant, n'a plus rien à voir avec le Dracula romantique des films de la Hammer (dont on retrouve d'ailleurs l'ambiance dans certaines séquences). Sacrément nihiliste, "Chapelwaite" semble être aussi le reflet désespéré du monde contemporain où tout espoir de retour vers une vie meilleure paraît être bien utopique *(en diffusion sur Amazon Prime)*. ❑

Battle Royale *(M6 Vidéo)*

Sorti en salles en novembre 2001, "Battle Royale" de Kinji Fukasaku est devenu en l'espace de deux décennies le film d'action japonais le plus culte du XXIème siècle. Une version outrageante des "Chasses Du Comte Zaroff" où des collégiens, emmenés de force sur une île, participent à un immense jeu de massacre, où ils doivent s'entre-tuer pendant trois jours jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'un. Au-delà de son pitch provocateur et de ses séquences de tueries aussi inventives qu'ultra agressives, "Battle Royale" est une gigantesque fable dystopique, caustique et terrifiante. Une métaphore à peine voilée sur la société d'un pays (celui du Soleil levant) perdu entre l'ordre et l'anarchie. Comme une version hard de la franchise "Hunger Games" dont il fut le précurseur. Et dont la récente série à succès "Squid Game" sur Netflix s'est forcément inspirée. M6 propose donc ce coffret méga-collector avec, entre autres, une version intégrale et une suite que le fils de Fukasaku s'est senti obligé de terminer en raison du décès soudain de son père.

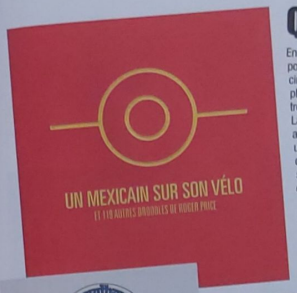
Trésor américain

Tom Petty
"Tom Petty: Somewhere You Feel Free"

YouTube

La presse rock n'a jamais vraiment su quoi faire de Tom Petty. L'a un peu forcé à rentrer dans des cases avec un chausse-pied, avant de l'en extraire avec un tire-bouchon, parfois un pied de biche. Durant la seconde moitié des années soixante-dix, on l'associait à la new wave américaine dont certains représentants, quand on se penche dessus rétrospectivement, n'avaient pas grand-chose de *nouveau*. Blondie, les Ramones ou Mink DeVille n'ont rien inventé, mais ont génialement recyclé ce qui leur avait plu dans la musique d'avant eux. Par contre, le dénominateur commun des trois précités et de Petty est que — on a déjà évoqué ce syndrome dans les pages de ce journal — leur premier album a été leur meilleur. Oui, c'est discutable, mais en fait non. Et pour le coup, le premier 33 tours de Tom Petty (et ses Heartbreakers) est aussi certainement celui qui doit le moins aux illustres aînés que le singer-songwriter adulait, les Byrds en tête. Qu'on se le dise (ou se le redise si nécessaire), "Tom Petty And The Heartbreakers", pochette comprise, est un disque parfait. Un modèle de rock nerveux et gracile, gorgé de mélodies inoubliables, diablement interprété, gonflé parfois. Quand on allait voir Petty en concert (il n'est venu en France qu'assez tard), on en gnettait les extraits et on pestait qu'ils soient si peu nombreux. On aurait échangé les presque une heure qu'il passait parfois seul sur scène à jouer du Bob Dylan à la guitare sèche contre une version courte de "Luna". C'est vrai, "You're Gonna Get It", son successeur, était très bon aussi, mais un poil en dessous, et surtout, plus "influence". Évidemment, les similitudes avec des artistes encore plus classiques que lui ont été accentuées chaque fois que Jeff Lynne a été de la partie. Ça n'est pas un reproche, juste un fait. Lynne a ainsi produit et marqué de son empreinte sépia "Full Moon Fever", le premier effort solo de Petty, et bien sûr "Into The Great Wide Open" (avec les Heartbreakers), un méga succès au début des années 1990, même s'il n'y a pas non plus à tortiller : les deux meilleurs morceaux du disque sont les faces A des deux premiers singles extraits ("Learning To Fly" et la chanson-titre). Mais le succès, comme l'argent (ça semble fou quand on est pauvre…), ne fait pas forcément le bonheur et, en 1992, le baromètre du blondin aux cheveux fins n'est pas au beau fixe. Pas vraiment remis de l'incendie de sa maison d'Encino (ce quartier de Los Angeles entre Woodland Hills et North Hollywood) survenu à la toute fin de la décennie précédente et dans lequel il a beaucoup perdu, il va changer de label et, plus grave, voir son mariage se déliter irrémédiablement. Il commence alors à travailler sur un nouveau projet solo auquel, officiellement et à la différence de "Full Moon Fever", il ne souhaite pas que les Heartbreakers participent. Ça brinquebale dans sa tête et son cœur, mais pas dans ses échanges avec Rick Rubin, choisi pour cette entreprise. Rubin, habitué des balades du côté sauvage est missionné pour aller à l'essentiel des arrangements d'un gros paquet de chansons qui, si elles n'en parlent pas toutes, traitent de la fracture ouverte. C'est certainement la raison pour laquelle, afin de mieux supporter ces bouleversements ("Wildflowers" sera donc son premier album pour Warner), Petty va finalement rameuter sa bande et, à l'exception du batteur Stan Lynch (un sacré tempérament, remplacé par Steve Ferrone), tous les Briseurs de Cœur vont répondre présent (en tant que musiciens de studio) à l'appel du chef. Sur le papier, la différence peut paraître subtile, mais soyons clairs : le semblant de démocratie qui régnait lorsque Tom enregistrait avec son groupe ne va évidemment pas laisser la place à une quelconque forme de despotisme de sa part. Simplement, la fine équipe, le guitariste Mike Campbell en tête, va brosser son leader dans le sens du poil en évitant de trop y aller de son grain de sel. Ainsi choyé, Petty va mettre une petite trentaine de chansons en chantier, songer à faire un double album de toutes les meilleures, mais finalement, confronté à Warner — avec alors à sa tête Lenny Waronker — peu enclin à cautionner un tel déballage, il se résoudra à publier un simple. Pour apprécier la quasi-totalité de ces séances à Los Angeles, il faudra attendre 2020 et la sortie de "Wildflowers & All The Rest", une superbe réédition. Diffusé sur YouTube et réalisé par Mary Wharton (elle avait déjà travaillé sur "God Bless Our Mobile Home", un documentaire de VH1, sur "Wildflowers" au milieu des années quatre-vingt-dix), "Tom Petty: Somewhere You Feel Free" propose l'essentiel de films tournés, principalement en studio, par Martyn Atkins entre 1993 et 1995. Le tout est abordé comme une véritable histoire, et on y voit notamment Petty et son groupe (officiel le temps de ce titre) faire une pause pour enregistrer "Mary Jane's Last Dance" destinée à une compilation aussi parue à l'époque. Les interviews des musiciens et du producteur données après coup sont passionnantes et, comme à chaque fois qu'il y a mort d'une âme, émouvantes. Le témoignage d'Adria Petty, une des deux filles de Tom, qui revient sur la séparation de ses parents sans violons dans la voix et avec un sourire au coin des lèvres (elle a depuis reconnu que regarder le documentaire était assez éprouvant pour elle), est précieux. Sur le plan de la création, même si on n'assiste pas véritablement à la naissance des morceaux, on en voit certains se développer et Rick Rubin en faire des chansons redoutablement efficaces. Tous s'accordent à dire que ces images, assemblées avec tact et goût (le musicien était réputé pour être extrêmement pudique et protégeait sa vie privée) et qui permettent, au passage, de mieux cerner comment le feu de la douleur, souvent destructeur, peut aussi faire bouillir de belles choses, auraient plu à Tom Petty. Grâce à cette belle parenthèse de quatre-vingt-dix minutes, visionnable gratuitement, celui que ses compatriotes qualifient de trésor américain est un peu moins bien caché. ❑

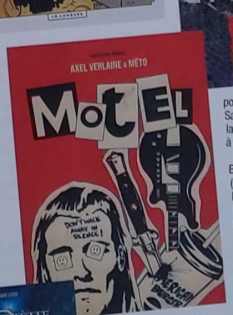
Quatre ex-Beatles à la ramasse



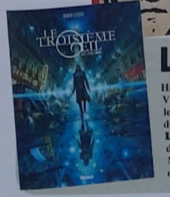
En 1982, Frank Zappa sort l'album "Ship Arriving Too Late To Save A Drowning Witch", avec une pochette au dessin fort énigmatique. Il s'agit d'un droodle, un jeu d'esprit inventé dans les années cinquante par Roger Price, une vedette de la télévision, et qui consiste à dessiner, de la manière la plus minimaliste qui soit, une situation précise en laissant, malgré tout, suffisamment d'indices pour trouver la solution. Afin de remettre cette pratique au goût du jour en vue d'un prochain confinement, La Table Ronde vient de publier **"Un Mexicain Sur Son Vélo"** qui compile cent dix-neuf autres droodles en plus d'une couverture faisant office de mode d'emploi. Chacun est dessiné dans un petit carré (d'où la forme de l'ouvrage), avec une figure géométrique très simple constituée d'ondulations, de traits ou de courbes avec, quelquefois, la représentation la plus basique qui soit d'un objet du quotidien. Par exemple, si le carré contient un zigzag, il faut spontanément chercher une réponse loufoque du genre "ver de terre avançant sur la pointe des pieds".

Clap de fin pour la série **"Jonathan"** avec ce dix-septième volume sous-titré **"Sur La Piste De Yéshé"**, aux éditions Le Lombard. Après quarante-six années à faire crapahuter son héros motard entre le Népal, l'Inde, le Tibet et tout l'Himalaya, le dessinateur suisse Cosey a décidé de mettre définitivement la Royal Enfield *Made in India* de Jonathan sur sa béquille. Publiée pour la première fois dans les pages du journal "Tintin" en 1975, Jonathan est une BD d'aventure qui prolonge sur papier les valeurs d'une jeunesse qui croyait dur comme fer au pouvoir de l'engagement, de la non-violence et de l'amour entre les peuples. Un doux rêve… Au début de l'histoire, Jonathan se prépare à prendre l'avion pour Genève quand il reçoit une lettre. Son ami Droïma lui donne rendez-vous dans un monastère perdu. Arrivé sur place, il apprend que Droïma ne sera pas là avant trois mois. Sans vouloir spoiler le final, disons seulement que Cosey l'a vraiment soigné aux petits oignons. Maintenant que la boucle est bouclée, le lecteur reprendra patiemment la playlist à écouter pour chaque tome. Pour ce dernier, il s'agit de Dionne Warwick, Arvo Pärt, Brian Eno et Moody Blues. Que des valeurs sûres.

Quand le mémoraliste du rock Hervé Bourhis rencontre le dessinateur Julien Solé (la série Cosmik Roger avec Mo/CDM), le résultat ne peut qu'être outrageusement insolent. Le pitch de ce **"Retour À Liverpool"** (Futuropolis) est cruel : en janvier 1980, dix ans après une tonitruante séparation, les quatre ex-Beatles sont tous à la ramasse. C'est simple, tout ce qu'ils ont tenté depuis la sortie de "Let It Be" a été un lamentable échec. Entre Ringo en acteur pitoyable et Paul qui se fait gauler par la douane nippone, John n'a plus guère le choix que d'affronter la mer déchaînée au large des Bermudes. Après s'être pris une poulie sur la tête, John est de retour au Dakota Building avant de s'envoler pour l'Irlande. Sa mission : convaincre Paul de produire son prochain album. Après une bataille dans la boue, Hervé Bourhis et Julien Solé empilent des situations de plus en plus déjantées, à la manière d'un Marcel Gotlib au meilleur de sa forme. Pas sûr que les fans apprécient l'album.



En direct d'Evreux, le roman graphique **"Motel"** (Les Enfants Rouges) fera revivre pas mal de bons (ou fâcheux) souvenirs à toutes les personnes ayant connu la douloureuse expérience du groupe de rock Made in France. Sur un scénario du guitariste post-punk Axel Verlaine, le dessinateur et agitateur graphique Méto a donné le meilleur de lui-même pour mettre en cases les tribulations d'un quatuor de rock appelé Motel. Constitué d'un chanteur dépressif, d'une guitariste qui fait tout le boulot, d'un bassiste mal dans sa peau et d'un batteur au casier judiciaire chargé, le groupe survit difficilement à coups de concerts peu ou pas payé. Au bout de quelques pages, on pourrait penser qu'il s'agit encore d'une énième BD déprimante sur le sujet. Mais non. Le but du groupe étant plus la liberté que la réussite, les galères deviennent anecdotiques face au plaisir que les musiciens éprouvent en vivant tout simplement leur vie. ❑

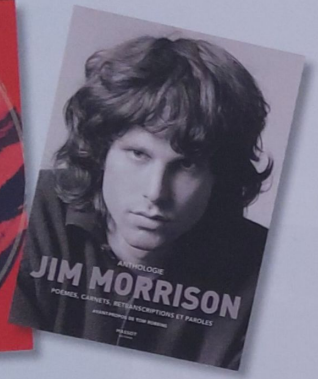


Le gros plan du Géant

Habitué aux succès avec la série "Requiem, Chevalier Vampire" ou "Les Chroniques De La Lune Noire", le dessinateur Olivier Ledroit signe ici sans l'aide de personne "Le Troisième Œil – Acte 1 – La Ville Lumière" (Glénat), **premier volume d'un triptyque aussi musical qu'hallucinogène. Mickaël est un apprenti qui travaille à la restauration des vitraux de la cathédrale Notre-Dame de Paris.**

Après une expérience lysergique, il commence à voir des choses qui transforment son ordinaire en une expérience extrasensorielle digne des meilleurs concerts du Grateful Dead. En raison d'un particularisme génétique appelé synesthésie, le héros de l'histoire voit les sons en couleurs comme les peintres Vincent Van Gogh, Vassily Kandinsky ou la chanteuse Sharleen Spiteri. À lire en écoutant Can.

Rock the Christmas



Iggy Pop And The Stooges

GILLES SCHEPS, JULIEN DELÉGLISE ET SERGE KAGANSKI

Du Layeur

Faut qu'on vous avoue un truc, on a du mal, depuis qu'on l'a vu autrefois sur scène, à prendre Iggy Pop vraiment au sérieux. Oui, bien sûr, on admire son inébranlable énergie, sa survie miraculeuse, ses hymnes cultes et l'empreinte géante qu'il a laissée dans l'histoire du rock, mais que voulez-vous, depuis qu'on l'a vu empêtré dans ses jeans descendus aux genoux pour exhiber son métronomique, quoique flaccide, Little Iggy, on a du mal à oublier cette puérile vanité et cette absolue non-sexitude. Pour autant, le personnage est fascinant, ses mémoires endiablées le prouvaient encore, l'enfant de Ann Harbor est sans aucun doute une des plus pures incarnations du rock dans ce qu'il a(vait ?) de plus rebelle et de plus excessif. Ils s'y sont donc mis à trois, Gilles Scheps, Julien Deléglise et Serge Kaganski, pour dresser dans ce beau livre un portrait du saltimbanque dingo et de ses comparses, leurs vies, leurs œuvres. Bourré de photos — dont 80% au moins, classic Iggy, sont torse nu —, d'interviews, de récits, de comptes rendus d'albums et d'analyses détaillées, ce gros volume est un digne hommage à la carrière incroyable du dernier des Mohicans.

Jim Morrison, Anthologie

Massot

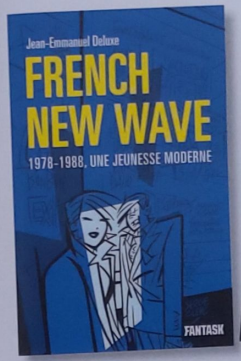
On a bien sûr atteint depuis déjà pas mal de temps le stade NCIS du système, là où le moindre fragment, croquis, griffonnage laissé par une star du rock — de préférence disparue — est découpé, disséqué, analysé avec le même soin maniaque qu'une toile de maître ou un incunable du Moyen-Age. Jim Morrison, icône s'il en est, n'échappe pas bien sûr à ce traitement de VIP, et le cinquantième anniversaire de sa disparition donne l'occasion aux éditeurs de lâcher les pépites, ici sous l'égide de la famille de Morrison qui a accepté de publier ces inédits intimes. Reproductions de carnets et autres cahiers que le chanteur aimait à griffonner, photos, dessins, poèmes ou textes de titres légendaires, les fans de Morrison adoreront certainement cet éclairage nouveau sur leur chanteur préféré mais devront être aussi riches que musclés — énorme bouquin à quarante-cinq balles quand même — pour s'offrir ce poids lourd sûrement indispensable aux vrais amateurs. Petit regret, malgré les six cents pages du bouquin, l'éditeur n'a pas trouvé la place de publier aussi les textes originaux en anglais, seules les traductions en français des nombreux textes photographiés sont dans le livre, et ce choix ne facilite ni la lecture ni l'exploration de cette mine, dommage.

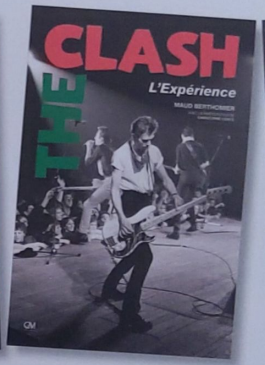
French New Wave 1978-1988, Une Jeunesse Moderne

JEAN-EMMANUEL DELUXE

Fantask

L'histoire du rock français n'est pas toujours passionnante, faut dire qu'il y a longtemps eu genre cinq groupes max dans le pays quand, outre-Manche florissaient à la pelle des génies ô combien plus sexy, et ça faisait par conséquent pas grand-chose à raconter. Il a donc fallu attendre la fin des années 1970 pour que le rock français profite de l'explosion punk et new wave et sorte de l'obscurité et des fins fonds de hit-parades. C'est précisément en 1978 que Jean-Emmanuel Deluxe commence son récit circonstancié de cette petite parenthèse assez enchantée, dix ans, pas plus, où toute une culture underground trouva et des acteurs, et un public, cette jeunesse alors moderne. Pop ou rock, new wave ou punk, jeunes filles guillerettes ou jeunes hommes blafards, musiciens, peintres, photographes, modeux, cerbères célèbres ou snobs noctambules, tout ce petit peuple du rock et de la nuit défile dans les pages gentiment nostalgiques d'un Deluxe toujours curieux et précis, mais jamais dupe.





The Clash, L'Expérience

MAUD BERTHOMIER

GM

Tu es trop jeune pour avoir vécu l'expérience Clash ? Tu es vieux mais tu écoutais plutôt Supertramp et tout a été tellement bref que tu as complètement raté le truc ? La jeune Maud Berthomier a pensé à toi et t'offre, à défaut, de revivre ces moments-là en convoquant dans son livre des témoins, des proches, des admirateurs qui ne se contentent pas de parler du groupe mais recréent et expliquent tous les contextes spécifiques, politiques comme sociologiques ou culturels qui firent de Clash un des plus grands groupes de la fin des années 1970. Chapitre après chapitre, la trop courte histoire du groupe disséquée et analysée raconte aussi bien sûr son époque, cette brève parenthèse d'insolence, d'espoir et de contestation avant que la chape thatchérienne ne s'abatte sur le pays et les artistes. Notre cher collègue Christophe Conte pour sa part, s'attelle, lui, de sa plume incisive, à la discographie et aux albums forcément clés du groupe, ça va vite, il n'y en a que cinq vrais, mais quels albums ! Clash est peut-être aujourd'hui le seul groupe punkisant dont la musique survit dans les playlists de radios et s'écoute encore partout et par toutes les générations et ce livre nous rappelle parfaitement pourquoi.

Grunge, Jeunesse Eternelle

CHARLOTTE BLUM

E/P/A

Et si Charlotte Blum avait raison et si le grunge, à la scène étonnamment toujours aussi vivante et aussi appréciée, détenait le secret de la jeunesse éternelle ? Fan depuis l'adolescence, la journaliste revisite dans son "Grunge, Jeunesse Eternelle" les lieux du crime avec une nostalgique délectation et un enthousiasme contagieux. Est-ce vraiment la pluie incessante qui poussait les adolescents de Seattle à rester dans les garages et y faire du rock, ou la déprime reaganienne et les crises économiques accablant toute une génération de petits jeunes discrètement asociaux qui trouvèrent dans le genre naissant l'exutoire, l'audience et la famille qui leur manquaient ? Famille artistique, certes, mais aussi une communauté de vie et de création qui cimenta entre tous ces groupes des liens puissants que, on connaît l'histoire, seules les très nombreuses morts brisèrent sans pourtant en casser ni le message ni la puissante dynamique encore bien vivante aujourd'hui. Grosse fan de Pearl Jam, Blum ne néglige cependant pas les autres, ni les petits ni les grands et, mieux, elle n'oublie aucun recoin du genre, les puristes, les obscurs, les féministes, les drames, les itinéraires croisés, les embrouilles et les héritages sont tous racontés ici sans que jamais sa candide admiration et sa pure affection soient entamées, *and I think it's beautiful.* *"Come as you are"* chantait le grand et fragile Kurt, et ce message de bienveillance et d'ouverture devrait, plus que jamais, être au cœur de nos vies comme il est au cœur de ce joli livre. Rock the Christmas. ❑

Les Trans Musicales

DU 1ER AU 5 DÉCEMBRE, RENNES

Grand événement défricheur et avant-courant, le festival rennais était de retour pour livrer dès décembre les tendances musicales pour l'année à venir.

En 2020, les Trans n'ont pas eu lieu, et à quelques jours de cette quarante-troisième édition, le doute plane. La veille de cette semaine de communion musicale, les rockers font grise mine avec les annulations coup sur coup des très attendus **Wet Leg** et **Amyl And The Sniffers**. Peu importe, le festival est bien là et vit dès le mercredi une première épiphanie avec la pop symphonique du compositeur italien **Andrea Laszlo De Simone**. Fumant une cigarette entre chaque morceau comme dans un réflexe post-coïtal, accompagné d'une douzaine de musiciens, le moustachu livre une performance aérienne, fragile, délicate, et envoûte le TNB. A peine le temps de redescendre de cet instant cosmique qu'à cinquante mètres, les jeunes Anglais de **Blanketman** réveillent l'Ubu. Après ce départ en fanfare, les choses s'accélèrent jeudi avec l'entrée en piste de Bars en Trans, le festival plus ou moins off qui occupe les débits de boissons de la cité durant l'événement. En tout, plus de cent cinquante artistes jouent dans les deux festivals, et on retrouve avec bonheur cette pulsation qui anime Rennes durant cette grand-messe automnale qui a cette année des airs de dernière fête avant l'apocalypse. Après une après-midi passée à flâner devant les sessions Fip (excellents **Hello Forever** en Beach Boys hirsutes), retour à l'Ubu plein à craquer pour la sensation **Mad Foxes** avant de faire une infidélité à Jean-Louis Brossard et de vibrer aux sonorités orientales de l'envoûtante **Sarah Maison** à L'Uzine. Au Parc-expo, les **Gwendoline** emballent avec leur new wave nihiliste. On aime ou on déteste leur attitude et leurs bons mots, mais "Chevalier Ricard" est un grand tube. A l'opposé, l'expérience électronique de **Yann Tiersen** déçoit un peu, trop paisible pour un concert à minuit. Vendredi arrive et le groupe béninois **Star Feminine Band** fait sensation, avant que les prometteurs et psychédéliques **Guadal Tejaz** n'enflamment un Hall 3 blindé. Plus tôt dans la journée, les Finistériens de **Komodor** ont remis à jour rouflaquettes et Gibson SG pour un concert sorti tout droit de "Almost Famous". Ils remettront ça le samedi soir avec leurs comparses de **Moundrag** pour un trip rétro nommé **Komodrag & The Mounodor**. Fun, mais bien moins dingue que le Finlandais **Anti Paalanen** qui, assis seul avec son accordéon et sa voix rocailleuse, a fait danser le Hall 3, ou **Voice Of Baceprot**, trio d'Indonésiennes en hijab qui jouent du metal. Des surprises comme seules les Trans peuvent en proposer, et un beau pied de nez à tous ceux qui veulent fermer les frontières, musicales ou autres.

ERIC DELSART

Une cigarette entre chaque morceau

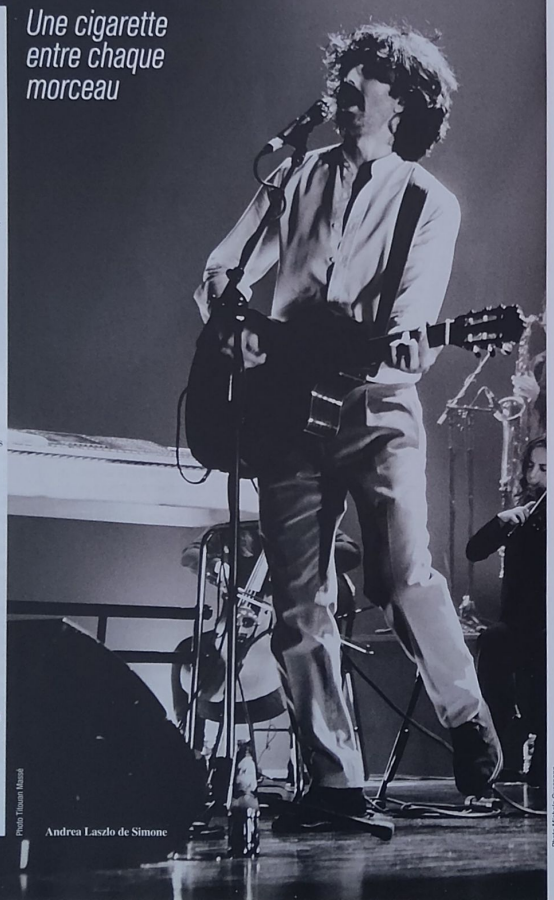


Photo Titouan Massé

Andrea Laszlo de Simone

Au nom du Père, du Fils et de Burt Bacharach

Mustang

10 NOVEMBRE, MAROQUINERIE (PARIS)

Il y a le fond — peu de gens ont sorti cette année d'aussi grandes choses que "Memento Mori" ou "Pôle Emploi/ Gueule De Bois"— et la forme. En l'occurrence un groupe clermonto-montreuillois toujours en trio mais avec un nouveau batteur, Nicolas Musset, d'une précision sans faille. Le bassiste, Johan Gentile, tient la baraque, tandis que Jean Felzine, guitariste beaucoup plus versatile que ce que sa Gretsch blanche laisse penser, habille les chansons en cocottes élégantes, griffures twang et saccades baignées de chorus. Voilà surtout un chanteur qui chante, ni trop affecté ni dans cette crainte du lyrisme trop répandue. En plus de dix ans et quatre albums, Mustang a amassé des choses signifiantes (les superbes "Ecran Total", "Johanna") qu'il joue avec grande classe ce soir.

BASILE FARKAS

The Fleshtones

16 NOVEMBRE, PETIT BAIN (PARIS)

Costume trois-pièces écossais pour le batteur, tenues sombres pour les trois autres, les **Dynamite Shakers** savent associer élégance et sauvagerie. Ils le démontrent tout au long d'un set aussi bondissant que maîtrisé, et dont le bouquet final est un classieux "Too Much Class For The Neighbourhood". Après cette entrée en matière, on serait presque inquiet pour les Fleshtones. Inquiétude aussitôt dissipée quand ils entament "Love My Lover". Les Tones sont partout à la fois ! En digne émule de Charlie Watts, Bill Milhizer martèle un *american beat* implacable sur lequel Peter, Keith et Ken peuvent se livrer à leurs savantes pitreries. Des Stones, il sera aussi question avec cette solide reprise de "Child Of The Moon". Et quelle bonne surprise de voir resurgir les Shakers pour "Layin' Pipe" juste avant les *"encore"*, comme on dit dans le Queens.

PIERRE MIKAÏLOFF

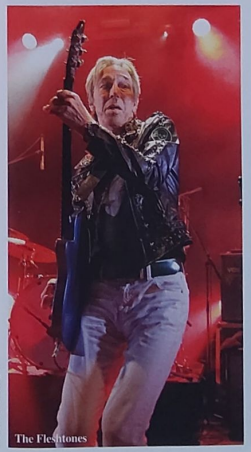


Photo Micheal Cocagna

The Fleshtones

Osees

17 NOVEMBRE, CABARET SAUVAGE (PARIS)

Surprise : il reste des places sous la structure circassienne de la Villette pour la venue du patibulaire quintette mené par le toujours mutique John Dwyer, marcel sombre et épaisse moustache au clair. Propulsés par deux batteurs herculéens qui martèlent en cadence, les Osees sont à présent une impitoyable machine de guerre scénique propre à concasser un auditoire retrouvant les joies du pogo (et fort déçu de ne pas se voir offrir de rappel). Les classiques certifiés s'enchaînent, toujours aussi frénétiques, piochant dans un passé récent ("C") ou plus lointain ("Immortelle "The Dream"), parfois entrecoupés par une rare accalmie (la planante "Sticky Hulks") ou un déferlement stoner ("Animated Violence"), aussi rugueux que jouissif.

JONATHAN WITT

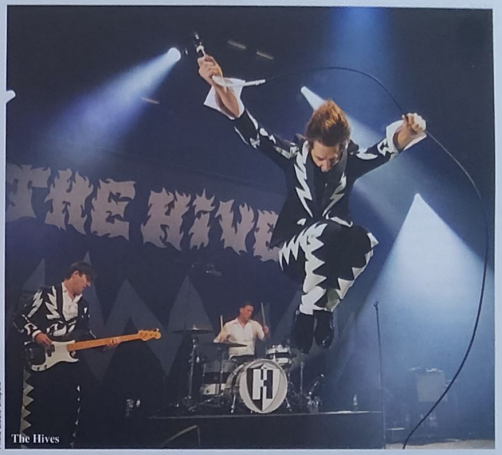


Photo Elodie Chapuis

The Hives

The Hives

17 NOVEMBRE, OLYMPIA (PARIS)

L'arrivée solennelle du groupe en rang sur le thème des "Nerfs A Vif" d'Elmer Bernstein détonne avec la cinquantaine de *"Com'on !"* hurlés dans la minute suivante, en mode mitraillette, par le Mr Loyal du grand cirque des Hives, Howlin' Pelle Almqvist. Les Suédois sont de retour et, jamais avares en effets visuels spectaculaires, ont misé pour cette tournée sur un costume de mariachi-super-héros doté d'éclairs phosphorescents lorsque les lumières s'éteignent. Les sauts de cabri du leader s'enchaînent sur "My Main Offender", et deviennent ciseaux lorsque la section rythmique endiablée bombarde "Hate To Say I Told You So". Les bains de foule sur "Walk Idiot Walk" et lancers de micro (quasi) maîtrisés pendant "Go Right Ahead" ne sont évidemment pas oubliés, pour le plus grand bonheur des fans qui après une si longue absence en salle de concert se laissent séduire comme la première fois au début du siècle.

MATTHIEU VATIN

Molchat Doma

18 NOVEMBRE, TRABENDO (PARIS)

Tout de noir vêtue, la formation biélorusse est venue annoncer la fin des beaux jours. Dès l'entame ("Kletka"), les natifs de Minsk démontrent l'efficacité de leur cold wave martiale. Egor Shkutko, chanteur au teint crayeux et au regard intense, magnétise la foule, tandis que ses comparses se chargent de

Absolutely live

faire vrombir guitare, basse et synthétiseurs vintage. Les premières notes de "A Forest" de The Cure en introduction de "Tancevat" rappellent les influences du groupe qui enchaîne titres sombres ("Ya Ne Kommunist") et morceaux plus produits issus de leur dernier album ("Usmai"). Le concert s'achève sur l'imparable "Sudno" qui clame que *"la vie est dure et inconfortable"*, ce qui ne semble pas attrister l'audience visiblement ravie.
DIMITRI NEAUX

Maxwell Farrington & Le SuperHomard

19 NOVEMBRE, ETOILES (PARIS)

Récent disque du mois, Maxwell Farrington & Le SuperHomard n'ont pas le physique de leur musique. Le guitariste Christophe Vaillant a des faux airs de James Coburn, tandis qu'à ses côtés Maxwell Farrington se révèle doté d'une présence étonnante sur scène, variant faux moulinets et entrechats improbables, mais surtout d'une voix entre Scott Walker et Neil Hannon. Les beautés de l'album "Once" ("Oysters", "Happening Again", "Free Again", et le mini-tube "We, Us The Pharaohs") et celles à venir (deux inédits, dont la superbe "Donna") se succèdent, avant la reprise d'un classique de Neil Young "Only Love Can Break Your Heart", sur laquelle le groupe est épaulé par l'envoûtante Sarah Maison. Au nom du Père, du Fils et de Burt Bacharach, amen.
VIANNEY G.

Metronomy Pitchfork Music Festival Paris

22 NOVEMBRE, FONDATION LOUIS VUITTON (PARIS)

Styliste appliqué d'une pop haute-couture, Joseph Mount est un des songwriters les plus doués et ouverts d'esprit de sa génération. Ce soir, son groupe est venu présenter quelques bribes d'un album qui s'annonce d'emblée comme l'un des plus attachants de l'année à venir. Vingt et une heures trente-deux, les guitares *sitarisantes* de "Love Factory" se font entendre dans ce lieu trop chic pour faire du rock. Qu'importe, le son est ample. Le groupe joue funk et serré. En milieu de scène, la basse sexy d'Olugbenga Adelekan tient tout le monde en respect. Très vite, le groupe tient à rappeler au public parisien du Pitchfork Festival que "The Bay" était bien une de leurs compositions les plus soul avant de devenir un titre FM de Clara Luciani. Plus loin, on croit reconnaître la boîte à rythmes d' "Enola Gay", mais c'est en fait "Reservoir" et son entêtant gimmick de clavier que n'aurait pas renié François de Roubaix. Après quinze titres, les Anglais se sabordent sur "You Could Easely Have Me", instrumental hilare et morveux à mi-chemin entre les Stooges et les Rita Mitsouko. Tel un pied de nez à l'endroit qui les accueille et porte un nom d'un sac à main.
ROMAIN BURREL

Viagra Boys

23 NOVEMBRE, AÉRONEF (LILLE)

Parce que parfois on est bête dans la vie, on pensait que Viagra Boys n'intéressait qu'une frange minoritaire de fans de post-punk et qu'au mieux on allait trouver deux cents péquins dans l'Aéronef lillois. On s'était un peu trompé : jauge blindée, mille spectateurs, salles sold out sur quasiment toute la tournée. S'il existe un renouveau rock à l'heure actuelle, aucun doute que les VB en sont l'un des espoirs. Sebastian Murphy, le chanteur, entre sur scène directement torse nu et le groupe bastonne les meilleurs titres de ses deux albums faramineux, et le public en redemande. C'est décadent et c'est vraiment de la musique d'ivrogne poly-toxicomane, mais voilà un groupe qui ne triche pas. Profitons d'eux tant qu'ils sont là... leur guitariste fondateur est décédé le mois dernier.
THOMAS VDB

Metronomy

Photo Alban Gendrot

Geese

Photo Robert Gil

Geese

23 NOVEMBRE, INTERNATIONAL (PARIS)

En ce froid mardi de novembre, la cave du club de la rue Moret affiche toutefois archi-complet, remplie de jeunes gens lookés peu frileux. La raison en est les *Oies* en provenance de Brooklyn qui ne vont certainement pas se faire prier pour réchauffer une audience déjà très au fait du quintette, malgré un prometteur premier album, "Projector", tout juste sorti. Nouvelle hype à venir ? A priori, non. Ces gamins du confinement, aussi courageux qu'intelligents, ont délaissé études afin de se lancer pied sur la pédale d'effets dans la grande aventure post-punk. Assez paresseusement comparés aux Strokes, c'est plutôt vers le New York poète de Tom Verlaine et du distordu Sonic Youth qu'ils lorgnent. Entamées fiévreusement par un inédit, les quarante minutes déclenchent crowd surfings et regards ébahis. Une semaine plus tard, c'est pour le phénomène Wet Leg et le crooner cockney Baxter Dury qu'ils ouvraient dans le cadre de l'émission Echoes de Jehnny Beth. L'avenir leur appartient.
MATTHIEU VATIN

Howlin' Jaws

25 NOVEMBRE, PETIT BAIN (PARIS)

Graham Day (chant, guitare) **et les Forefathers**, Allan Crockford (basse) et Wolf Howard (batterie) jouissent d'une expérience qui garantit la solidité tout en gardant la niaque. Les **Suttles** effectuent leur premier grand concert. Lookés façon Jam, Fred (guitare), Julian (basse) et Max (batterie) aiment les tempos rapides, osent deux morceaux en français et reprennent du Joe Jackson ("I'm A Man"). Evénement de la soirée, les **Howlin' Jaws** jouent le nouvel album, "Strange Effect". Djivan (chant, basse), Lucas (guitare) et Baptiste (batterie) remportent tous les suffrages avec un répertoire vraiment original, parfois surprenant, aussi bien joué que chanté, une présence indéniable, beaucoup d'énergie... Rappelés, ils assènent un "Long Tall Sally" (Little Richard) dévastateur. La grâce.
JEAN-WILLIAM THOURY

A Certain Ratio

26 NOVEMBRE, BOULE NOIRE (PARIS)

Jez Kerr, le bassiste et chanteur, ouvre le set avec la version ACR de "Houses In Motion", reprise des Talking Heads qui devait à l'origine être chantée par Grace Jones. Après s'être excusé pour sa voix affectée par un rhume, il se lance dans un set de quatre-vingt-dix minutes dominé par les classiques du groupe avec, bien sûr, l'immarcescible "Shack Up" plus quelques nouveautés, dont un "Get A Grip" très efficace. Le funk dark et nerveux garde l'efficacité des années Factory, et le quatuor agrémente de trompettes acides ses compositions tendues, rendant hommage à leur chanteuse disparue Denise Johnson, dont l'absence ajoute une note sombre à la musique parfois funèbre bien que groovy de ce groupe hors du temps, hors des modes.
OLIVIER CACHIN

Faust IV – Festival BBmix

28 NOVEMBRE, CARRÉ BELLE-FEUILLE (BOULOGNE-BILLANCOURT)

Kamoulox de l'année ou reformation miracle ? Sous l'égide de Jean-Hervé Peron, bassiste original du groupe, Faust fait son éphémère comeback avec une formation de douze musiciens de tous âges pour rejouer l'intégralité de "Faust IV", mythique album krautrock enregistré en 1973. Ouvert avec le très pop "The Sad Skinhead", le concert se déroule comme un rêve éveillé, avec un violoncelliste qui tricote sur scène quand il ne joue pas, une saxophoniste qui prend des notes sur un calepin entre deux solos free et un contrebassiste en jupe. "Jennifer" est réinventé, "Läuft" devient un trip cosmique et "Krautrock" tient les promesses de son titre. Une soirée hors du temps.
OLIVIER CACHIN

Stuart A. Staples

29 NOVEMBRE, FONDATION CARTIER (PARIS)

Les Tindersticks fêteront leurs trente ans avec une grande tournée en 2022. Le chanteur joue ce soir, s'aidant parfois de sa guitare classique, un récital très intimiste, assisté seulement du pianiste du groupe, Dan McKinna, dans une salle du musée d'art contemporain. Le set-list reprend des titres piochés dans tout leur répertoire, mais aussi des surprises comme "Willow Lullaby", superbe titre composé par Staples pour la BO de "High Life" de Claire Denis et "Memories Of Love" tiré de son EP solo. Entendre ces chansons dans un tel dépouillement est assez déroutant sans la lente transe des orchestrations mais comme suspendues dans le temps. La voix de Staples, à la limite de la justesse, n'a jamais été aussi nue et captivante. Les titres, déjà assez sobres à l'origine comme le jazzy "Carousel", ou le crève-cœur "The Waiting Room", se prêtent mieux à l'exercice. Il finit sur la colère sourde du très approprié "We Are Dreamers !".
BRIAG MARUANI

Howlin' Jaws

Photo Micheia Cuciugna

Absolutely live

Wet Leg

Photo Oca Gonzalez

Wet Leg – Emission Echoes

30 NOVEMBRE, YOYO (PARIS)

Depuis la belle saison, Wet Leg fait ce qu'aucun groupe de rock ne réussit plus : créer l'excitation avec deux *vrais* bons singles : "Chaise Longue" et son petit frère "Wet Dream", un doublé accrocheur, lubrique et un peu plus marrant que le dernier Damon Albarn. Au centre de l'affaire, les voix et les guitares de deux Anglaises, Rhian Teasdale et Hester Chambers, accompagnées par trois gaillards. Pris dans un tourbillon de dates et de restrictions sanitaires, le groupe a annulé son passage aux Trans Musicales (c'est énervant), mais honore un tournage pour l'émission Echoes (Johnny Beth, Arte) dans cette salle du Trocadéro. Que voit-on ? Un groupe excellent qui, outre les deux tubes, possède quelques cartouches : "Too Late Now" et "Oh No", tout juste sorties, et d'autres qui constitueront un album en avril. L'atout de Wet Leg ? Outre les mélodies, il y a ce fourmillement d'idées vocales d'un duo qui alterne parlé-chanté, rugissements et harmonies. Au comptoir, les analogies idiotes sont lancées (Breeders de l'île de Wight, B-52's des falaises de craie), mais le plus important est là : le plaisir simple de la pop et des guitares.

BASILE FARKAS

Johnny Mafia

1ER DÉCEMBRE, PETIT BAIN (PARIS)

L'équipement culturel flottant est bouillant pour cette soirée qui fête la sortie, il y a maintenant quelques mois, du troisième album des garagistes de l'Yonne. Pour l'occasion, le groupe, qui affiche déjà onze ans au compteur, invite tour à tour batteurs historiques, punk-rockers de la scène sénonaise et amis, notamment Raphaël de We Hate You Please Die sur la déjantée "Sleeping". C'est toutefois à quatre que la formule s'avère la plus efficace, à en juger par le public qui reprend en chœur le refrain de "Trevor Philippe", s'égosille sur "Love Me Love Me" et se déchaîne sur "Phone Number". Le concert s'achève dans un furieux et chaleureux chahut ("Split Tongue") qui vient confirmer l'excellence des performances live de Johnny Mafia.

DIMITRI NEAUX

The Black Lips

2 DÉCEMBRE, TRABENDO (PARIS)

Associés à la sombre affaire Burger Records, soupçonnés d'être à nouveau empêtrés dans de sérieux problèmes de drogue, mais surtout auteurs de prestations calamiteuses et indignes avant la pandémie, les gredins de Géorgie semblaient gravement sur le déclin. Et c'est au moment où on l'attend le moins que la fratrie semble le plus unie. Cole Alexander, œil vif, et Jared Swilley, affûté comme jamais, bondissent sur un "Modern Art" tendu à souhait devant une audience frénétique. Le saxophone free de Zumi Rosow fait merveille, tandis que le guitariste Jeff Clarke, de plus en plus présent au chant, et Oakley Munson, dans le tempo, semblent définitivement intégrés. La paire Alexander/Swilley, après tant d'années, a érigé la notion de groupe en priorité, se mettant à son service. Moins de crachats, plus de rouleaux de papier toilette ou d'invasions de scène, mais un Cole presque exigeant avec l'ingénieur son et un concert appliqué qui se ponctue par leur version de "Hippie Hippie Hoorah" de Jacques Dutronc bienvenue et acclamée.

MATTHIEU VATIN

The Jesus And Mary Chain

Photo Marion Ruszniewski

The Jesus And Mary Chain

5 DÉCEMBRE, BATACLAN (PARIS)

Le plus important, dans ce métier, quand on vieillit, c'est de rester maigre. Tel est le cas de Jim Reid, derrière le micro : beau, classe, flegmatique mais habité. Son frère William, lui, ressemble désormais à Jerry Garcia. Le guitariste qui l'assiste : un sosie de Biolay, façon Duran Duran — un ventilo souffle sur sa longue chevelure, on se croirait dans un clip hair metal. Rien à dire sur le batteur, sauf que les Mary Chain sont là pour jouer "Darklands", un album où une boîte à rythmes se charge du job. Le son n'est donc pas identique, plus organique, carré, pour une prestation parfaite, bouleversante. Dix chansons fantastiques. Quels groupes peuvent jouer un album sur la longueur avec l'impression d'entendre un "Best Of", une enfilade de classiques ? Après une pause, retour pour une poignée de bombes — "Just Like Honey", "Kill Surf City", "Never Understand" et une version époustouflante de "Happy Place". Elle est ici, ce soir, cette place-là. Sortie sous la pluie, et après ce qu'on vient de vivre, on est aussi "Happy When It Rains".

BENOIT SABATIER

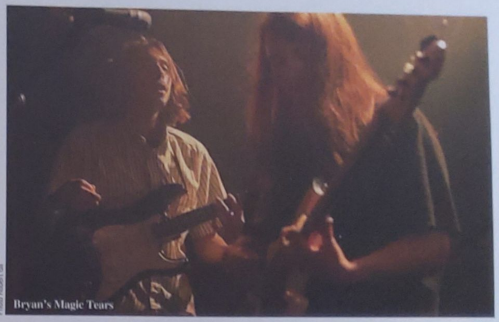

Bryan's Magic Tears

Photo Robert Gil

Cat Power – Fnac Live Paris

6 DÉCEMBRE, THÉÂTRE DU CHÂTELET (PARIS)

Toujours aussi traqueuse, Chan Marshall joue ce soir un concert éclair d'une demi-heure, dans le cadre du festival Fnac Live. Après un "Fool" assez erratique et un "(I Can Get No) Satisfaction" avorté, sa voix sublime nous transperce sur "Werewolf", reprise du génie méconnu Michael Hurley. On aimerait rassurer la chanteuse tellement elle semble mécontente de sa performance, mais les applaudissements ne suffisent probablement pas. Après le superbe "The Moon", elle se met au piano pour "A Pair Of Brown Eyes" (The Pogues), extrait de son prochain album de reprises, et surtout l'un des plus beaux textes de Shane MacGowan.

BRIAG MARUANI

The Limiñanas

6 DÉCEMBRE, TRIANON (PARIS)

Revue des troupes : les Limiñanas paradent à sept ce soir. Marie, qui trône au centre de la scène avec sa batterie sans charley, se charge du *bam-bam-bam* avec une classe folle ; à ses côtés, Lionel ressemble de plus en plus à une sorte de Moïse psychédélique. Peu d'invités cette fois, même si Bertrand Belin se pointe pour une version démente de "Dimanche" en dandinant sur place comme Charlot lors du générique de fin. Sept donc à marteler le même clou dans le cerveau du public, magnétisé par le light-show. Le récent et très bon "De Pelicula" est à l'honneur ("Saul", "Au Début, C'Etait Le Début", "Que Calor !", single imparable), entrelardé de morceaux de "Shadow People", de quelques reprises (Can, Undertones) et de classiques plus anciens ("Funeral Baby"). *C'était les Limiñana-déliques.*

VIANNEY G.

Bryan's Magic Tears

7 DÉCEMBRE, MAROQUINERIE (PARIS)

Dans l'épais liquide amniotique des basses, sous le remous des trois guitares, bercées par le pogo le plus doux jamais connu, les voix de Laurianne Petit et Benjamin Dupont nous parvenaient comme *in utero* : deux êtres d'une autre dimension que l'on peut aimer sans jamais les avoir rencontrés. Exécuté sans aucune accélération, le tempo tendu comme la corde d'un arc par l'impeccable Ramon, Bryan's Magic Tears, son son, ses chansons, cette absence habitée, est en train d'atteindre son sommet. Et son public est le plus cool qui soit. Tout simplement l'un des meilleurs groupes de sa génération.

THOMAS E. FLORIN

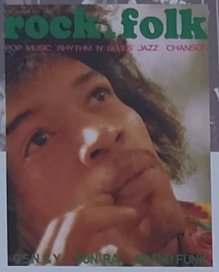
The Limiñanas

Photo Marion Ruszniewski

Ça ne s'invente pas

ROCK 'N'ROLL FLASH BACK

PAR CHRISTIAN CASONI

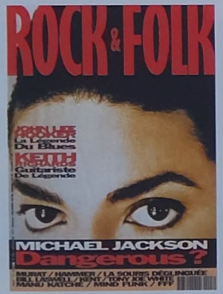


JANVIER 1972 R&F 60

Apostrophe aux gourmets de Best qui font la fine bouche devant **Mott The Hoople** : *"Vous avez tout faux"*. Ce n'est pas que sur scène, Mott soit incapable de sonner *"dylanien"* comme sur ses trois albums *"assez merdeux"*. C'est que sur scène, Mott rachète la déficience de son producteur Guy Stevens. *"C'est du rock, bande d'intellectuels !"* Ici, on analyse aussi *"l'ambiguïté"* de **CSN&Y**. L'ésotérisme, l'introspection, la poésie mièvre, mais aussi la chanson engagée, autre stratégie commerciale et nouveau conformisme *"petit-bourgeois à l'usage des jeunes nantis, qui sauront s'en servir pour justifier leur apathie."* Nouveau reportage sur **Amsterdam** où deux mondes se tolèrent. Sexe, drogues, free-press, *"Jusqu'où peut aller l'élasticité du paternalisme éclairé"*, celui des *"pères de la cité"* parmi lesquels siègent quelques *kabouters* (*"anciens protos"*) ?

JANVIER 1982 R&F 180

Faut-il encore s'attarder sur le couple en couverture et sur cette énième **galerie de filles**, même si elles ont fait 1981, de Nina Hagen aux Go-Go's en passant par Grace Jones ? *"La gonzesse revient en force aux USA"*, remarque **David Lee Roth** pendant son blind-test. Il reconnaît tous les titres sauf "Little Darlin' " de Sheila : *"Voilà qui sonne atrocement comme Blondie."* Dans une zone de New York où les artistes commencent à remplacer les clodos, on voit les **Plimsouls** traîner avec les **Fleshtones**. C'est à peu près tout ce qu'on comprend de cet article. **Jean-Michel Jarre** tourne derrière le *"rideau de bambou, premier musicien moderne à avoir joué une note en terre de Chine"*. **Moon Martin** découvre que les critiques français disent n'importe quoi sur son compte : *"Qu'est-ce que j'aimerais raconter toutes ces conneries impunément, et être payé pour !"*



JANVIER 1992 R&F 293

Michael Jackson sort l'album "Dangerous" et le single "Black Or White". Le chroniqueur entend *"le gentil Michael se transformer en un putain de screamer funky"*. Si on arrêtait de dire *"putain"* ? Autre Jackson : **Hammer**. Il est content, la maison Mattel vend une poupée à son effigie. Mais putain, quoi ! Un numéro bourré de funk et de chanson française. **FFF** n'est pas content des journalistes de rock, **John Lee Hooker**, pas content de la France où "Mr Lucky" ne se vend pas. C'est du funk ? Oui, si on considère le boogie comme un funk primitif. **Jean-Louis Murat** trouve les critiques belges et les ingés-son anglais bien meilleurs que leurs homologues français. **Kent** se replie sur le vieux pays, Barrence Whitfield lui avait dit : *"Vous jouez une musique que nous autres Américains ne savons pas jouer. Aux States, les gens adorent la chanson française."*

JANVIER 2002 R&F 413

Une salve de seize pages sur les **Ramones**. Seize ! Plus forts que les Beatstones et Led Bowie ! Ces faux branleurs auront vécu le plus gros de leur carrière dans le camion des tournées, sous le fouet du guitariste. Au début, la critique se demande s'ils sont vraiment sincères et donc très cons, ou très intelligents. Quand on grandit à Forest Hill, précise leur première bio, on devient soit musicien, soit dégénéré, soit dentiste. Eux sont tout ça. Dentistes ? Oui, *"leur musique n'est pas sans rappeler le bruit de la fraise sur une molaire du fond."* Pour Joey Ramone, ça s'est passé en avril. **George Harrison**, ce sera en novembre 2001. Alors elle vient cette nécro ? Voilà, voilà. **Référendum 2001** : "Amnesia" (Radiohead), Noir Désir et Manu Chao. Oussama Ben Laden est le méchant de l'année, et les pompiers de New York les sombres héros de l'amer.

JANVIER 2012 R&F 533

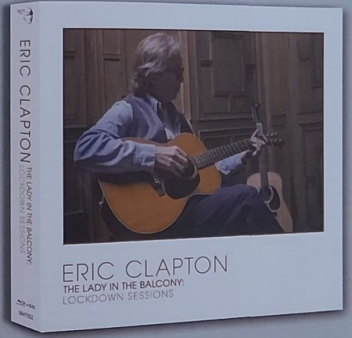
Repêchés des limbes des Beatles : **Pete Best**, premier batteur, et **Tony Sheridan**, guitariste avec qui les quatre lutins avaient enregistré "My Bonnie", cinquante ans plus tôt. Pour fêter ça, Afterbeat a réuni les deux recalés au Divan du Monde. Qui osera prétendre encore que le rock n'a plus d'actualité ? Les **Black Keys** étaient les tocards des *"groupes en The"*, les White Stripes du pauvre, jusqu'au carton planétaire de l'album "Brothers" qui les exfiltra du terrain vague du blues, ce qui ne les rendit guère plus souriants, ni n'allongea le cou de Pat Carney. **Wilco**, en crise perpétuelle, a pourtant été sacré par la critique roi du *"dad rock"*. Jeff Tweedy : *"Incroyable, c'est un terme qui n'a été utilisé que pour nous"*. Wilco est-il encore décrit comme le Radiohead américain ? *"Je n'ai jamais vu Radiohead décrit comme le Wilco britannique."*

OFFRE D'ABONNEMENT rock&folk

12 NUMÉROS + LE DIGIPACK CD + BLU-RAY

ERIC CLAPTON

"THE LADY IN THE BALCONY : LOCKDOWN SESSIONS "



Eric Clapton, comme tout le monde, a subi le confinement. Mais dans un manoir équipé en matériel et avec trois musiciens. Il en résulte cet album live confortable, presque entièrement acoustique et qui rappelle, bien sûr, son fameux "Unplugged".

BULLETIN D'ABONNEMENT

À renvoyer accompagné de votre règlement à : Rock&Folk – Service Abonnement - 45 ave. du Général Leclerc 60643 Chantilly cedex - Tél : 03 44 62 43 79

simple rapide, abonnez-vous en ligne sur : **abo.rocknfolk.com**

Je choisis mon offre d'abonnement:

OPTION 1 — 1 an 12 numéros + Le Digipack CD + Blu-ray de **ERIC CLAPTON** : 78€ au lieu de 106,15€**.

OPTION 2 — 1 an 12 numéros + Le Digipack CD + DVD de **ERIC CLAPTON** : 77€ au lieu de 105,15€**.

OPTION 3 — 1 an 12 numéros : 68€ au lieu de 78€**

Je choisis de régler par :

☐ Chèque bancaire à l'ordre de **Rock&Folk**

☐ Carte bancaire (Visa, Eurocard, Mastercard)

N° ..... Date d'expiration ..... Cryptogramme .....

Date et signature obligatoires

Mes coordonnées: ROFP653A

Nom* : ..... Prénom* : .....

Adresse* : .....

CP* : ..... Ville* : .....

Tel : .....

INDISPENSABLE POUR LE SUIVI DE MON ABONNEMENT

E-mail* (en majuscules) :

☐ Je souhaite bénéficier des offres promotionnelles de Rock&Folk.

☐ Je souhaite bénéficier des offres promotionnelles proposées par les partenaires de Rock&Folk.

Les informations vous destinées à la société Éditions Lamiraux, elles sont collectées et utilisées à des fins de traitement de votre abonnement. Le cas échéant, votre adresse mail sera utilisée pour suivre votre abonnement et vous envoyer les communications dont vous bénéficiez en tant qu'abonné. En application de la loi "Informatique et Libertés", vous disposez des droits d'accès, de rectification, d'effacement, d'opposition, à la portabilité des données et à la limitation des traitements. Pour exercer vos droits, veuillez contacter les Éditions Lamiraux par courrier à Éditions Lamiraux service abonnements 57 allée Jean Prouvé 02587 Chilly Mazarin Cedex ou par mail à abo@rocknfolk.com. * Champs obligatoires. ** Offre valable en France métropolitaine 2021 jusqu'au 28/02/2022. Prix de Digipack DVD : 27,15€ et Bluray : 28,15€ hors frais de port compris. Le numéro de votre identité. Pour toute information complémentaire, consulter notre Politique de Confidentialité sur boutiquelamiraux.com.

PEU DE GENS LE SAVENT

MON MOIS A MOI

PAR BERTRAND BURGALAT

Quinté pour terminer l'année en beauté : "Dinde Turque", par Boost 3000 (Pop Supérette), "Effervescence Programmée" par Leo Blomov (Label Attitude), "Once Twice Melody" de Beach House (Sub Pop), "Walk Walk", par Sylvie Kreusch (Seedy Tricks), "A La Folie", par Julien Granel (Cinq 7/ Wagram).

Chez Monoprix, "Velvet Land", de Charles Dollé, artiste du mois, trois cent deux secondes éclatantes, succession de parties en spirale qui donnent envie de réécouter Stereolab. Comment se fait-il qu'on entende des productions actuelles remarquables en grandes surfaces, ce qui n'a pas l'air de faire fuir les clients, et toujours les mêmes choses vilaines sur la bande FM ? Les radios musicales les plus commerciales se plaignent d'avoir de moins en moins d'auditeurs, elles assiègent le CSA de demandes pour passer toujours moins de titres. Si elles n'étaient pas entrées dans ce cercle infernal en testant les chansons au téléphone, il n'y aurait jamais eu besoin de quotas ni de toute cette réglementation folle qu'ils s'emploient systématiquement à vider de son sens. Après avoir saccagé la musique et habitué nos oreilles à l'inavouable, leur stratégie est suicidaire pour elles-mêmes. Si le public les abandonne pour les radios internet, la RNT et le streaming, c'est précisément parce qu'il souhaite davantage de découvertes et ne se satisfait plus de leur programmation pavlovienne. Ce sont les radios qui devraient supplier le CSA, dont le rôle n'est pas de contribuer à l'uniformisation culturelle, de les obliger à ne pas viser toujours plus bas.

"David Bowie — L'Enchanteur, Portrait D'Une Icône Sous Ses Masques" (GM Editions, 30 €), travail scientifique collectif tout à fait unique, dense, enrichissant, intellectuel sans intellectualisme. En juillet 2002, Bowie jouait aux arènes de Nîmes. Une spectatrice avait écrit à Marianne pour se plaindre : il était resté sur scène vingt minutes, sans jamais chanter un seul de ses tubes, elle avait quitté les gradins déçue et scandalisée. Deux semaines plus tard, un autre lecteur lui répondait : elle avait en fait assisté au concert d'Hawksley Workman, qui assurait la première partie. C'est un peu ce qui arrive avec le double vinyle "Red", de Taylor Swift. Extrait de commentaires Amazon : "*Le pressage est mauvais, ça sonne comme un homme*". "*Je pensais que c'était dû à ma platine mais j'ai essayé sur un autre tourne-disques et c'est pareil.*" Il s'agit en réalité d'un 45 tours joué en 33. J'avais accompagné ma femme à une fête de marque de prêt-à-porter en trois lettres à La Mano, le CD s'était bloqué dix minutes sans que personne ne s'en rende compte, alors que le niveau sonore était déjà élevé. Au comptoir, j'avais demandé un Coca Light, le barman-barista hipster m'avait répondu d'un air méprisant : "*On fait pas ça ici, on n'a que du Cola de producteur.*" Misère.

Dans Le Monde, les vingt-cinq ans du label Tôt Ou Tard. Bon, Shaka Ponk (les punks à chien du parc Monceau) ou Vianney (rien de négatif à dire), c'est moins mon truc qu'Okeh (mais je ne suis pas Curtis Mayfield non plus). Il y a cependant chez Vincent Frèrebeau, comme chez Emmanuel de Buretel, de Because, un talent, une ténacité et une fidélité à des artistes comme Dick Annegarn, qui ne peuvent qu'inspirer le respect.

A La Cigale, Barbara Carlotti joue la Corse, et elle parvient à relier le répertoire de carte postale et les chansons engagées comme le splendide "A Strada Di L'Olmu", de Canta U Populu Corsu, avec Pierre Gambini, Thibault Frisoni, Thomas de Pourquery et Izia, pour "La Ballade De Chez Tao", d'Higelin, une des deux figures tutélaires de Frèrebeau, avec Lavilliers.

Réparations : mort de Margo Guryan, heureusement pas dans l'anonymat, grâce à Internet et Instagram qui l'ont célébrée de son vivant. En 1994, Mike Alway, qui voulait déjà la rééditer, m'avait passé une cassette de "Take A Picture", quel choc. Les réévaluations tardives sont généralement justifiées.

Gilles Pétard est une légende justifiée, lui aussi. Il a travaillé avec Stevie Wonder, Diana Ross ou Marvin Gaye dont il a été l'ami, voue une admiration sans borne pour Teddy Rambazzo, et vient de publier avec Michel Brillié, dans leur magnifique collection Live In Paris, un triple CD de Cannonball Adderley (1960-1961, Frémeaux & Associés). "*Jamais la northern soul n'a été aussi forte qu'aujourd'hui en Angleterre. Il faut avoir vu Nolan Porter* (décédé en février), *Little Anthony, Gerri Granger, Betty Lavette chanter aux Winter Gardens de Blackpool devant deux mille personnes en pleurs, représentant toutes les couches de la société.*" La prochaine édition du Blackpool International Soul Festival est prévue du 17 au 19 juin 2022, avec Darrow Fletcher, Betty Harris et d'autres qui avaient parfois oublié qu'ils avaient enregistré, à Detroit notamment, pour d'obscurs challengers de Motown, ces chansons confidentielles devenues des hymnes, à Wigan ou Stoke-on-Trent.

Le "Keep On Keeping On" de Nolan Porter avait inspiré "Interzone", de Joy Division, les Shades aussi l'avaient repris. S'il y a quelque chose dont je suis fier, c'est de les avoir signés sur Tricatel. Ils avaient seize ans, leur génération spontanée s'est pris dans la figure tout ce que le rock institutionnel peut drainer de beaufitude. Ce n'était pas les rock'n'rollers authentiques qui les malmenaient, mais ceux qui leur avaient succédé dans les années 1980-1990, tel ce président d'un réseau de radios rock éructant : "*Je veux même pas écouter, parce qu'ils sont jeunes et Parisiens*" (on avait failli saisir la Halde). Ces notables qui se roulaient par terre devant des héritiers poussifs comme Sean Lennon traitaient à tort ces gamins méritants de blousons dorés. Etienne Kerber était le guitariste rythmique des Shades. Devenu rabbin, il vient de publier "Chercher L'Étincelle – Le Baal Shem Tov Et La Tradition Hassidique" (Actes Sud, 13 €), récit émouvant et instructif de sa quête d'élévation à travers la musique puis la religion. Etienne a l'intelligence du cœur.

En visionnant "Punk In London", de Wolfgang Büld, sur Netflix, on constate qu'il n'y avait pas beaucoup de différences entre cette jeunesse de 2005 et celle de 1977. Ce documentaire sans commentaire, brut de décoffrage, est un trésor. Il permet de revivre il y a quarante-quatre ans, de retrouver le bruit et l'odeur des lieux, les entrepreneurs audacieux (Miles Copeland), d'autres, opportunistes et incrédules (le tenancier du Marquee, fan des Eagles), les maladroits, ceux qui ne perceront pas et ceux qui, comme les Jam, sortent déjà du lot. Tous se livrent avec une franchise accentuée par le fait que c'est une équipe allemande qui filme : on est plus spontané quand on sait que la famille et les amis ne nous verront pas, les Stranglers refusent de parler, les Clash délèguent leur roadie-vedette. Un teddy boy, à propos des punks : "*La chose qu'on n'aime pas, surtout, c'est qu'ils copient nos morceaux et essaient de dire que c'est nouveau.*" Après une répétition laborieuse de "Out Of Touch" avec Subway Sect, qui sonne déjà comme les Smiths, interview de Vic Godard, ce songwriter étincelant qui deviendra ensuite postier.
– "*Pourquoi jouez-vous du punk rock ?*"
– "*Je ne pense pas vraiment qu'on le fasse. On ne joue pas ce que tout le monde pense être du punk rock. On est plus comme une sorte de Buddy Holly.*"

"*Le vent balaye les secondes comme*
des feuilles mortes, et souffle sur hier,
Elles s'empilent dans les rues de ma
mémoire pleines de poussière.
Il n'y a pas de solutions, pas de remèdes miracles,
Je ne crois plus au progrès, à la science mais au Spectacle.
Des lumières qui se concentrent sur moi
et me rendent immense et beau,
Je vous regarderai en riant du haut
de mon immense château.
Je crie : 'Rien ne reste jamais pareil,
j'aurais préféré de ne pas naître !'
En bas en haut tu payes, pour trouver ta raison d'être.
J'aurais bien voulu vivre dans la joie et l'allégresse,
Mais j'ai pris le chemin du sang, des larmes et de l'ivresse.
J'ai commis un milliard de péchés je le confesse.
Je sens sa main sur mon épaule qui me caresse
et le temps presse, le temps presse."
Les Shades, "Le Temps Presse", paroles et musique Benjamin Kerber, arrangements Harry Allouche, Etienne Kerber, Hugo Pomarat, Victor Tamburini. ❑

Photo Bruno Berbessou

ROCKIN' 1000

INVITÉ

AVEC PHILIPPE MANŒUVRE

LE PLUS GRAND GROUPE DE ROCK AMATEUR DU MONDE

STADE DE FRANCE

★ 14 MAI 2022 ★

INFORMATIONS & RÉSERVATIONS

STADEFRANCE.COM

leader · Le Parisien · rock&folk · RTL2

UNIQUE EN FRANCE

3 SALLES 5 SYSTÈMES

DE 3 000 € À 100 000€

L'EXPÉRIENCE HOME-CINÉMA

SON-VIDÉO.COM

Testez et comparez le meilleur de la TV OLED et QLED, vidéoprojection 4K, projection ultra courte focale et son Atmos sur près de 200 m².

SON-VIDÉO.COM PARIS EST 309 AVENUE DU GÉNÉRAL DE GAULLE
94500 CHAMPIGNY-SUR-MARNE

Son-Vidéo.com
La référence hi-fi & home-cinéma